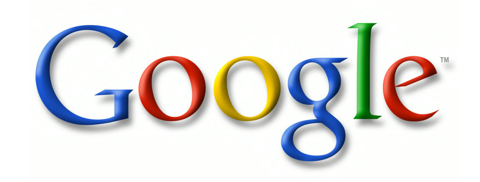
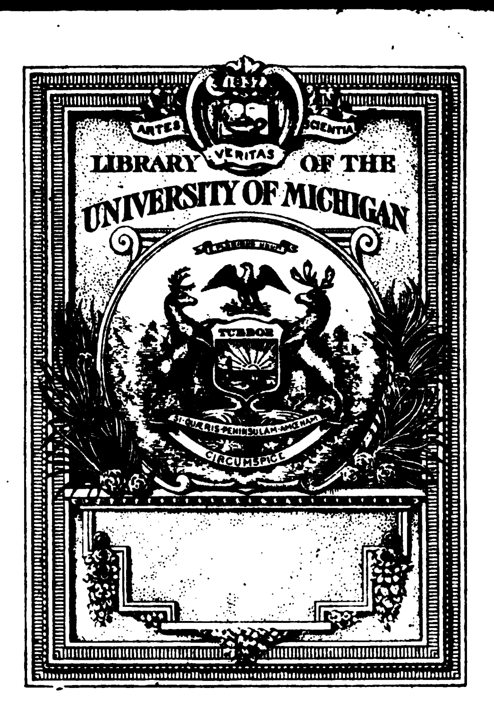



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



BOURGUIGNOTTES

ET

POMPONS ROUGES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

(*Prix d'ensemble Alfred Née. Académie française, 1909*.

POÉSIE

Poésies complètes. (*Amour breton; le Bois dormant; le Pardon de la reine Anne; Impressions et Souvenirs.*)

ROMANS

Le Crucifié de Keraliès. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) — Édition définitive, précédée d'une nouvelle introduction. (*Sous presse.*)
La Double Confession.
La Payse.
Morgane.
L'Erreur de Florence.
Les Bonnets-Rouges.
Ventôse.
Passions celtes.
Le Pirate de l'île Lern.
La Théologale. (*En préparation.*)

CRITIQUE

Les Romanciers d'aujourd'hui.
Nouveau traité de Versification française.
Racine. (*2 volumes.*)
La Littérature française au XIXe siècle, tableau général, 1800-1914. (*2 volumes.*)

ÉTUDES DIVERSES

Sur la Côte. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)
Les Métiers pittoresques.
Fêtes et Coutumes populaires.
L'Ame bretonne. (*Trois séries.*)
Dixmude: un chapitre de l'histoire des fusiliers marins. (*Prix Lasserre, 1915.*)
Steenstraete et Saint-Georges : suite de l'histoire des fusiliers marins. (*En préparation.*)

CHARLES LE GOFFIC



BOURGUIGNOTTES

ET

POMPONS ROUGES

Scènes de la Mobilisation en Bretagne.
Lettres aux Marins. — Le salut aux héros de l'Yser.
Sur le front de Belgique. — Sur le front d'Artois.
Trois Contes de Guerre.



NOUVELLE COLLECTION « LES PROSES »

ÉDITIONS GEORGES CRÈS & C[ie]

PARIS
116, Bd Saint-Germain.

ZURICH
7, Rämystrasse.

MCMXVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

12 exemplaires vieux japon (dont 2 hors commerce
numérotés de 1 à 10 et 11 et 12.

10 exemplaires chine, numérotés de 13 à 22.

28 exemplaires japon (dont 8 hors commerce),
numérotés de 23 à 42 et de 43 à 50.

A ALFRED POIZAT

Puisque vous avez aimé quelques-unes de ces pages, écrites au jour le jour pour le Petit Parisien, la Revue hebdomadaire, *etc. et qui n'aspiraient point aux honneurs du livre, voulez-vous me permettre d'y nouer un bout de préface et de vous les offrir en bouquet, mon cher Poizat?*

Il vous arrive quelquefois, le jeudi, à l'issue de nos réunions, de me reconduire jusqu'à mes hauteurs de Montrouge, et ce m'est une joie toujours nouvelle d'entendre l'auteur de Sophonisbe, *tout nourri de la moelle antique, appliquer aux événements de la guerre ses souples facultés de poète, d'historien et de moraliste : le véritable*

dramaturge réunit ces trois hommes, — et il est en outre théologien. Du moins Fénelon l'affirme et je vérifie, en vous écoutant, la justesse de son observation.

Vous croyez fervemment que nous vaincrons, mon cher Poizat, et que le beau sang écarlate de tant de héros, tombés pour la plus juste des causes, n'aura pas en vain crié vers la nue. Mais vous n'avez pas une égale certitude dans les lendemains de la victoire et vous ne croyez pas que ceux qui ont labouré la vigne soient ceux qui la vendangeront : « Moïse n'entre jamais dans la Terre promise, me disiez-vous, la logique divine n'est pas la logique humaine, et Dieu aime les détours... » C'est la même conception mystique de la marche des événements qui vous fait écarter ces enquêteurs trop pressés qu'on voit un peu partout sonder anxieusement l'horizon intellectuel dans l'espoir d'y découvrir les signes d'une révolution prochaine de l'esprit français. « Que sera la littérature de demain ? » interrogent-ils. Et vous leur conseillez d'in-

terroger, non les astres, mais les berceaux, parce qu'avant de jaillir en sources les eaux de l'esprit comme les eaux des champs doivent cheminer longuement sous terre et que, si ce siècle doit avoir ses Lamartine et ses Hugo, tout fait penser qu'ils tettent encore leur pouce... D'autres souhaiteraient vous rallier à leur chimère d'une paix universelle qui mettrait fin à tous les conflits, et vous leur répondez que cette paix universelle ferait assez bien votre affaire, mais que vous aimeriez savoir sur quelles observations ils se fondent pour croire que les loups deviendront des agneaux... Vous n'aimez pas plus la guerre que moi-même, mais vous avez peine à concevoir que, dans le plus grave des organes, le plus pondéré de nos critiques n'hésite pas à professer que toute guerre est une perte sèche pour l'humanité et que les beaux traits qu'elle a suscités se fussent aussi bien fait jour en temps de paix. C'est comme si l'on disait que le même grain germe dans toutes les terres et qu'il n'y a pas de conditions de

latitude pour le riz, le manioc ou la vigne. Je propose à Paul Souday de relire Balzac : il verra ce que devient « dans la vie normale » un certain Philippe Bridau dont la guerre eût fait un maréchal de France et dont la paix fait un coquin... Un soir nous parlions de Kant et nous nous étonnions qu'on eût mis tant de temps à découvrir que Kœnigsberg est en Prusse. Mais l'impératif catégorique, qu'est-ce autre chose « en soi » que le caporalisme philosophique ?

Cependant vous ne montriez pas d'hostilité à certaines mesures restrictives qui pèsent lourdement aux épaules de quelques contemporains et vous approuviez l'institution de la censure pour les mêmes raisons qui vous faisaient donner votre assentiment à la règle des trois unités. Vous vantiez les heureux effets de la contrainte : elle n'est une gêne que pour les petits esprits ; elle force les autres à « se développer en hauteur ». Mais vous n'approuviez pas les applications qu'on en fait à

l'héroïsme de nos soldats, aussi souvent que cet héroïsme peut être sans danger porté à la connaissance du public. Les démocraties sont jalouses, dit-on. Non pas elles, mais ceux qui en vivent. N'est-il pas extravagant que ce soit par un message du tzar que nous ayons appris le nom du général Balfourier et les prouesses du XXe corps devant Verdun? Comment s'écrira un jour l'histoire de la guerre et à quels conflits de réclamations, à quels antagonismes inextricables se verra exposé l'historien quand on se souvient qu'à une époque où la guerre se faisait au grand soleil, où l'arrière et le front n'étaient séparés par aucune cloison étanche, Bauffremont et Galliffet n'ont jamais pu s'entendre sur la charge de Sedan et qu'il s'est trouvé deux commandants Lambert pour revendiquer l'honneur d'avoir défendu la Màison des dernières cartouches? Et, comme j'alléguais que l'œil a besoin d'un certain recul, vous me rappeliez que Thucydide n'avait pas attendu la fin de la guerre du Pélopo-

nèse pour en commencer l'histoire et qu'il ne paraissait pas que son autorité d'historien eût souffert de la proximité des événements, ni de sa sympathie pour la cause athénienne.

— Il est vrai, vous disais-je, mais c'était Thucydide.

— Sans doute, répliquâtes-vous. Mais, s'il est malaisé de lui prendre son génie, il n'est pas interdit de lui emprunter ses directions, et la manière dont il a parlé des généraux athéniens, même de Cléon, qu'il n'aimait point, le tact et la mesure qu'il a gardés envers les plus malheureux, sa déférence pour les autres, peuvent être proposés en exemple à nos historiens, voire à quelques-uns de nos hommes politiques. Encore Thucydide était-il un soldat. Il avait commandé lui-même en Thrace, et non sans éclat. La leçon de retenue qu'il nous donne n'en tombe que de plus haut sur les simples civils que nous sommes. Elle nous montre comme on doit s'exprimer sur les chefs. Et, quand la conscience de notre in-

firmité personnelle ne nous ferait pas un devoir de respecter des hommes chargés d'une si lourde responsabilité, l'intérêt public nous le commanderait, — au moins tant que l'ennemi est à Noyon.

— Je suis bien cette fois de votre avis, vous dis-je, et, pour ma part, je me suis toujours rappelé un mot d'Hérennius Sénécion que j'ai vu cité je ne sais où. Comme on lui reprochait, à propos d'un consul d'une bravoure éprouvée, mais que tout le monde savait bègue, d'en avoir fait un foudre d'éloquence : « C'est pour qu'il le devienne, répondit-il, et qu'à toutes les qualités qu'il a il veuille bien ajouter celles qui lui manquent. » En quoi l'excellent Sénécion se flattait peut-être, mais demeurait constant avec lui-même et l'obligation qu'il s'était imposée de ne rien écrire qui fût de nature à diminuer le chef dans l'esprit de ses soldats.

... Ai-je bien rapporté nos conversations, mon cher ami, ou si je les ai simplement rêvées ? Par ces nuits incertaines du

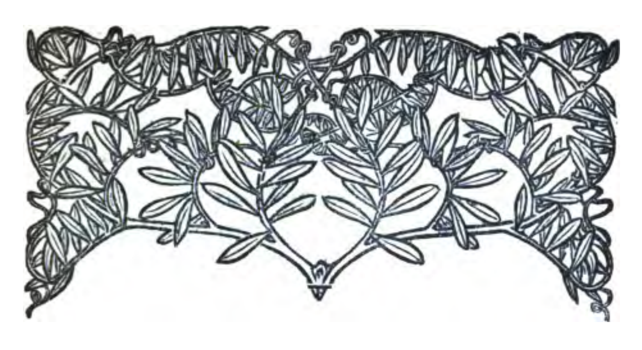
deuxième hiver de la guerre, sous la douteuse clarté de leurs becs de gaz intermittents, ces espaces solitaires du boulevard Raspail, bordés de tombeaux comme une voie Appienne, ont une singulière puissance d'incantation. Nous les avons remontés tant de fois ensemble que j'ai bien pu brouiller vos idées et les miennes. Et je m'aperçois en outre que, si le premier devoir d'un préfacier est d'ouvrir au lecteur les arcanes de son livre, de lui en expliquer l'idée maîtresse, me voilà fort loin de mon but : mais quelle idée maîtresse pourrait bien se dégager d'un recueil d'impressions, de nouvelles et d'articles? Et une conversation à bâtons rompus, n'est-ce pas, au fond, ce qu'il y a de mieux pour préparer le lecteur au décousu inévitable d'un recueil de cette sorte?

Continuons à remonter le boulevard Raspail, mon cher ami.

Ch. L. G.

SCÈNES DE LA MOBILISATION EN BRETAGNE

A Émile Clouard.



I

SUR LA PLAGE

Lannion, 3 août 1914.

J'ai pu trouver hier une bagnole et un vieux cheval borgne, dédaigné par le service de remonte, et j'ai quitté Rûn-Rouz avec les miens. Nous voici à Lannion. Un télégramme vient d'arriver à la sous-préfecture : la guerre est déclarée ; les Allemands ont franchi la frontière. Et comme entrée de jeu, pour bien signifier au monde le réveil de la barbarie germaine, des vieux appétits carnassiers qui dormaient sous ces crânes de métaphysiciens, le même télégramme nous apprend que le président du

Souvenir français en Alsace, M. Samain, a été passé par les armes (1). Les annexés sont prévenus : l'Histoire aussi.

Et maintenant, comme dit le vieil Eschyle, voici l'heure d'Arès à l'arc redouté devant qui tout se tait. Essayons cependant de les revivre, ces heures d'angoisse, d'effrayante incertitude qui ont précédé la déclaration de guerre et que nous avons vécues entre Perros et Trégastel, sur cette zone du littoral breton si capricieusement découpée par la Manche et dont les arabesques de granit, les entassements de rocs cyclopéens, les molles plages de sable argenté ou rose attirent de plus en plus la clientèle élégante des « baigneurs. »

Clientèle toute parisienne d'habitude, sauf cette année où, comme par hasard, dans les auberges, les villas écartées, surtout dans les îles, à l'embouchure des ri-

(1) M. Samain n'était pas président du *Souvenir français*, mais de la *Lorraine sportive*, dont on se rappelle le procès retentissant. On nous a laissé espérer depuis qu'Alexis Samain et son frère, le fondateur de la *Jeunesse Lorraine*, étaient seulement prisonniers.

vières, à l'entrée de ces petits fiords sinueux que ne défend aucune batterie et qui pénètrent jusqu'au cœur du pays, de pacifiques et benoîtes tribus d'Allemands s'étaient installées et vivaient dans la familiarité de nos pêcheurs et de nos douaniers. Rien qu'autour de Ploumanac'h, on comptait une douzaine de ces braves têtes de Boches à figure de pédagogues, aux lunettes à branches dorées, chevauchant des nez qu'on aurait pu qualifier de doctoraux sans les fortes narines dont ils humaient voluptueusement l'air du large — ou l'odeur des carnages prochains. Et la terrible saillie des maxillaires, détendus par un sourire trop large et trop perpétuel pour n'être pas affecté, achevait de renseigner sur les intentions véritables, le secret état d'âme de ces fourriers de l'invasion, déguisés en *herren professoren*, voire en pasteurs de l'Église réformée...

Nous en sommes moralement sûrs aujourd'hui : escomptant la défection de l'Angleterre, l'Allemagne avait préparé un

débarquement à Bréhat, dans le Trieux, la baie de Lannion et de Morlaix. Ces pacifiques « baigneurs » allemands, c'étaient les troupes de l' « avant-guerre », si persévéramment et si vainement dénoncées par Léon Daudet (1), les éclaireurs de la flotte et de l'armée d'occupation qui devait nous prendre à revers, investir Brest, Saint-Servan, Cherbourg et paralyser notre mobilisation sur tout son flanc occidental.

A Paris, dès le 27 juillet, on était fixé sur les intentions de l'Autriche. Chez nous, c'est seulement le 28 au soir que les choses commencèrent à se gâter. Personne, jusque-là, ne prenait au sérieux les menaces autrichiennes. Rodomontades, disait-on, l'Autriche refait à Belgrade le coup d'Agadir. Et l'on avait l'impression, hélas ! — la Triple-Entente nous ayant habitués à ces reculades — qu'une fois de plus le « coup » réussirait.

(1) On a vu depuis combien M. Léon Daudet était au-dessous de la vérité et de quel réseau d'espionnage, à la faveur de la naturalisation à la Delbrück, les Allemands avaient couvert notre pays.

Brusquement, dans l'après-midi, à l'heure du bain, sur la plage toute bariolée de maillots, de tentes et de parasols, le bruit courut que François-Joseph avait déclaré la guerre à la Serbie. Je revenais du bourg avec le commandant de Bonnerive (1). Devant le Grand-Hôtel, sur le promenoir des cabines, un gigantesque automobiliste en cache-poussière, le masque rejeté sur le front, — tels ces mufles de fauves dont se casquaient les Kymris, — anachronique et verbeux, gesticulait au milieu d'un groupe de peignoirs. C'était lui qui avait apporté la nouvelle. Il l'avait copiée à Morlaix sur le télégramme officiel affiché à la devanture d'un établissement de crédit, et déjà deux ou trois de ses auditeurs coulaient un œil furtif vers le garage de l'hôtel.

(1) En littérature, Georges de Lys. Le chef de bataillon en retraite Georges Fontaine de Bonnerive fait aujourd'hui campagne sur l'Aisne avec son gendre, le capitaine briochin Halna du Frétay, breveté de l'École de guerre, cité à l'ordre de l'armée.

— Savez-vous, demandait l'un, si les passages à niveau sont bloqués ?

Sur l'assurance que la voie était encore libre, un certain nombre d'automobiles quittèrent dans la nuit Trestignel et Trestraou. En général, on jugeait ces départs bien précipités. « Tout s'arrangera », proclamaient les sceptiques. J'étais de ceux-là, je l'avoue à ma honte. Mais, le lendemain, les nouvelles, de plus en plus mauvaises, aggravaient l'anxiété des « baigneurs » ; la débandade s'accélérait ; le 29 juillet, les hôtels s'étaient allégés d'un bon tiers de leur clientèle; les villas, à leur tour, commencèrent à mettre leurs volets. On apprenait que les permissionnaires étaient rappelés, les congés de moisson suspendus ; chaque soir, au train de 8 heures et demie, tout Trestraou et Trestrignel descendait vers la gare ; les journaux, à peine aux mains des vendeurs, leur étaient arrachés, commentés fiévreusement sous les réverbères. Et des gens d'ordinaire indifférents aux bruits publics, des marins, des ouvriers agricoles,

déléguaient quelqu'un des leurs pour acheter un « papier ». Sur les routes, sans se connaître, on s'abordait; on hélait les chauffeurs qui semblaient arriver de la ville : « Du nouveau ? — Oui, la Russie mobilise. — Et l'Allemagne ? — Elle refuse d'intervenir près de l'Autriche. » Diable ! Le 30 juillet, mon voisin, chef de bureau dans un ministère, m'annonce qu'il est invité à interrompre ses vacances et à rejoindre immédiatement son poste ; un autre de mes voisins, inspecteur général de l'Université, a reçu un ordre identique de la rue de Grenelle.

— Ma foi, je sors mon fourniment, me dit le commandant de Bonnerive, qui est chargé, en cas de mobilisation, de la surveillance des voies ferrées du Finistère...

Et mon cousin le colonel Letulle, fixé lui aussi à Perros et dont le nom, depuis la fameuse marche du Gourara, est resté populaire à la Légion, rédige la lettre qu'il enverra aux bureaux du recrutement

pour demander sa réintégration dans les cadres, si la mobilisation est décidée (1).

Mais, jusqu'au bout, il y a des incrédules qui ne veulent pas croire à la guerre, qui tiennent *mordicus* pour un bluff... oh ! « kolossal » et qui passe la mesure... bluff tout de même, répètent-ils. Cependant, leur ton est moins assuré qu'au début. Quelque chose pèse sur eux, peut-être cette ombre dont parle Shakespeare et qui précède les grands événements en marche sous l'horizon. On n'a cœur à rien; on travaille encore aux champs par habitude ou par nécessité, à cause de la moisson prochaine. Mais la plupart des pêcheurs ne « sortent »pas ; ils palabrent devant les cabarets où des étrangers équivoques les invitent à pénétrer, leur paient des tournées de « blanche » qui délie les langues. Un de ces étrangers, à Ploumanac'h, se faisait expliquer par un alcoolique de la

(1) Nommé commandant de la place de Guingamp, le colonel Letulle commande actuellement la place de Cherbourg.

bande le sens des divers signaux sémaphoriques. Il se donnait pour Suisse. Comment se défier d'un Suisse ?... La vie, un peu partout, ressemble à une horloge près de s'arrêter.

Le lendemain, par un exemplaire d'une gazette régionale du matin, arrive la nouvelle de l'assassinat de Jaurès : serait-ce la guerre civile avant la guerre étrangère ? L'anxiété s'accroît. Mais, le soir, on apprend que l'assassin est un isolé, un demi fou, et que Paris n'a pas bougé. Néanmoins, on n'a plus d'espoir, on sent obscurément que la fatalité est à l'œuvre et que le dénouement approche.

Le 1er août, dans mon petit bois du Keric, j'aidais un jeune ouvrier de La Clarté à scier des bûches de pin; tout en maniant l'égoïne, il me contait que deux de ses frères étaient déjà sous les drapeaux, que lui-même serait pris dès le second jour par la mobilisation et un autre de ses frères le troisième; ma fille et ma domestique venaient de partir avec nos

bagages pour Rûn-Rouz, où nous devions passer le reste de la saison. Il était quatre heures et demie environ. Sur Perros, dans l'éloignement, une cloche tinta ; les coups, d'abord espacés comme un glas, s'accélérèrent soudain ; l'ouvrier avait arrêté sa scie, et tous deux nous tendions l'oreille.

— Ça y est, me dit mon compagnon. C'est le tocsin...

Nous courons ensemble sur la terrasse, où les sons, moins amortis que sous bois, nous parviennent distinctement.

Ah ! l'horreur sinistre de ces coups précipités, de cette sonnerie qui frappe comme un marteau fou sur l'enclume du ciel, — un ciel mat, sans lumière, gris et triste comme un ciel de Toussaint. Et voilà qu'éveillées par l'appel du bourdon cantonal, d'autres cloches, là-bas, sur Saint-Quay, La Clarté, Pleumeur-Bodou, Trégastel, Trébeurden, dans toutes les églises paroissiales, les chapelles, les moindres oratoires de la côte, répondent

au farouche trémolo, jettent à la volée sur la mer, les champs, les villages, leur martèlement fiévreux, désespéré. L'air n'est plus qu'un immense halètement (1). En même temps, à la drisse du sémaphore de Ploumanac'h, trois flammes montent : une rouge, une jaune, une tricolore. Les terrassiers qui travaillaient à la construction du nouveau boulevard lâchent leurs outils et dégringolent la pente en enfilant leurs vestes; si peu marins qu'ils soient, ils ont compris le sens de ces signaux aériens qui vont porter en mer la grande, la terrible nouvelle dont frémit déjà toute la terre. Un tambour bat vers Perros. Et c'est le dernier coup. Nous resterait-il une lueur d'espoir, un semblant d'hésitation, ils seraient dissipés par ce garçon épicier dont la carriole traverse à bride abattue le hameau de Kroaz-ar-Moign. Debout sur l'avant-train, en blouse et tabliers blancs, l'homme,

(1) On retrouvera cet effet, et presque dans les mêmes termes, p. 253 de ce livre. Nous n'avons pas cru devoir le modifier, puisqu'il est de l'histoire.

sans discontinuer, d'une voix où vibre on ne sait quelle sombre allégresse, crie de toutes ses forces :

— La mobilisation générale ! La mobilisation générale !...

Les femmes se signent sur les seuils, comme devant l'archange exterminateur. Lui, d'un geste de défi, fait claquer son fouet autour de sa tête, repousse son cri sauvage et passe...

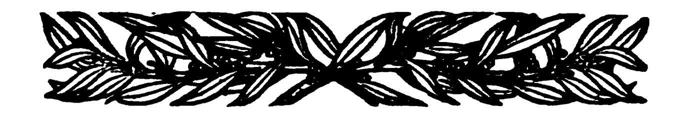
— Eh bien ! dit mon ouvrier, j'aime autant ça. Maintenant, au moins, on est fixé. Et puisqu'il faut se battre, on se battra. Y a assez longtemps qu'*ils* nous cherchent.

Cela est dit simplement, naturellement, sans rien de théâtral, avec une résolution froide que je retrouve ici chez tous, marins, ouvriers et paysans. « Il fallait en finir », c'est le mot qui termine tous les entretiens, la moralité de la situation, telle que la dégage, du premier coup d'œil, avec une remarquable unanimité, le bon sens de cette race. On ne s'insurge pas contre

l'inévitable : on l'accepte, surtout quand on est Breton. Je serre la main de mon ouvrier. Tandis qu'il retourne à La Clarté, je me rends au bourg, à la mairie, où précisément, quand j'arrive, on achève de coller l'affiche de la mobilisation. Un roulement de tambour, un cri de : *Vive la France !*... Et spontanément un cortège s'organise : bras dessus, bras dessous, une cinquantaine d'ouvriers, de pêcheurs et de rapins en villégiature, conduits par l'édile Grolleau, défilent au chant de la *Marseillaise*... Ce soir, le train de Paris n'aura pas assez de voitures pour contenir les « baigneurs » ; on embarquera jusque dans les fourgons. C'est le dernier train « civil », l'exode suprême vers la capitale...

Au matin du 2 août, dans l'embrasement de la lumière incendiant ses eaux bleues et son bel hémicycle de sable blanc, la plage de Trestraou apparaît nue, entièrement vide.

La « saison » est finie presque avant d'avoir commencé.



II

LA PETITE VILLE

Lannion, 4-8 août.

Dans l'impossibilité où j'étais de faire revenir les miens le soir même de Rûn-Rouz, j'ai dû renoncer à profiter de ce train *in extremis*, « à partir duquel, nous dit-on, la Compagnie de l'État n'acceptera plus de voyageurs civils, jusqu'au sixième ou septième jour de la mobilisation ». Comment vivre d'ici-là ? Comment occuper ces heures mortelles sur une plage solitaire, où le remâchement des rares nouvelles recueillies le matin à la gare ne suf-

fira pas à remplir l'immense avidité de nos âmes ?

Et quelles nouvelles ! Le courrier, dès le deuxième jour de la mobilisation, n'arrive plus : mais des rumeurs circulent, sorties on ne sait d'où. Bruits vagues, qui flottent dans l'air comme une semence invisible et, tombant dans des esprits crédules, y germent et multiplient instantanément. « Les Français sont à Metz », dit l'un — et la guerre n'est même pas encore déclarée ! Mais, avant la mobilisation, quand les pourparlers engagés par le Foreign-Office semblaient sur le point d'aboutir, le bruit n'avait-il pas couru que le président Poincaré, arrêté par l'escadre de la Baltique, avait été fait prisonnier ? — « Cinq croiseurs allemands ont été coulés dans la Manche par les Anglais », certifie un autre. Et cette rumeur encore plus invraisemblable ne laisse pas d'obtenir une certaine créance, des oreilles subtiles ou victimes de ces hallucinations auditives, si fréquentes sur la côte, prétendant avoir en-

tendu cette nuit, au large, le roulement d'une longue canonnade. Or, la flotte de l'amiral Jellicoe n'a pas quitté son mouillage. Puis, c'est Garros qui a foncé sur un zeppelin et l'a éventré; c'est Kiel qui a été bombardé par les escadres réunies de la Triple-Entente; c'est Paris qui, tranquille d'abord, s'est soulevé aux funérailles de Jaurès et a proclamé la Commune (1).

Il était temps que l'état de siège mît un terme à ces stupides racontars : maintenant que tout lanceur ou propagateur de fausses nouvelles est exposé aux sanctions de la loi, on surveille mieux ses propos et les plus bavards cadenassent prudemment leur langue. Mais, tout de même, cette ignorance presque complète où nous vivons de la marche des événements, ce mur de silence subitement interposé entre

(1) Nous avons su depuis que ces contes « rouges » avaient couru à la même heure toute la France. Il ne s'agit donc point d'un phénomène de germination spontanée ou d'hallucination collective; ces fausses nouvelles, propagées par des nuées d'espions, sortaient évidemment de la même officine germanique.

la vie de la nation et nous, devient à la longue aussi insupportable qu'un mur de prison. Coûte que coûte, il faut le rompre, s'évader vers la ville prochaine où les nouvelles parviennent peut-être encore, où un fil quelconque, si frêle soit-il, nous rattachera au reste de la France, à la conscience du pays.

Quand j'essaie d'évoquer — à une si brève distance pourtant — les deux interminables journées qui séparèrent l'affichage du décret de mobilisation de notre arrivée ici, le soir du 3 août, je n'y trouve que du vide, des conversations décousues, une brève fugue à Lannion, dans l'automobile de M. de Beauregard (1), des va-et-vient pédestres entre le Kéric et Rûn-Rouz, pour

(1) Sergent de réserve au 48e régiment d'infanterie, M. Turquet de Beauregard a été cité à l'ordre du jour de l'armée en ces termes particulièrement flatteurs : « Devait, de par sa classe, faire partie des dépôts, a demandé à partir, a fait preuve d'une énergie remarquable au combat, ayant pris le commandement d'une section dans des circonstances difficiles. » Depuis, on n'a plus eu de ses nouvelles. On espère vaguement qu'il a été fait prisonnier.

briser ma fièvre autant que pour avertir les miens de se tenir prêts, enfin le souvenir d'une petite messe basse de six heures du matin à l'église paroissiale de Perros, messe qui devait être dite pour les réservistes de la première levée et à laquelle bien peu purent assister, faute d'avoir été prévenus à temps.

L'église était pleine cependant, mais surtout de femmes, dont les coiffes ondulaient comme un champ de pâquerettes dans l'ombre des lourds piliers romans, et l'émotion fut intense quand le vicaire — lui-même appelé par la mobilisation (1) — monta en chaire et, sans phrases apprêtées, du ton le plus simple et aussi le plus grave, après avoir excusé les absents, invita les autres à se munir du viatique céleste avant de partir. Le lendemain matin, à la chapelle de La Clarté — une des grandes « places dévotes » de la région, — l'assis-

(1) L'abbé Le Merrer. Fait prisonnier à Charleroi, presque au début de la campagne, et, après un an de captivité environ, échangé comme ambulancier.

tance masculine était plus nombreuse ; beaucoup des réservistes avaient revêtu l'uniforme : à chacun le prêtre remettait une petite médaille bénite de Notre-Dame. Jamais, fût-ce au jour du « pardon », je n'ai vu tant de cierges devant l'autel de la Vierge : la cire débordait du plateau, pleurait en larmes continues sur les dalles. Et les yeux étaient un peu rouges au sortir de la messe, mais les cœurs solides et la poignée de main assurée, seulement un peu plus chaude, plus appuyée dans son balancement horizontal particulier aux *shake hands* bretons.

Le soir du dimanche, à Rûn-Rouz, je demeurai quelque temps à ma fenêtre après le coucher du soleil, les yeux sur l'horizon où, dans une échancrure de clarté, scintillait la première étoile. Quel calme sur les choses ! L'air était si doux que les peupliers, le plus frémissant, le plus sensitif des arbres, avaient cessé de bruire. Entre les ormes de Kerlavoz et l'éperon des Goulmédec, la mer, visible encore,

découpait un triangle d'argent pâle ; un peu plus loin sur la droite, face au large, l'étrange roche à figure humaine qu'on appelle le roi Grallon se silhouettait confusément. La présence de cette haute sentinelle de pierre sur l'horizon achevait de pacifier le paysage. Mais, au-dessus d'elle, un grand rais blanc tournoyait : c'était le phare des Sept-Iles dont le reflet circulaire passait silencieusement dans le ciel comme une faux. Je fermai ma fenêtre en frissonnant... J'avais rêvé de vivre ici avec les miens mes mois d'été ; ma vieille petite maison, transformée, agrandie, s'apprêtait pour ses hôtes ; elle avait fait peau neuve. Sans même avoir pu terminer son aménagement intérieur, il me faut lui dire adieu, quitter mon chien, mes livres, la paix de la lande, les longues flâneries par les grèves et les dunes où, sur un tapis d'herbes aromatiques, blanchit le lichen de mer, — ce lichen qu'après l'essorage on expédiait aux fabriques allemandes de gélatine végétale et qui restera pour compte,

cette année, aux pauvres gens de la côte.

C'est encore une chance que nous ayons trouvé une carriole pour nous mener à la ville. La réquisition des chevaux a commencé. Sur le quai d'Aiguillon, dans l'enceinte du « bal champêtre », les bêtes sont parquées ; elles entrent par le dérisoire portique dressé pour la fête locale qui devait avoir lieu hier et aujourd'hui et dont un « papillon » bleu, collé en diagonale sur le programme des réjouissances, annonce la remise *sine die*. Un gendarme appelle les chevaux par leur numéro d'inscription ; le vétérinaire les examine avec soin, renvoie les invalides et les poulinières, retient les autres, dont le matricule est peint au balai sur l'épaule, puis qu'on estampille au fer rouge sur la corne du sabot. Et, l'opération terminée, bêtes et gens prennent la direction de Guingamp ou de Fougères. Leur file s'allonge par les rues escarpées de la ville haute. Quatre jours durant, il en passa ainsi qui faisaient la plus étrange cavalerie du monde, bêtes

de tout poil, de tout âge, depuis cinq ans jusqu'à quinze, lourdes et légères, tantôt conduites à la main, tantôt montées à cru par des cavaliers appartenant eux-mêmes à toutes les classes de la société rurale, du grand éleveur au petit fermier et au valet d'écurie. Sept cents chevaux, au total, fournis par le seul arrondissement de Lannion.

— Pourvu que ce ne soit pas comme en 70 et qu'il en revienne quelques-uns ! me disait Mlle Le Moing, qui assistait près de moi au défilé.

Et elle me conta qu'après la guerre, de tous les chevaux prélevés par la remonte, un seul revint au pays, une jument aveugle, qui, aux approches de sa métairie, dans la nuit, se mit à hennir. Le personnel de la ferme était couché. Mais il reconnut le hennissement. Et tous, en pleurant de joie, se levèrent pour embrasser la pauvre bête...

J'éprouve une déception d'ailleurs, en débarquant de ma carriole : non plus qu'à

Perros et à Trégastel, les journaux ici ne parviennent ou, du moins, ils ne parviennent qu'avec d'invraisemblables retards; Lannion n'est pas sur la « grande ligne », comme Morlaix et Guingamp. Il faut se contenter du télégramme officiel que le ministre de l'Intérieur expédie tous lès soirs aux préfets des cinq départements bretons et que ceux-ci font passer aux sous-préfets, qui en donnent communication au public par voie de lecture, puis d'affiches manuscrites.

A Lannion, le télégramme arrive d'ordinaire vers huit heures. Mais il se fait attendre quelquefois jusqu'à dix et par delà. Dès sept heures, malgré la pluie, l'étroite rue de la Sous-Préfecture grouille de monde; on s'écrase devant les bureaux, dont la baie large ouverte montre les employés, la plume à l'oreille, les coudes sur la table et qui attendent eux aussi. Enfin voici le facteur du télégraphe! On lui fraie un chemin; il remet sa liasse de feuilles jaunes au sous-préfet qui, dans le fond de

la pièce, grille une cigarette au milieu d'un petit cercle de privilégiés, où de notoires conservateurs, même un délégué de la cure, coudoient des radicaux du plus beau rouge. Et, par parenthèse, c'est une chose admirable que l'entente qui s'est tout de suite établie entre les représentants de tous les partis, dans cette petite ville hier encore ravagée par les passions politiques : à la vérité M. Mathieu — c'est notre sous-préfet — y a bien aidé un peu par son autorité conciliante. S'il est méridional, comme la plupart des sous-préfets, on ne le dirait guère à le voir et encore moins à l'entendre. Il parle peu, mais bien, ne se commet point dans les cafés, garde le même ton égal dans toutes les affaires de son service et, sans obséquiosité, s'avère le plus affable et le plus obligeant des fonctionnaires. Son paquet de dépêches à la main, il s'approche de la fenêtre : un des employés lève sa lampe pour l'éclairer. Tous les cœurs battent. Dans un silence impressionnant, il entame la lecture du com-

muniqué officiel qui, Dieu merci, n'est qu'un chapelet de bonnes nouvelles : l'Angleterre « marche » ; la « petite » Belgique refuse de laisser violer son territoire. Et vive l'Angleterre ! Et vive la Belgique ! C'est une explosion d'enthousiasme qui se change en clameur de haro, quand on apprend que les Allemands ont fusillé le curé de Moyenvic (1) et trois enfants de quinze ans qui avaient prévenu les gendarmes de leur arrivée... Sauvages ! Gredins ! Bandits !... La lecture du communiqué est achevée, mais le public ne bouge pas... Un des assistants a repris les dépêches qu'il dicte lentement aux employés : cinq copies en seront faites séance tenante, qu'on affichera devant la sous-préfecture, la mairie et dans les communes limitrophes...

Plus tard, le service de renseignements se perfectionnera ; le ministre, soucieux de concilier les intérêts de la défense avec la légitime impatience des citoyens, a dé-

(1) Le communiqué officiel avait d'abord dit Moineville. L'évêché rectifia.

cidé que le communiqué fera l'objet d'une publication spéciale qui paraîtra chaque jour, pendant la durée de la guerre, dans chaque chef-lieu d'arrondissement et qui s'appellera *les Nouvelles officielles* (1). Mais comment publier ce bulletin? L'imprimer? C'est fort coûteux et la sous-préfecture ne dispose d'aucun crédit à cet effet. L'initiative des particuliers y suppléera. Celui-ci offre sa machine à écrire, cet autre sa presse à copier. On se décide pour la presse à copier, qui permet de « tirer » un plus grand nombre d'exemplaires. Chaque soir, à la mairie, dans la salle du Conseil, une équipe d'autographistes des deux sexes « fonctionnera » fort avant dans la nuit quelquefois, et le lendemain, au petit jour, le tambour criera par les rues « *les Nouvelles officielles*, 10 centimes, 2 sous, vendues, messieurs et dames, au profit de la caisse de la Croix-Rouge! » Mais il n'a

(1) *Les Nouvelles officielles* n'ont paru que pendant un mois à peu près, jusqu'au moment où les communications postales ont pu être rétablies et les grands quotidiens servis régulièrement.

pas fait le tour de la place que tout son stock est épuisé : il faut procéder à une deuxième édition. C'est un succès...

Dès la veille de la mobilisation, à Perros et à Trégastel, on ne trouvait plus de numéraire : la poste elle-même ne payait plus les mandats ; toutes ses disponibilités avaient été épuisées par les retraits des caisses d'épargne.

Même chose ici : aux premiers bruits de la guerre, partout l'argent s'est terré ; mais la panique s'est particulièrement fait sentir dans les campagnes, et quelque effervescence en résulte chez les femmes de la classe ouvrière, qui accusent les paysans de spéculer sur les malheurs publics. « Ils sont trop riches. C'est indigne, entend-on dire. On va les dresser ! » De fait, le jeudi suivant, jour de foire, à peine les fermières rendues au Marhallac'h où se tient le marché volant, une bande de mégères se rue sur elles au cri de : « Le beurre à dix sous la livre ! Les œufs à deux pour un sou !... » En un clin d'œil,

les paniers sont dévalisés, les fermières en fuite. Razzia complète. La police, suivant son habitude, intervient trop tard. Mais les campagnes sont furieuses : plutôt que de s'exposer à de nouvelles avanies, elles resteront chez elles et consommeront leurs produits. Nous voilà menacés de la famine. Il faut aviser ; la municipalité se réunit d'urgence et décide de taxer à un prix « raisonnable » les denrées de première nécessité : les œufs à 0 fr. 60 la douzaine, le beurre à 1 franc la livre, le lait à 4 sous le litre. Ce sont encore, pour l'instant, des prix suffisamment rémunérateurs. La paix est rétablie. Il n'y a pas qu'ici qu'elle ait été troublée. Dans plusieurs localités environnantes, à Paimpol et à Tréguier, notamment, presque à la même heure, des bagarres semblables éclataient ; les fermières houspillées devaient céder leurs denrées aux mêmes prix dérisoires. On ne s'était pourtant pas donné le mot. Phénomène d'anarchie spontanée, dirait Taine...

L'échauffourée du Marhallac'h n'a été qu'un incident et la température de la petite ville est retombée presque aussitôt à la normale. Le maire, mon vieux camarade Marcel Soisbault, très aimé de la population, a pris dès la première heure les mesures les plus propres à parer aux conséquences économiques de la mobilisation : personne ne manquera de pain; les familles nécessiteuses recevront des secours de la mairie et tous les bras valides trouveront à s'employer, soit aux champs, soit à la ville.

En attendant, c'est le chômage presque général : les banques sont fermées, la plupart des ateliers aussi et même quelques magasins, mais non les boutiques d'épicerie qui ne désemplissent pas, bien que la vente y ait été réglementée et que les clients n'y puissent se faire délivrer plus d'une demi-livre de café ou de sucre par tête...

On flâne par les rues, sous les baliveaux du Quai-Planté, devant les lougres mouillés le long de la Corderie qui n'osent en-

core reprendre le large; on relit pour la dixième fois *les Nouvelles officielles* avec le vague espoir d'y découvrir on ne sait quoi qui avait échappé lors des premières lectures; chemin faisant, on s'intéresse à la manœuvre d'une douzaine de gamins en train de décrocher une affiche des bouillons Kub, posée comme par hasard à l'entrée du pont de la voie ferrée et qu'ils criblent de cailloux après l'avoir précipitée dans la rivière.

On gagne ainsi vaille que vaille l'heure — sacrée en province — de l'apéritif. On suit le flot, on entre. Le café n'a plus sa physionomie des jours réguliers. Il y a bien encore, dans un coin, de vieux habitués qui continuent de se livrer aux douceurs de la manille aux enchères : un peu d'égoïsme est permis à leur âge; mais la plupart des consommateurs, debout ou à califourchon sur leurs sièges, font cercle au milieu de la salle et commentent les nouvelles. Le message présidentiel, l'attitude des puissances, les atrocités germa-

niques, le moratorium, tout y passe, — sauf les opérations militaires, dont la critique n'est pas de la compétence de ces messieurs.

Voilà qui nous change de 70 ! Le mystère dont l'état-major entoure l'exécution de son plan, l'ignorance où il nous laisse du nom des généraux et de la position des troupes auront porté un coup funeste à l'industrie, jadis si florissante, des stratégistes en chambre ; La Bruyère ne retrouverait plus chez nous son Basilide qui « mettait d'un coup sur pied une armée de trois cent mille hommes et n'en rabattait pas une seule brigade ». Il convenait de signaler la disparition de ce type éminemment national. Mais à quelles prodigieuses volte-face de l'opinion, à quels brusques et complets revirements des caractères les plus entiers, n'aurons-nous pas assisté en cette semaine de renouveau patriotique ? Depuis que les Prussiens ont fusillé le desservant de Moyenvic, Homais lui-même ne mange plus de curé ; un gros

bonnet de la Loge applaudit devant moi à la décision de l'évêque de Saint-Brieuc qui vient de relever les sœurs Augustines de leur vœu de claustration — pour qu'elles puissent se rendre au chevet des blessés.

Ils ne sont pas encore là, ces blessés. Mais ordre est venu de tenir l'hôpital prêt pour mardi prochain (1). On l'a installé dans les dortoirs du pensionnat Saint-Joseph, qui a remplacé le petit séminaire de Tréguier, désaffecté dans les conditions qu'on sait : il comporte trois cent cinquante lits; un médecin-major, le docteur Le Gueut, procède, depuis une semaine, à son aménagement. Dans chacune de nos petites villes de l'Ouest, il y aura un hôpital analogue; les blessés ne seront pas entassés, comme en 70, dans quatre ou cinq grandes agglomérations urbaines; on espère conjurer ainsi les épidémies, conséquence presque fatale de l'encombrement des locaux sanitaires.

Sans les Augustines, cependant, com-

(1) C'est l'hôpital temporaire complémentaire n° 20.

ment eût-on fait pour soigner les 350 blessés prévus par l'administration (1) ? Lannion ne possède pas de section de la Croix-Rouge. J'entends bien que les improvisations du cœur féminin sont capables de tous les miracles : dès qu'on a su que Lannion recevrait des blessés, la plus louable émulation s'est emparée des dames de la « société », comme on appelle ici la classe dirigeante. C'était à qui de ces dames s'inscrirait comme infirmière. On ne voyait qu'elles matin et soir, dans la rue qui mène à Saint-Joseph. Les femmes sont comme ce héros d'un conte oriental qui ne pouvait rien toucher qu'il ne le changeât en or : du plus ingrat des devoirs sociaux, elles font une fête, presque un

(1) Chiffre qui a pu être sextuplé par la suite, grâce à l'annexion de l'hospice municipal et aux ambulances créées un peu partout dans l'arrondissement. — Le 17 juillet 1915, une affection contractée au chevet des blessés, qu'elle soignait avec un dévouement admirable, emportait Mlle Le Huérou, en religion Sœur Saint-Yves. La ville, reconnaissante, associée au représentant du gouvernement et à la municipalité, lui fit des obsèques imposantes.

sport, l'équivalent d'une partie de tennis ou de croquet. Il faut être une sœur de charité ou une brevetée de la Croix-Rouge, comme Mme d'Affry et Mlle Huon de Penanster, fille de l'ancien sénateur des Côtes-du-Nord, les seules de ces dames qui possèdent leur diplôme d'infirmière, pour se douter du long apprentissage, des connaissances spéciales, de la force d'âme à toute épreuve que requiert le traitement des blessés, surtout des « contagieux »...

Même avec les éléments nouveaux qu'y a introduits la guerre, elle peut paraître bien monotone et, pour dire le mot, un peu insipide, cette existence de la petite ville dont, pour m'occuper et en attendant que l'État veuille bien m'accepter dans un de ses trains de fortune, je me force à compter les pulsations. Mais la vie ailleurs est-elle beaucoup plus intéressante ? Un de mes amis, M. Rivoalan, m'a mené en automobile à Morlaix; il ne m'a pas paru que l'existence y fût beaucoup plus palpitante qu'à Lannion.

Nous avions dû au préalable nous munir d'un sauf-conduit. On ne peut plus faire un pas hors de la ville sans sauf-conduit. Et il faut avoir soin d'être de retour pour six heures du soir : la circulation, à partir de cette heure-là, est interdite sur les routes, et non seulement aux voitures, mais aux piétons. Les campagnes prennent si bien à la lettre l'ordonnance préfectorale que toutes les maisons et jusqu'aux fermes les plus isolées sont closes à six heures tapant : il n'y a pas une âme dehors après l'*Angélus* dont la sonnerie, dans tous les bourgs, a été avancée pour la circonstance. Cependant on est en août; les cavales du soleil ont encore un bon bout de course à fournir, et c'est une chose impressionnante que ce silence universel qui s'établit brusquement deux heures avant la chute du jour, comme si la vie avait déserté tout à coup notre planète.

A l'entrée de certains villages, pour plus de précautions, les municipalités font tendre des chaînes. Même aux heures où la

circulation est permise, on est dévisagé, suivi sur la route par de longs regards soupçonneux : tant d'espions rôdent par ici !

Journellement on en amène à Lannion, hommes et femmes — ils vont généralement par couples — deux entre autres qui s'étaient glissés dans le parc de la défense mobile, à Lézardrieux. Aux abords des passages à niveau, près des ponts de chemins de fer, la circulation devient particulièrement dangereuse : tous les travaux d'art sont gardés le long de la ligne; les sentinelles ont pour consigne de faire feu sur tout véhicule qui ne stoppe pas à cinquante mètres de la voie. Par ignorance, au début de la mobilisation et pour n'avoir pas obtempéré à l'ordre, l'automobile d'un de mes voisins de campagne, M. Bénech, a essuyé la fusillade du peloton d'infanterie qui garde le viaduc du Ponthou : c'est miracle que lui-même n'ait pas été touché...

La grande fièvre de la petite ville, la minute pathétique de l'accès, après quoi elle retombe dans sa torpeur jusqu'à l'ar-

rivée des dépêches, c'est le matin, à cinq heures et demie, au départ des trains de mobilisés.

Je n'ai pas assisté aux premiers départs, qui furent particulièrement émouvants, si j'en crois mon ami Norbert Sevestre(1). Mais j'ai assisté aux suivants. La gare est le long de la rivière, presque en rase campagne; mais, dans cette petite ville plus champêtre encore que maritime et dont les rues escarpées ont gardé leur physionomie moyenâgeuse, la campagne s'insinue partout, grâce aux vastes enclos des anciennes communautés monastiques. Je retrouve Lannion, après quarante-quatre ans, pareil au Lannion de mon enfance. Avec un peu d'effort, je pourrais me croire revenu à ces douloureuses années 1870-1871, pleines comme celle-ci de rumeurs guerrières et

(1) Auteur du *Trèfle rouge* et de *l'Émouchet* et le mieux doué des « novelliers » normands, avec Paul Harel et Jean Revel ; réformé nº 2, n'a eu de cesse qu'il n'ait fait « casser » sa réforme pour partir comme maréchal des logis d'un groupe d'autos-canons sur le front de Lorraine, où il vient de recevoir la croix de guerre.

de mouvements de troupes, et dont l'image s'est incrustée dans mes yeux... M'abusè-je cependant? Il me semble qu'en 70, même en Bretagne, les hommes ne partaient pas avec cette gravité, ce sentiment de sombre résolution qui se lit aujourd'hui sur tous les visages.

L'accès des quais étant interdit (l'autorité militaire n'a fait exception que pour le corps municipal et la musique), la foule s'est massée au dehors, le long des claire-voies. En se haussant sur la pointe du pied, on peut apercevoir les mobilisés qui embarquent. Bien que le tri des hommes n'ait pu être fait et que les mêmes fourgons servent aux marins et aux soldats de toutes armes, l'opération s'exécute avec le plus grand ordre, presque sans bruit. La foule aussi se tait; mais elle regarde de tous ses yeux, de toute son âme. Il y a quelque chose de religieux dans ce silence observé des deux côtés avec un égal stoïcisme... Le chef de gare, qui s'est prodigué en l'occurrence et dont on ne saurait trop

louer l'esprit d'organisation, jette un dernier coup d'œil sur la voie, s'assure que tout va bien et donne le signal du départ. Alors, mais alors seulement, toutes ces gorges, jusqu'alors contractées et muettes, se détendent, font littéralement explosion. Un grand cri de « Vive la France! » secoue l'air; les bras trépident, les mouchoirs répondent aux képis et aux bérets brandis à toutes les brèches des fourgons; la musique municipale attaque *la Marseillaise* ; le train démarre dans un tourbillon d'effervescence patriotique et de fumée.

C'est fini... La foule se disloque. Quelques désœuvrés restent là encore, sans savoir pourquoi, comme s'ils attendaient quelque chose — et, parmi eux, une grande femme aux traits graves, debout près de la barrière : ses yeux gelés, dans son masque impassible, continuent à regarder fixement la voie. Elle porte le costume noir des paysannes du Trégor; elle est si belle de hautaine résignation qu'on la prendrait pour le symbole du sacrifice

maternel. Sevestre se risque à lui demander :

— Vous avez un enfant parmi les mobilisés, madame ?

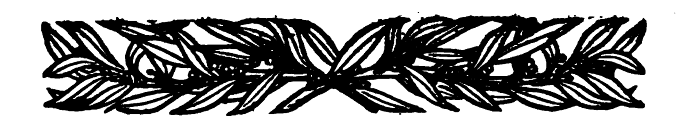
Elle répond, sans qu'une ligne de son visage ait bougé :

— J'en ai six.

Du moins les aura-t-elle vus une dernière fois avant la grande épreuve. J'en sais à qui la destinée n'aura pas accordé cette consolation et qui portent en eux un regret plus déchirant encore — celui que j'ai tâché d'exprimer dans les vers qu'on va lire et qui seront, si vous le voulez bien, mon adieu à la petite ville :

Et voici revenus les jours de mon enfance,
Non point les vaporeux et blonds matins d'antan,
Mais la tragique horreur des jours de la Défense,
Quand de chaque sillon germait un combattant.
Lignards, dragons, marins aux faces basanées,
Sur qui la *Marseillaise* enflait sa grande voix,
Pêle-mêle gagnant le Rhin par longs convois,
Le hasard me ramène — après combien d'années ! —

Aux lieux où je les vis pour la première fois.
C'est le même décor charmant, à peine étrange,
Tant il est familier à l'œil des citadins,
De pignons cuirassés d'ardoises en losange,
De blés mûrs, de clochers, de mâts et de jardins.
Le même soleil d'août incendiait les seigles :
Rien n'a changé, ni les toits gris, ni les prés verts,
Hormis nous qu'avant l'heure ont blanchis les
[hivers,
Trop jeunes autrefois pour mourir sous nos aigles
Et trop vieux aujourd'hui pour venger leurs re-
[vers.
Le signal que nos yeux guettaient sur les collines
S'est allumé trop tard, quand nous n'étions plus
[là :
Seule, au gémissement des cités orphelines
Répondait la clameur des hordes d'Attila.
Sous tant d'âpres regrets si notre âme succombe,
C'est qu'à d'autres destins on nous avait promis.
Marqués dès le berceau pour la rouge hécatombe,
Nous étions prêts : pourquoi nous prend-on notre
[tombe ?
Pourquoi n'est-ce pas nous qui partons, mais nos
[fils ?
Vous hantiez nos sommeils, bleus défilés des
[Vosges,
Cimetières d'Alsace enfouis sous les sauges,
Doux côteaux mosellans où la vigne mûrit,
— Hélas ! et vainement offerte à la Revanche,
Notre vie inutile est une page blanche
Où la Mort n'aura rien écrit.



III

VERS PARIS

— Pourriez-vous me dire, monsieur le chef de gare, si les trains sur Paris accepteront bientôt les voyageurs civils ?

Je m'exprimais avec toute la courtoisie possible et ma demande semblait n'avoir rien d'indiscret. Cependant, le chef de gare leva les bras au ciel, comme un homme excédé.

— Monsieur, me répondit-il, vous êtes la cinquantième personne de la matinée qui me fait cette question. Je ne sais rien. La Compagnie ne sait rien. Nous sommes sous les ordres de l'autorité militaire, ce

qui ne veut pas dire que nous soyons dans ses secrets... Serviteur!

Cinq jours ont passé. Au risque d'essuyer une nouvelle rebuffade, je reviens trouver mon chef de gare.

— Toujours rien, monsieur le chef de gare?

— Rien.

Il faut en prendre son parti. Soumettons-nous à la loi commune, attendons!

Attendre... Nous aurons su pendant tout ce mois tragique ce que c'est que l'attente; nous l'aurons fait jusqu'au bout, jusqu'à épuisement, l'apprentissage de cette vertu des forts qu'on appelle la patience. Dure vertu! Si nos vieux contes étaient pleins de sens, on le vérifie à cette heure où la pauvre France, prise à la gorge par un brigand, ressemble si étrangement à l'héroïne de *Barbe-Bleue* criant vers sœur Anne: « Ne vois-tu rien venir?... Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu point mes sept frères à l'horizon? Les troupes anglaises ont-elles débarqué? Que fait l'Italie? Les forts belges tiennent-

ils toujours? Le colosse russe commence-t-il à s'ébranler vers la Vistule? Et la Serbie? Et le Montenegro? Et le lointain Japon? » Les nouvelles, si lentes à nous arriver et d'une rédaction si sèche, ne comblent pas cette espèce de gouffre qui s'est ouvert en nous, cette fringale de curiosité qui dévorerait l'univers et à laquelle on ne jette parcimonieusement à ronger que de méchants bouts de « communiqués » officiels. Le pis est que nos nuits ne valent pas mieux que nos veilles. Au début, elles étaient calmes ; elles faisaient une trêve reposante à nos agitations diurnes; il fallait un effort, le matin, pour se remettre en selle. « Mais on est en guerre ! » se disait-on tout à coup. Et de se secouer. Nuits et jours, à présent, se ressemblent et nos rêves comme nos veilles sont hantés de corps à corps, de naumachies et de chevauchées...

Beati qui nesciunt! C'est vendredi, jour réservé de temps immémorial, en Bretagne, à la tournée des pauvres. Dès le matin,

de toutes les paroisses environnantes, clopin clopant, le bissac sur l'épaule, ils accourent vers la ville et assiègent les maisons. Nul ne leur refuse. Telles ménagères, pour la circonstance, font provision de centimes; d'autres d'un pain de dix livres pesant. Tant pis pour les retardataires s'ils se présentent quand la réserve de centimes est épuisée ou quand la dernière entame de la miche a disparu au fond des bissacs ! ... Ces gueux sont les seules gens que la déclaration de guerre n'ait point troublés. Leur procession par les rues se déroule avec sa lenteur habituelle, sa psalmodie sourde, son rite invariable de grimaces, d'oremus et de signes de croix; leurs vieilles cervelles embrumées opposent un mur impénétrable à tous les cataclysmes qui peuvent fondre sur le monde. L'innocent Pierrik ar C'hleier (Pierre aux cloches) déambule du même train nonchalant, gonflant les joues et contrefaisant — avec la perfection remarquable qui lui a valu son sobriquet — la grosse voix du

bourdon ou l'allègre sonnerie des carillons baptismaux.

— Sais-tu qu'il y a la guerre, Pierrik?

— Baoum! Baoum!

Mais en savent-ils beaucoup plus long, certains de ceux qui partent et qui, au fond de leurs landes, n'avaient peut-être jamais entendu parler de l'Autriche et de la Serbie? En gare de Rennes, un de ces pauvres Bretons de l'intérieur, un réserviste finistérien aux yeux tristes et aux gestes gauches, souriant quand même et faisant bonne contenance sous l'épreuve, répondait à un de nos amis qui lui demandait où on l'envoyait avec son régiment :

— J'sais pas bien. A Outrance, qu'on nous a dit.

— Outrance! Dans quel pays places-tu ça?

— J'sais pas. C'est l'capitaine qui nous a dit : « Mes enfants, va falloir se battre à outrance... » Et alors on y va.

Encore sont-ils des privilégiés, ces Bretons des terres, au regard des Bretons de

la côte, si solides, si finement découplés, entraînés par une vie de fatigue et de dangers continuels et qu'on laisse se gâter dans la pernicieuse inaction des ports ou qu'on envoie faire la moisson dans la Beauce et la police dans les rues de Paris — au lieu de les diriger sur le front. La Chambre n'a pas eu le temps de discuter le projet de loi portant modification de la situation des inscrits maritimes en temps de guerre : les cadres de la Flotte sont au complet et nous avons 40.000 marins de trop qui restent en l'air, faute d'une affectation. Rien qu'en Islande et à Terre-Neuve, il y en a quelque 8.000 qui avaient commencé à « rallier » et auxquels on a télégraphié de ne pas bouger provisoirement (1).

Pourtant, comme ils partaient, nos inscrits — ceux du moins qu'on voulait bien

(1) Ils ont « rejoint » depuis. Faisant face de son mieux à une situation qu'il n'avait pas créée, le ministre de la Marine, dès que nous pûmes parer à la pénurie des équipements et du matériel, décida que les inscrits au-dessus de 32 ans qui ne naviguent pas ou ne figurent pas depuis un mois sur un rôle de pêche seraient versés d'office dans l'armée de terre.

appeler —, avec quelle décision, quel roulis tranquille de leurs rudes épaules, quelle expression de large contentement sur leurs faces cuites par l'embrun ! J'en avisai un qui montait, à la traîne des autres, la rue des Capucins, où on leur avait réservé un dortoir pour la nuit : il boitait horriblement, d'une boiterie visiblement irrémédiable.

— Comment ! lui dis-je. On t'a appelé, toi aussi ?

— Je pense bien ! Parce que je boite ? Je fais bien la pêche ; je peux bien faire la guerre.

— Mais on a dû te réformer d'office après ton accident ?

— Plus souvent que j'aurais été prévenir l'administrateur ! Pour qu'on me raye du rôle peut-être ? Je suis inscrit, j'ai droit de me battre...

Il n'en démordait pas. Il a dû déchanter depuis, comme ses camarades qui se tournent les pouces à Cherbourg et à Brest, dans les « cayennes » des Dépôts. Désœuvrés

tout le long du jour, happés à leur sortie par les cabarets qui pullulent autour des casernes, comment les malheureux, dans cette oisiveté déprimante, n'eussent-ils pas succombé à la tentation ?

Un médecin attaché à l'hôpital maritime de Cherbourg m'écrivait : « Quels ivrognes ! Nous avons chaque jour deux ou trois décès par *delirium tremens.* » Pas plus ivrognes que d'autres, au fond : simplement de pauvres gars qui s'embêtent et que le « cafard » travaille sourdement, mais qui feront demain des troupiers merveilleux, quand on se décidera — et il faudra bien qu'on s'y décide — à les former en bataillons de marche, comme en 70, avec Pothuau et Saisset (1)... Tout ce qu'ils demandent, puisqu'on ne peut pas les employer dans la Flotte, c'est de garder leur

(1) On sait assez si cette prévision s'est réalisée et l'héroïque attitude des fusiliers-marins en Belgique. Ce sera le durable honneur de M. Augagneur d'avoir, contre vents et marée, décidé la création de la brigade navale, dissoute en décembre 1915, à l'exception d'un bataillon et de quelques pontonniers.



tenue et leurs officiers. Même sur le plancher des vaches, on a son amour-propre, et, quand il y pousserait de la graine d'épinards, un marin qui se respecte ne se résignera jamais à endosser la capote d'un fantassin...

J'ai si souvent fait buisson creux, dans mes tentatives précédentes, que je n'ose plus me présenter au guichet de la gare. A quoi bon ? Nous sommes bloqués ici jusqu'à la fin de guerre sans doute ; nous ne partirons jamais; au fronton du décevant édifice, je crois lire les mots fatidiques : *Lasciate ogni speranza...*

Eh bien, si, nous partirons ! Une dépêche vient d'arriver au chef de gare ; Georges Blanchard, jeune docteur en droit qui lui-même rejoint son corps dans l'après-midi, m'en apporte la joyeuse surprise : un train « civil » doit être organisé le lendemain dimanche à destination de Paris ; on garantit l'heure du départ : 5 heures et demie du matin; on ne garantit pas celle de l'arrivée. Encore est-il prudent de

retenir ses places, le train ne prenant qu'un nombre limité de voyageurs... Je cours m'inscrire : deux Paris-Montparnasse, s. v. p. Nous avons les numéros 15 et 16. Il y a des chances qu'avec ces numéros-là nous soyons parmi les élus.

— Mais vous savez, me dit le chef de gare, pas de bagages !

— On tolère une valise à main?

— Hum ! Tout juste...

Un bonheur ne vient jamais seul : depuis la mobilisation, j'étais sans nouvelles de mon fils Jean, élève de troisième année à l'École de médecine navale; aucun de mes télégrammes ne l'avait touché. Le facteur me remet un mot de lui, griffonné au crayon, à deux heures du matin, en gare de Folligny : rappelé par dépêche à Bordeaux, il a reçu sa feuille de route pour Cherbourg, d'où il embarquera comme médecin à bord de *la Touraine*, éclaireur auxiliaire de la 2e escadre du Nord. Dieu te garde, mon cher enfant ! Mais cette *Touraine*, à l'inauguration de laquelle j'ai

assisté il y a quelque vingt-cinq ans et qui était alors la plus belle unité de notre flotte transatlantique, doit être aujourd'hui un fier sabot. Le moindre croiseur de 3e classe lui damerait le pion. Là où il faudrait un « lévrier de mer », un *océan greyhound*, comme disent les Anglais, drôle d'idée d'employer un escargot (1) !...

Ai-je besoin d'ajouter qu'à cinq heures et demie du matin, et même quelque peu avant, nous étions à notre poste d'appareillage, le lendemain 9 août, date mémorable où, pour la première fois depuis la mobilisation, les communications furent rétablies entre la Bretagne et la capitale ? Et nous partîmes, lestés d'un solide panier de victuailles et d'une provision de patience qui devaient trouver l'un et l'autre leur utilisation en cours de route.

(1) *La Touraine* a été désarmée, après une croisière dans la Manche, en raison du mauvais état de ses chaudières. Envoyé à l'île Pelée, puis affecté à l'hôpital maritime de Cherbourg, le docteur Jean Le Goffic fut dans la suite attaché comme médecin de 3e classe à la brigade des fusiliers marins, décoré de la croix de guerre et de la Légion d'honneur.

Mais, si le voyage fut long, encore fut-il agréablement mouvementé.

Rien à dire jusqu'à Plouaret : trente minutes de voiture et deux heures d'arrêt, c'est tout à fait normal sur le réseau breton, même en temps de paix.

A Plouaret, nous quittons l'embranchechement pour la grande ligne. La voie, de 100 mètres en 100 mètres, est gardée par des territoriaux. Certains n'ont qu'un képi pour uniforme, moins encore quelquefois : un brassard, la cartouchière et le fusil, et, dans les chemins creux de la Cornouaille, sous leurs feutres à larges bords, avec leurs sabots et leurs habits couleur de glèbe, la présence de ces factionnaires improvisés reporte invinciblement la pensée à quelque cent ans en arrière : c'est comme une vision de chouannerie qui traverse notre rétine et qu'elle a, d'ailleurs, tout le loisir d'enregistrer, le train — un brave petit train de famille — couvrant pacifiquement ses 30 kilomètres à l'heure.

Maussade jusque-là, le ciel s'est déridé.

Il fait un vrai temps d'août et l'on cuit dans les wagons, mais on ne s'en plaint pas. C'est si bon de se sentir en route! Puis, la veille, à Lannion, par le communiqué du soir, nous avons appris le succès de la marche sur Altkirch. Il nous tarde d'avoir quelque journal qui relate cette belle opération.

Mais, à Guingamp, les journaux ne sont pas encore arrivés ; à Saint-Brieuc ils sont bien arrivés : seulement il n'en reste plus un numéro à la marchande; les Briochins l'ont dépouillée avant nous. J'ai la chance d'être reconnu sur le quai par le maire de Saint-Brieuc, M. Servain, qui m'offre gracieusement son exemplaire d'une feuille régionale dont la manchette porte en gros caractères : *Les Français à Mulhouse et à Colmar*. M. Servain me met en garde contre cette dernière nouvelle : seule la prise de Mulhouse est officiellement confirmée.

Même réduit à ces proportions, le succès passe encore nos espérances : nous allons cheminer tout le jour dans une atmosphère

de griserie patriotique, surtout à partir de Vitré où nous rencontrons les premiers convois de réservistes. Quelle différence avec les départs des jours précédents ! Les bonnes nouvelles qui arrivent du front ont fait craquer le masque d'impassibilité stoïque avec lequel ce pays accueillit d'abord l'entrée en scène des forces allemandes; le naturel de la race a repris le dessus. On crie, on chante :

> C'est Guillaume, Guillaume, Guillaume,
> C'est Guillaume qu'il nous faut...

ou bien, sur cet air grave et lourd comme un psaume, que Paris devait entendre tant de fois depuis, tout crissant d'une gouaille sombre, au passage des coloniaux du camp retranché qui remontaient vers Compiègne :

> Ah ! il fallait pas, il fallait pas, Guillaume,
> Ah ! il fallait pas, il fallait pas y aller...

Tous les fourgons sont décorés de feuillages, pavoisés comme pour une fête. Et sur les cloisons extérieures, autour d'une

charge du Kaiser, reconnaissable à ses moustaches en pointes de baïonnette, les loustics de la bande ont tracé à la craie : « *En route pour le pays des saucisses. — On allume et on part. — Mort aux Boches! — Train de plaisir pour Berlin.* » Dans le tas, une inscription moins facétieuse, presque lugubre, la seule, hélas ! qui réponde à la stricte vérité : « *Vaincre ou mourir.* »

A Évron, autre rencontre : le premier train « allemand », cinq ou six cents individus des deux sexes, garçons de café, chasseurs de restaurants, placiers en baudruche, *frauleins*, marchandes de cocaïne et professionnelles de la galanterie cosmopolite, qu'on évacue de Paris sur un camp de concentration. Pas un cri malséant n'accueille ces peu intéressantes victimes de la déclaration de guerre. On les plaint plutôt. On rassure même les femmes.

— Les Français ne sont pas des sauvages ; vous serez bien traitées.

— Che fous grois, répond amèrement

l'une d'elles. N'y a qu'à foir de guelle manière on nous fait foyacher !...

— Parce qu'on ne vous a pas offert des *sleeping cars* ? On vous traite comme des soldats.

— Non, gomme des pêtes !

Elle répète trois ou quatre fois — avec quelle rage contenue et frémissante ! — ce « gomme des pêtes ! » et les plumets batailleurs, les toques grotesques et prétentieuses qui l'encadrent oscillent sur les nuques de filasse à l'unisson de ce *leitmotiv*. Ces gens-là, quelque pitoyables que nous nous montrions pour eux, nous garderont jusqu'au bout la même haine inexpiable ; si leurs yeux pouvaient nous fusiller, surtout ceux des hommes — deux entre autres, blêmes et goguenards, qui salivèrent dans notre direction une fois le train ébranlé et l'impunité assurée, — nous ne serions déjà plus de ce monde...

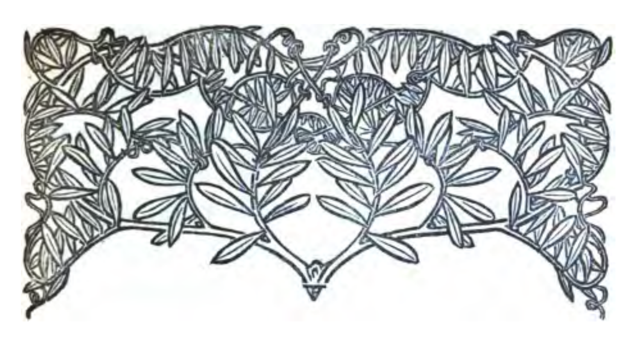
Et voici la nuit. Elle est venue doucement, sans qu'on l'attendît. Et la journée, parmi toutes ces émotions, nous a paru

courte malgré tout. On se laisse aller au sommeil, on ne fait plus attention aux interminables stations dans les gares : deux heures à Laval,deux heures au Mans, trois heures à Chartres où nous recevons le train de Bordeaux qui nous force à serrer un peu les coudes... Au petit jour, nous découvrons Saint-Cyr, fourmillant de soldats et d'équipages. Nouvel arrêt d'une heure encore à Versailles. Il fait plein jour maintenant. Pourvu qu'on arrive à Montparnasse avant midi, car toutes les provisions sont épuisées ! Enfin la locomotive stoppe sous le hall. D'ordinaire on met neuf heures pour aller de Lannion à Paris. Notre train en avait mis trente-deux — un record !

Mais nous étions à Paris.



LETTRES AUX MARINS



LETTRES AUX MARINS (1)

I

Rûn-Rouz, en Trégastel, 31 octobre 1914.

Mes chers amis,

C'est un « pays » qui vous écrit et qui vous écrit du pays. Tout va bien chez nous et j'espère qu'il en va de même à vos bords. Je vous dirai qu'on pense beaucoup à vous par ici. Il fait nuit noire maintenant à 6 heures et les soirées sont longues. Alors, pour passer le temps, on

(1) Le Ministère de la Marine nous avait demandé d'écrire les deux lettres qu'on va lire et qui parurent dans le *Moniteur de la Flotte* du 31 octobre 1914 et du 14 août 1915.

reprend vos lettres, et la petite sœur ou la jeune épouse, sous la lampe, les relit aux vieux, assis près du foyer. Ils ne soufflent mot pendant la lecture. Le père oublie de haler sur sa pipe, la maman arrête son tricot. Ils songent. Ils songent à vous, marins de France, qui défendez sur les mers lointaines l'honneur du pavillon. Et, bien qu'ils soient de bons patriotes, peut-être leur songerie serait-elle encline à prendre un tour mélancolique, si vos lettres n'étaient là pour les réconforter.

Ce n'est pas pour vous faire un compliment, mais vous êtes de fameux épistoliers, mes amis. Où donc trouvez-vous ces expressions savoureuses, ces jolies phrases caressantes, tout ce lyrisme ingénu que vous épanchez, entre vos heures de quart, sur les papiers mauve, réséda ou bleu tendre qui sont à la nuance de votre sentimentalité? « Mes doux parents », écrit l'un; « mes bénis parents », écrit l'autre. Comme vous les aimez! Et comme vous

savez le leur dire ! « Je vous écris ces quelques mots pour vous donner de mes nouvelles qui sont très bonnes pour le moment et je désire que vous soyez de même quand vous les recevrez. » Cela, c'est la formule consacrée, immuable, par laquelle débutent toutes vos lettres et qui est excellente : vous vous portez bien, c'est l'essentiel et sur quoi vos correspondants avaient hâte d'être fixés, et, comme vous êtes des Français, des marins, c'est-à-dire des gens deux fois bien éduqués, vous leur souhaitez poliment la réciproque.

A la bonne heure! Maintenant qu'ils sont tranquilles sur votre compte, ils vont pouvoir continuer leur lecture tout doucement, à cœur reposé... Où êtes-vous ? Que faites-vous ? Vous ne pouvez pas toujours le leur dire. La guerre moderne est une algèbre : les noms des chefs, les numéros des régiments, les positions des troupes y sont remplacés par des x ; il faut bien que la marine se conforme aux exigences de

la nouvelle stratégie, comme l'armée de terre. Motus sur toute la ligne ! C'est la consigne, et l'on peut compter que vous l'observerez.

Mais sur les chapitres qui ne portent pas la mention : « Réservé », sitôt qu'il vous est permis de « larguer l'amarre » à votre plume, comme vous vous rattrapez ! Comme vous arrangez en un tour de phrase les vilaines têtes de Boches que l'un de vous, s'adressant au grand poète de la mer Pierre Loti, appelait si drôlement des sauvages « à couenne rose » ! Le mot leur restera, soyez-en sûrs. Et soudain, quel ton grave, religieux, quand vous parlez de la patrie et de nos devoirs envers elle ! « Je comprends votre peine, écrit à ses parents un jeune marin breton, Armand T..., dont trois frères sont au service et dont le quatrième va être pris par la conscription ; c'est dur de voir votre dernier fils partir pour la guerre. Mais c'est la patrie qui l'appelle et il faut obéir à cette mère adorée. Vous aurez eu la

gloire de lui donner vos cinq fils : rares sont les familles qui peuvent en faire autant. » C'est le même qui, du Pas-de-Calais, le 5 août, mandait à ses parents : « On a quitté X... le 4 au matin, vers les 2 heures, avec notre plein de charbon, car jusqu'à 1 heure du matin on travaillait et je vous assure qu'on ne faisait pas semblant, vu que l'officier en second voulait nous faire cesser vers les 11 heures. Et tous, d'une seule voix, nous avons répondu que non. Alors il nous a fait distribuer du vin pour nous donner encore du courage. En ce moment, tout le monde est frère ; les officiers nous parlent comme à leurs enfants. Aussi où n'irions-nous pas avec de tels hommes ? On irait à la mort sans s'en apercevoir. »

Est-ce assez chiquement envoyé, comme on dit ? Et le magnifique mouvement de fraternité qui, devant la commune menace, a rapproché toutes les classes de la nation, cette entente sublime de tous les cœurs français saluée par Victor Hugo en un vers prophétique :

O patrie, ô concorde entre les citoyens!

n'ont-ils pas trouvé un parfait interprète populaire dans ce petit matelot bas-breton? Et comment oublier encore ce quartier-maître canonnier — un Normand celui-là — qui termine sa lettre par ce beau cri de reconnaissance filiale : « Honneur à vous, père et mère, et sachez que vos fils sauront toujours marcher dans la voie que vous leur avez tracée! » ou cet autre, un Moko peut-être, parti des Bermudes pour donner la chasse à un ravageur allemand et signant à la fin de sa lettre, comme un légionnaire de l'an II : « Votre fils dévoué, B. Denis, matelot breveté, qui ne demande qu'à faire son devoir » ?

Stendhal remarque quelque part : « Le voisinage de la mer détruit la petitesse. Faites causer le marin qui rentre au port : sa conversation est moins bête que celle du notaire de Bourges. »

Qu'eût-il donc pensé, mes amis, s'il

avait lu vos lettres? Car Stendhal se méprenait et il est constant que vous « causez » peu, si vous écrivez beaucoup. Vous êtes par nature des silencieux. On ne se sent guère porté au bavardage dans le voisinage de la mer : cette grande voix qui parle d'infini poursuit un éternel soliloque; vous vous taisez devant elle. Et ainsi se créent en vous ces réserves profondes de foi, d'émotion et de rêve que vous épanchez si généreusement dans vos lettres. « Un marin ne perd jamais courage », me disait quelqu'un qui vous connaissait bien, le contre-amiral Réveillère. Encore n'est-ce pas assez dire, puisque votre confiance, d'ailleurs justifiée, en vos chefs et en vous-mêmes a ceci de particulier et d'infiniment précieux aux heures de crise qu'elle est puissamment communicative. Vous dégagez de la sécurité comme d'autres dégagent de la peur. Demandez plutôt à nos Parisiens. Certes Paris aime ses soldats et il a mille fois raison de les aimer. Mais enfin on ne le calomnie pas en constatant

qu'il montre un faible pour les cols-bleus. Dès que vous paraissez, il se rassure : « Les marins sont là ! » Et le regard de ses femmes, sur votre passage, se fait plus humide et plus tendre...

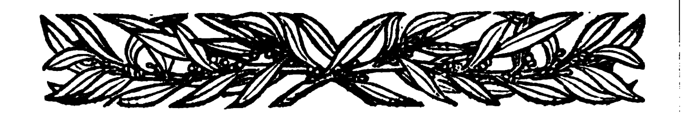
C'est ainsi partout. Et je veux bien que, dans cette séduction universelle que vous exercez, il entre un peu du prestige des grands horizons dont vous débarquez ; il semble que vous apportiez avec vous un peu de leur inconnu et de leur magie, que palpite toujours sur vos fronts le souffle héroïque des immensités. Mais la vérité est que les terriens sentent obscurément en vous une autre race, plus vigoureuse, plus saine, encore intacte, une formation d'humanité différente de la leur, conçue et développée dans l'élément incorruptible par excellence : la limpidité de la mer est dans vos yeux, vos yeux clairs et francs, habitués à regarder le danger en face, — vos yeux qui ne savent pas tromper.

Ces yeux-là, quand vous nous écrivez, il semble que nous les revoyions. «Courage!»

semblent-ils nous dire. Nous en aurons, mes amis ; nous en ferons provision dans vos lettres. Merci, dans la grande délicatesse de votre âme, d'avoir compris qu'il en faut à ceux qui restent, presque autant, sinon plus qu'à ceux qui s'en vont !

Le soir meurt en ce moment dans la chambre de la côte d'où je vous écris. L'Angélus achève de tinter au village voisin. On entend la mer, mais on ne la voit plus que par intervalles, quand passe en coup de faux l'éclat blanc du phare des Sept-Iles. J'ai allumé ma lampe. Et voici qu'autour de moi, dans les profondeurs nocturnes, d'autres petites clartés surgissent, tremblotent, étoilent doucement l'obscurité. Ce sont les lumières des maisons où l'on vous attend, où vous reviendrez — après la victoire — et où, en vous « espérant », on relit chaque soir vos lettres.

Ne craignez rien : s'il arrive parfois qu'en les lisant des yeux se mouillent, c'est de fierté.



II

Rûn-Rouz, en Trégastel, 5 août 1915.

Mes chers amis,

Le *Moniteur de la Flotte*, qui a su que j'avais rejoint mon port d'attache, la vieille maison des grèves où je passe l'été depuis mon enfance, m'a demandé de reprendre la plume et de vous tourner un petit bout de lettre qu'il se charge aimablement de faire parvenir à destination.

C'est le 31 octobre que je vous écrivis pour la première fois. La guerre ne faisait que de commencer. Mais déjà on savait qu'elle serait longue et dure. Ce qu'on savait aussi, c'est que vous ne plieriez pas,

que, sur mer comme sur terre, la marine française ferait partout son devoir. On comptait sur vous ; eh bien, mes amis, vous avez dépassé notre attente. Je vous le dis très sincèrement : on est fier de vous au pays et l'on y confond, dans un même sentiment de reconnaissance et d'admiration, les marins de toute catégorie; Ponantais et Mokos, vétérans et recrues, personnel des escadres, des flottilles, des bataillons de marche et des compagnies de débarquement.

Assurément il y a des tâches plus éclatantes que celles qu'a eu à remplir la marine française au début des hostilités : il en est peu de plus importantes. Avant de s'engager dans une action quelconque contre les flottes ou les ports ennemis, nos escadres de la Méditerranée devaient assurer le rapatriement des troupes d'Afrique et leur relève par des troupes métropolitaines de la territoriale ; de son côté, dans la Manche, notre escadre légère devait coopérer au passage et au débarquement

des troupes britanniques. Plus tard, il vous a fallu convoyer, de Suez à Marseille, les troupes des Indes. Toutes ces opérations se sont effectuées avec un ordre parfait, sans la moindre anicroche et dans le minimum de temps requis. Pas un des transports qu'escortèrent nos bâtiments de guerre n'a eu à souffrir de l'ennemi. Et c'est une constatation qui a bien sa valeur, je pense.

Autre tâche à peine moins ingrate, mais tout aussi utile, qui s'imposait et continue de s'imposer à nos bâtiments et à ceux des Alliés : la visite des neutres, la répression de la contrebande de guerre, l'amarinage des bateaux de commerce ennemis. Si l'on veut que l'Allemagne et l'Autriche soient, quelque jour, obligées de « vivre sur elles-mêmes », de ne compter que sur leurs propres ressources, qui sont limitées, il faut, de toute nécessité, les encercler, bloquer toutes les rades étrangères où leurs bâtiments se sont réfugiés, surveiller l'entrée de tous les dé-

troits, contrôler tous les pavillons. Pour voir à quel point cette surveillance s'est exercée méthodiquement, persévéramment, efficacement, il suffit de visiter les sections de nos ports de guerre réservées aux prises maritimes : les bâtiments de commerce ennemis s'y pressent sur plusieurs rangs. Là encore, mes amis, vous avez fait de l'excellente besogne et vous l'avez faite sans bruit, sans flafla, comme toujours, avec cette application silencieuse qui est dans le tempérament marin, très réservé de sa nature.

Plus brillante, mais à peine plus connue, a été la part que vous avez prise à l'enlèvement des colonies allemandes.

Il est remarquable, sans doute, que les Allemands avaient laissé sans force navale la plupart de leurs colonies, sauf Tsing-Tao. Ils y entretenaient pourtant des divisions lointaines, des stations locales. Mais, suivant un plan concerté d'avance, les navires qui formaient ces divisions et ces stations s'égaillèrent sur la mer, dès

l'ouverture des hostilités, pour se livrer à la guerre de course.

Reconnaissons qu'ils y étaient admirablement préparés : c'étaient presque tous comme le *Karlsruhe*, le *Sharnhorst*, des croiseurs à grande vitesse, sensiblement plus rapides que les nôtres et même que les croiseurs anglais. Aucun de ces « lévriers marins », cependant, n'est parvenu à inquiéter les convois de troupes que nous dirigions vers les colonies allemandes et qui, escortées par des bâtiments anglais et français, ont pu s'emparer, presque sans coup férir, du Togo, des Samoa, du Cameroun, de l'archipel Bismarck, etc. Deux ou trois de ces opérations, d'ailleurs, ont été marquées par des faits d'armes dont un peuple moins modeste que le nôtre aurait tiré quelque vanité. A preuve la manière dont s'est comporté devant Cocobeach, sur une des antennes du Congo français cédées à l'Allemagne par le traité de 1912, un petit raffiot de rien du tout, *la Surprise*, canonnière de 680 tonnes

sans aucune protection et armée seulement de deux canons : Cocobeach ne les eut pas plutôt entendus qu'elle se rendit.

L'Allemagne, à cette heure, n'a pour ainsi dire plus de colonies : toutes sont tombées entre nos mains ou celles de nos alliés. Quand la marine française n'aurait à son actif que cette coopération à la chute de l'empire colonial allemand, aurait-on le droit de dire qu'elle n'a rien fait ?

Les ignorants, les gens qui ne jugent que sur les apparences, peuvent s'y tromper, méconnaître les services que certains d'entre vous, moins favorisés que d'autres, ont rendus dans l'ombre à la défense nationale. Nous ne commettons point cette erreur ici. Douze mois de faction, de vigie ininterrompue par tous les temps, sur toutes les mers du globe, pour assurer nos communications et notre ravitaillement, nous savons, nous, si les « terriens » n'ont pas l'air de s'en douter, ce qu'un pareil effort représente d'héroïsme concentré, de muette abnégation...

Et nous savons aussi, par les fruits que nous en recueillons journellement, ce qu'il représente de bénéfice matériel et moral pour le pays. Allez, mes amis ! Dans l'échelle des mérites, ceux-là ne seront pas les derniers qui renoncèrent aux fanfares de la gloire pour se vouer à l'accomplissement d'un devoir austère et sans lustre peut-être, mais non pas sans difficultés et sans risques. Déjà, au lancement du *Languedoc*, et avec l'autorité qui lui appartient, le ministre de la Marine leur a rendu pleine justice : il s'est élevé contre cette tendance fâcheuse de l'opinion publique, « disposée à croire à l'inaction, quand l'action ne lui apparaît pas sous l'aspect des batailles ». C'est fort bien dit et c'est la vérité même. Que ne pouvez-vous m'accompagner dans mes randonnées au long des grèves, sur les quais des ports, derrière les dunes où vos petits chaumes se blottissent contre le vent du large ! Quel calme partout ! Quelle sécurité ! Quel bien-être relatif, comparé au malaise des popu-

lations allemandes ! Cette sécurité, ce bien-être, ils sont votre œuvre, mes amis. Voilà le loyer de vos sacrifices. Et je vous connais trop pour ne pas savoir qu'il vous suffit.

Certes, il nous tarde à tous de vous revoir et que la guerre soit finie. J'entends encore ce vieux retraité qui, tous les matins, sur le port, après la lecture du « communiqué », grommelle, le poing vers l'Est : « Amèneras-tu à la fin, bande de fumiers ! » Du calme, l'ancien : *ils* « amèneront ». Mais, pour tromper notre impatience, c'est quelque chose, c'est beaucoup qu'on puisse envisager l'avenir sans appréhension et qu'aux gages, chaque jour plus nombreux, du triomphe final de nos armes s'ajoute la certitude de n'avoir pas à se serrer le ventre en l'attendant. Le père Hiver peut apprêter son pot-à-brai, ses grainasses et tout son tremblement, on est paré à le recevoir et il n'y aura de misère nulle part sur la côte...

Oui, tout serait pour le mieux, en défi-

nitive, à vos foyers, mes chers amis, si tant de vous n'y avaient leur place vide. Je ne sais comme vont les choses dans le Midi et la figure qu'on y fait. Ici l'on est grave, recueilli, un peu triste même (notre pauvre pays breton a été si éprouvé! de Lamballe à Trégastel, des glas m'escortaient tout le long du voyage), mais inébranlablement confiant. Pas de fanfaronnade; mais, sur les visages les plus mouillés, un rayonnement de fierté légitime, le contentement secret d'une race qui vient de montrer au monde qu'elle n'a pas dégénéré.

Car la marine française, au cours de ces douze mois, ne s'est pas bornée à un rôle de surveillance et de police. Si, jusqu'à présent, elle n'a pu donner toute sa mesure dans une grande rencontre navale que nos ennemis mettent autant de soin à éviter que nous en mettons à la rechercher, il n'est pas que nous n'ayons fait sentir çà et là aux Austro-Allemands et aux Turcs le poids de notre action. Dans la mer du Nord, dans l'Adriatique, comme aux Dar-

danelles, la flotte française, en coopération avec la flotte anglaise, a fait l'admiration de ses alliés par son allant, la sûreté de ses manœuvres, la précision de son tir. Les équipages ont été partout magnifiques. Mais c'est dans l'épreuve surtout que se révèlent les grandes âmes : qu'une mine aveugle, qu'un ennemi invisible, profitant de la complicité nocturne, les frappent dans leurs œuvres vives, on assiste alors à la fin sublime d'un *Bouvet* ou d'un *Léon-Gambetta*. Et est-il rien de plus beau que la mort volontaire, le sacrifice du petit *Mousquet*, posté en grand'garde à l'entrée de Poulo-Penang et, malgré sa taille exiguë, ralliant au canon et ouvrant le feu sur le grand croiseur *Emden* ?

Cependant, tous les marins de France ne sont pas en mer, ni dans les ports du littoral. Les excédents de l'inscription maritime ont permis au gouvernement, tout en maintenant à la disposition des Compagnies et des armateurs un personnel suffisant aux besoins du commerce, de verser

à l'armée de terre plusieurs milliers d'inscrits qui ont pris rang soit dans les formations existantes, soit dans des formations autonomes, comme le groupe des autocanons ou cette brigade de fusiliers marins qui s'est immortalisée sur les rives de l'Yser, à Dixmude, à Stenstraate et à Saint-Georges.

Ah ! mes amis, la belle « matière » que vous avez préparée là aux Turould de l'avenir ! Il y a plus de douze siècles que le cor de Roland s'est tu et l'on montre encore, près d'Ilagueta, toute vive comme au soir de Roncevaux, la brèche que fit dans la montagne l'épée du paladin. Roland, qui était Breton, lui aussi, comme la plupart d'entre vous, Roland vit toujours dans nos cœurs. Est-il excessif de croire que Dixmude durera autant que Roncevaux ? Ce dont je suis sûr, c'est que Roland reconnaîtrait les siens dans les combattants de l'Yser. Vous appartenez au même cycle ; vous êtes de la même famille épique. Race de héros qui ne sait pas se rendre et qu'on

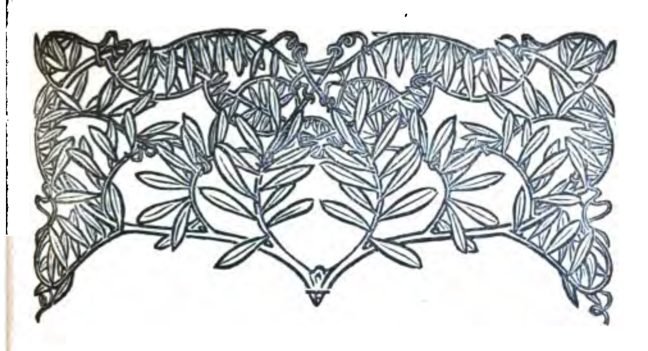
retrouve la même à travers toute l'Histoire, à Roncevaux avec Roland, dans le dernier carré de Waterloo avec Cambronne, sous les ruines fumantes de Dixmude avec l'amiral Ronarc'h !...

Honneur à vous, marins de France, aussi grands sur terre que sur mer !



LE SALUT

AUX HÉROS DE L'YSER



LE SALUT AUX HÉROS DE L'YSER (1)

« C'est donc fini, Dixmude! écrivait, le 16 novembre 1914, un officier de la brigade navale. On nous relève à la nuit. En pensant à ce départ prochain, ce matin, seul sur la route, j'ai pleuré. »

Mais, après Dixmude, il y eut Steenstraate, Saint-Georges, la Grande-Dune, la Ferme de l'Union... La brigade des fusiliers-marins n'avait fait que se déplacer légèrement : elle restait sur l'Yser. Son dernier secteur était là-bas, dans ces plaines noyées qui stagnent entre Nieuport et Ramscapelle et que crèvent des bancs

(1) *Journal* du 8 décembre 1915.

de vase grise pareils à des sauriens engourdis.

Un horizon désespérément plat, sauf à main gauche, où le long bourrelet des dunes dessine une muraille blanchâtre, imperceptiblement teintée de vert au printemps par les tiges renaissantes des oyats ; de grandes routes droites, des chaussées de canaux submergées, où les convois se guident sur la file des arbres et qui donnent au paysage l'aspect d'un gigantesque échiquier; çà et là, sur leurs buttes solitaires, des moulins disloqués, une ferme en ruine, les débris d'un village. Et puis des mouettes qui piaillent dans le vent, de petites ouates blanches qui se mettent à danser en plein ciel, des gerbes noires qui fusent brusquement de la vase comme des geysers. Pas un être vivant en vue. Les deux fronts sont terrés. Et de la mer si proche, du vent, du piaillement des mouettes, on n'entend rien : tous les bruits se perdent dans le ronflement continu, l'éternelle trame de ferraille qu'une navette invisible

tisse au-dessus de l'eau, dans ce ciel de Flandre, immense et bas, où traînent les nuées comme des chariots barbares...

Ils étaient là depuis janvier. Ils s'en vont, mais pour toujours, cette fois. « C'est donc fini, la brigade ! » doivent se dire les fusiliers-marins dont Paris attend ce matin même le dernier détachement. Les deux régiments de marche sont dissous, sauf un bataillon, qui reste à Nieuport pour la garde du drapeau. Et je ne jurerais pas qu'en pensant à cette fin de leur chère brigade, rendue nécessaire par les besoins de la Flotte, l'activité nouvelle que vont prendre les opérations navales, eux non plus, sur la route, ils n'aient pas pleuré.

A ces hôtes de passage, à ces troupes d'élite qui vont faire flotter un peu de leur héroïsme dans l'air parisien, le *Journal* m'a demandé de souhaiter la bienvenue. Je sens tout le prix d'un tel honneur.

La brigade était commandée, on le sait, par le contre-amiral Ronarc'h, promu récemment vice-amiral, dont l'*Officiel* n'a

pas exagéré « la ténacité et l'énergie indomptables ». Il est resté jusqu'au bout à sa tête. Mais de ses anciens compagnons d'armes, des héros de la première heure à qui fut confiée, de commun avec les vaillantes unités belges du colonel Meiser, cette garde de l'Yser d'où dépendaient la fortune des deux Flandres et la réussite de notre mouvement d'extension vers le nord, combien demeuraient à ses côtés ? L'effectif de la brigade n'avait pas varié : il s'était maintenu au chiffre de 6.000 hommes, grâce à l'apport régulier des dépôts. C'est l'histoire de la nef *Argo*, tant de fois radoubée qu'il ne restait plus rien de sa membrure primitive et qui continuait à braver les tempêtes. J'ai ouï dire qu'en mars dernier il fut sérieusement question, dans les milieux maritimes, d'envoyer la brigade aux Dardanelles; elle fût ainsi revenue à sa destination véritable, qui est de constituer un corps de débarquement pour la marine. Et c'est le généralissime en personne qui s'y opposa.

— M'enlever les fusiliers !... Ça, non, par exemple !

Et la brigade demeura en Belgique. Embossée dans l'ancien *schoore* de l'Yser, elle continua d'y monter, en articulation d'avant garde, son « quart » sublime et solitaire. Les plus frénétiques arrosages de shrapnells et de marmites n'ébranlaient pas sa constance. « Il y eut des jours, me disait l'abbé Le Helloco, le vaillant aumônier du 2e régiment, où nous eûmes sur les bras, les Belges et nous, sur la ligne de Nieuport à Saint-Jacques, jusqu'à 100.000 Allemands. La pression était formidable. Et nous luttions en terrain plat. » De quel granit devaient être faits les combattants pour résister à une pareille pression ? J'ai conté, dans un livre récent (1), le miracle de cette résistance inouïe, à un contre six, quelquefois contre dix, contre vingt, dans la vase, les trous perfides des arroyos, sous un ciel qui crachait des tonnes de mitraille,

(1) *Dixmude, un chapitre de l'histoire des fusiliers marins*, Plon, édit.

au milieu d'une ville qui tombait en morceaux et qu'enveloppait un ténébreux réseau d'espionnage. Et cependant, si belle que paraisse l'histoire de cette résistance, la réalité est plus belle encore. On n'en mesurera toute la grandeur qu'à la paix, quand les langues pourront se délier et qu'on connaîtra dans quelles conditions incroyables ce faible barrage de poitrines humaines réussit, pendant près d'un mois, à contenir le mascaret allemand qui déferlait sur lui.

Étaient-ce, du moins, des troupes éprouvées, de vieilles formations, que ces hommes ? En partie seulement.

Au lendemain du 4 août, on avait licencié — un peu à la légère — l'école des fusiliers de Lorient, pépinière naturelle des bataillons de marche. Dispersés aux quatre aires du vent, ces éléments ne se retrouvèrent plus quand on en eut besoin : à peine si les fusiliers brevetés figuraient dans la proportion d'un tiers à la brigade, et beaucoup appartenaient aux réserves

de la Flotte (1). Jamais troupe, on peut bien le dire aujourd'hui, ne fut formée comme celle-ci de bric et de broc, au pied levé, avec des hommes moins entraînés, dont quelques-uns — des novices de dix-sept ans — savaient à peine charger leurs fusils et qui, sans rivaux pour grimper dans les vergues ou manier un cartahu, ignoraient l'A B C du métier militaire, rechignaient à la marche et au havresac et tenaient pour une déchéance, aggravée d'une faute de goût, la lourde capote de biffin dont les avait affublés l'administration.

Que vaudraient au feu ces mauvaises têtes? L'histoire a répondu. Mais leurs officiers avaient répondu avant l'histoire. Ils se portaient garants de leurs hommes. Ponantais ou Mokos, voire Parisiens, les marins sont avant tout de grands sentimentaux. On les prend toujours avec du

(1) Tels quels cependant, bien instruits, bien équipés, ils suffirent pour donner un solide noyau à la brigade qui, sans eux et l'excellence de ses cadres, fut restée une cohue.

cœur (1). L'amiral Jaurès, à Cherbourg, au départ d'un de leurs bataillons, essaie de les haranguer. Les premiers mots viennent bien. Puis la voix fléchit, tremble... Et puis, de côté et d'autre, on n'entend que des hoquets, comme dans une séparation entre des êtres qui s'aiment. L'amiral pleure et, ne trouvant plus aucune parole pour ceux qui s'en vont et dont si peu devaient revenir, il leur envoie deux baisers...

Là-bas, à la brigade, c'est la même chose. Plus réservé, maître de ses nerfs, l'amiral Ronarc'h, inflexible dans le service avec ses hommes, partout ailleurs leur parle comme à ses petits. Lui-même est Breton, comme les trois quarts d'entre eux. Il a gardé de sa race cette pudeur un peu farouche qui répugne à toutes les ma-

(1) « Si la discipline est la force principale des armées, écrivait le 16 décembre l'enseigne Bioche, mort héroïquement à Stenstraate, la confiance et l'attachement aux officiers sont [avec le patriotisme] les seules raisons pour lesquelles les marins se battent bien. »

nifestations extérieures des sentiments intimes; il déteste la publicité — et les publicistes. A quelqu'un de ses proches qui, sans le consulter, avait communiqué sa photographie à un magazine, il promet, au retour, une jolie danse de sa façon. Mais l'aspect seul est rude chez cet homme de roc : une sensibilité secrète étend au-dessous sa riche nappe. Il obtient tout de ses « Jean Gouin » quand il veut, quand il dit : « Mes enfants... » Tout de même, comme tous les grands chefs, il leur demeure un peu lointain; on ne le voit qu'aux grandes occasions, quand ça chauffe, comme à Saint-Georges, en mai, où un obus de 150 tombait à quelques mètres de lui, fauchait les quatre pieds de son tabouret et, par miracle, ne lui faisait pas une égratignure.

Mais un Varney, un Delage, eux, sont toujours sur la brèche. Ce sont les « colonels » des deux régiments (1). Ils prê-

(1) Jusqu'au 10 novembre 1914. Le capitaine de vaisseau, depuis contre-amiral Varney, blessé, fut alors

chent d'exemple, — comme tous leurs officiers. Après Dixmude, 85 p. 100 de ceux-ci étaient hors de combat. Le corps médical, sous les ordres du docteur Seguin, éprouvait des pertes aussi fortes. En vérité, jamais unité plus vaillante n'eut à sa tête chefs plus braves, plus décidés à tous les sacrifices.

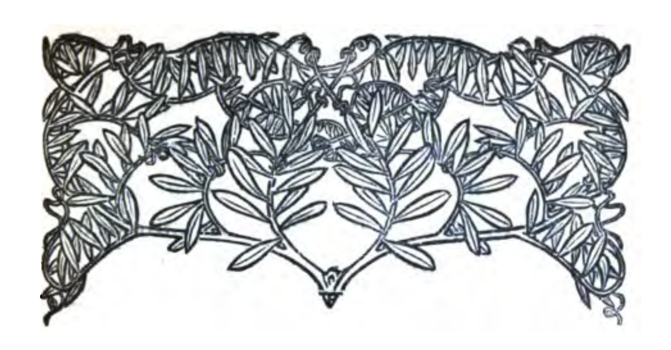
Cela, aujourd'hui, Paris, la France tout entière le savent : au lendemain du décret qui rend à la Flotte les combattants de Dixmude, de Steenstraate et de Saint-Georges, ils s'inclinent avec une pieuse émotion vers ceux qui sont tombés ; ils saluent avec joie ceux qui reviennent.

L'histoire de la brigade navale est close, mais son âme, son esprit survivent, générateurs de nouveaux et prochains héroïsmes.

remplacé à la tête du 2e régiment par le capitaine de vaisseau Paillet.

SUR LE FRONT DE BELGIQUE

A Yves Le Trocquer.



I

NIEUPORT SOUS LA LUNE

Je reverrai toujours Nieuport comme je l'ai vue pour la première fois, entre onze heures et minuit, au clair de lune, un des soirs du mois de décembre 1915.

Le mélancolique Jules Tellier rêvait d'une terre où il ferait toujours nuit. Cette terre de deuil éternel, sans couleur, sans relief, sans mouvement, sans rumeur, la voici réalisée sous mes yeux : des squelettes d'arbres, une plaine nue et, là-bas, au bord d'un fleuve plus pâle que le Styx, une cité d'ombre et de silence baignant dnas le mystère nocturne. Pas un lumignon;

pas une veilleuse à son chevet. Dort-elle ? Que ce sommeil ressemble donc à la mort ! Et, dans mes yeux au moins, elle ne s'éveillera plus : il fera toujours nuit pour moi sur Nieuport.

Mais cette nuit d'hiver avait la douceur des nuits d'été. C'était la troisième du solstice. Il bruinait depuis la veille ; il brouillassait encore quand nous nous mîmes à table ; le ciel se bouchait de plus en plus, suivant l'expression marine, et ces maussades prémices n'invitaient guère à de sentimentales noctambulies. Puis mon attention était tout accaparée par les mâles figures que j'avais devant moi.

J'étais venu rendre visite à ce qui reste des fusiliers marins, débris d'une troupe fameuse entre toutes, poignée de braves éprouvés, commandés par des officiers d'élite et serrés autour du drapeau de la brigade dont l'amiral Ronarc'h, en partant, leur a confié la garde. Un peu las d'une longue et cahoteuse randonnée à travers les lignes belges et françaises, je me dis-

posais, vers dix heures, à prendre congé de mes hôtes et à gagner le lit — un vrai luxe sur le front — qu'ils m'avaient fait préparer dans une chambre de la villa. L'auto du commandant, qui ralliait son P. C., l'attendait devant la porte. Au moment d'y monter, il s'aperçut que le temps avait changé : il ne pleuvait plus, il ne ventait pas encore, et la lune se levait dans un ciel débarbouillé. Quelle occasion pour un poète ! pensa sans doute le commandant. Et, se tournant vers moi, l'index pointé en l'air :

— Hem ! Est-ce que ça vous dirait de visiter Nieuport au clair de lune ?

*
* *

Si ça me disait ! Le temps de rendosser ma houppelande et nous roulions de compagnie, le commandant, un de ses officiers et moi. Au P. C. du bataillon, où nous nous arrêtâmes pour prendre les dispositions d'usage, on nous renseigna sur l'état

du secteur, presque calme par exception : d'heure en heure seulement et pour s'entretenir la main, l'ennemi envoyait quelques volées de percutants sur Nieuport et sa banlieue. Notre auto sut les éviter. Elle glissait sans bruit vers l'Yser, ses feux éteints. La canonnade chômait aussi sur notre front, et la nuit n'était troublée que par les brusques paraboles des fusées éclairantes qui montaient aux deux côtés du marécage et, parvenues au sommet de leur courbe, ouvraient leurs cônes blancs et s'épanchaient doucement comme des lys renversés.

— Quelle paix ! ne pus-je m'empêcher de dire à mon guide. Et que cette nuit ressemble peu aux nuits mouvementées de Dixmude !

— Oui, me dit-il, mais c'est la paix du sépulcre... Nous sommes rendus. Regardez.

L'auto venait de nous déposer au seuil de Nieuport, sur le parvis de l'église paroissiale, devant les arches rompues de ce

vénérable monument dont il ne reste que la carcasse et quelques piliers intérieurs. Un grand pan de ciel se découpait par la brèche de la voûte, écroulée sur les dalles, et, dans ce pan de ciel, la lune, ronde et pure, comme jaillie des décombres, évoquait l'ascension lente d'une hostie.

Prostrée tout autour, effondrée sur elle-même, la ville semblait participer à la communion mystérieuse qui s'accomplissait dans la nuit. La longue traîne de ses maisons coulait obliquement jusqu'aux Cinq-Ponts. Nieuport, comme toutes ces petites bourgades flamandes où la vie aime ses aises, comptait presque autant de maisons que d'habitants. Ce n'était pas une grasse commère comme Loo, encore moins une béguine comme Dixmude : elle avait dans les veines du sang d'hidalgo, et la pêche, la mer, l'avaient hâlée, saurie, en lui laissant sa cambrure ; elle ne signait pas en vain Nieuport-la-Noble ; elle ne portait pas pour rien sur son blason un lion lampassé issant d'une nef et brandis-

sant une hallebarde. Ce tas de pierres calcinées, qui furent ses Halles, effilait un campanile presque aussi léger que ceux d'Ypres. Tout à l'heure, le long de ses rues droites, bordées de maisons à moucharabys, nous forcerons nos yeux, entre deux rafales de 105, à s'incliner sur ces rudes ou délicates merveilles qui s'appelaient la tour des Templiers, la prison municipale, le palais d'Albert et d'Isabelle, les hospices, l'hôtel de l'Espérance, le délicieux petit clocher de l'hôpital Saint-Jean, et qui ne sont plus que des façades grimaçantes, les squelettes noircis d'un charnier à ciel ouvert...

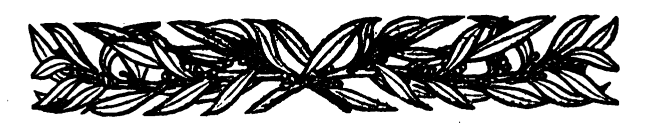
Mon guide a raison : Nieuport est entré dans l'éternité. C'est fini d'elle, fini absolument. La grande dévastation est consommée, et cette lune blafarde qui l'enveloppe de je ne sais quelle clarté d'outre-tombe semble la seule lumière qui lui convienne désormais.

*
* *

Et pourtant non, tout n'est pas dit. Il y a encore trace quelque part, dans ce Nieuport funèbre, d'une pensée agissante, d'un effort persistant de la vie et — ô paradoxe ! — c'est dans un cimetière qu'il faut l'aller chercher.

Le voici. Il est près de l'église Notre-Dame. Là sont les centaines et les centaines de petites fosses, décorées avec un soin si pieux, entretenues avec un amour si touchant, où dorment les fusiliers marins et les soldats de diverses unités qui tombèrent au cours du siège. Tout ce que les survivants ont trouvé de rare et de joli dans les décombres de la ville, tout ce qui flattait leur goût naïf de la mise en scène, vases, statuettes, chandeliers, carreaux de faïence, ils l'ont apporté là en hommage à leurs morts : chaque tombe est comme un éventaire d'objets hétéroclites transformés par la piété des donateurs en autant d'*ex-*

voto. Qu'un obus volatilise ce bric-à-brac pathétique — et le cas n'est que trop fréquent, — les tombes sont aussitôt réparées, les croix, les noms et la décoration rétablis. Dans cette ville en loques, dont toutes les maisons, tous les monuments sans exception sont crevés, incendiés ou rasés, dont tous les habitants sont partis, qui est plus déserte que Herculanum ou Pompéi, la seule chose qui ne meure pas, c'est ce cimetière. Il est là comme une protestation muette du droit outragé, une affirmation silencieuse de notre constance à défendre le dernier coin de terre belge qui ait échappé à l'ennemi et qu'il peut bombarder, écarteler, éventrer à son aise, mais que nos morts seuls occupent et auquel ils font comme une garde sacrée.



II

LE SILENCE DE LA TOUR

L'auto militaire qui est venue me chercher à la gare ne m'a pas mené directement dans nos lignes : mes papiers, paraît-il, n'étaient pas en règle et, du pont de Ghyvelde, il m'a fallu rebrousser chemin jusqu'à Dunkerque et, de là, descendre jusqu'au quartier général.

Je ne me plains pas du contre-temps, puisque je lui dois d'avoir pu m'entretenir, près d'une heure durant, avec le chef de notre armée de Belgique. Il porte avec aisance une lourde succession. Le 4 août l'avait trouvé simple brigadier. C'est un

des plus brillants officiers généraux qu'ait révélés la guerre, cette grande accoucheuse d'hommes. Il est fin, élancé, avec de beaux yeux clairs et une âme qu'on sent droite comme son épée. Et quelle mâle noblesse dans ses propos ! Comme il me parle de ses zouaves et des fusiliers marins, de ceux qui sont partis et qu'il regrette, de la petite phalange qui demeure sur l'Yser et pour laquelle il reprend le mot du généralissime :

— C'est « ma garde » !

Fontenelle, au dire des Goncourt, détestait la guerre parce qu'elle gâte la conversation. Que n'assistait-il à notre entretien ! Mais je craindrais d'abuser de mon hôte. Nanti cette fois de toutes les herbes de la Saint-Jean, je prends congé du général et remonte dans l'auto avec l'enseigne de vaisseau B..., qui m'accompagne depuis Dunkerque. Nous revoici sur les grandes routes droites de la Flandre. Je regarderais bien le paysage pour occuper le temps, mais la pluie brouille les vitres. Des

troupes belges nous croisent, le fusil à la bretelle : elles passent en silence, et la boue, la nuit qui tombe, étouffent le piétinement de ces ombres héroïques. Mon compagnon se tait et je songe à ce qu'il m'a conté jadis, car je l'ai déjà vu en avril ou mai dernier, à Paris, qu'il traversait pour rallier la brigade. L'Yser ne l'a pas changé; B... est toujours le même officier solide, plein d'une énergie concentrée, court et trapu comme les petits chênes des talus cornouaillais. Les pires bourrasques usent leur souffle sur ces organismes résistants. On ne les imagine pas déprimés, abattus. Ça lui arriva pourtant, et l'histoire, telle que je m'en souviens et peut-être légèrement déformée par la distance, mérite, je crois, d'être rapportée.

*
* *

C'était au début de la guerre, dans les derniers jours de ce mois d'août 1914, dont l'aube avait été si brillante et qui sombrait

dans le plus angoissant, le plus tragique des crépuscules.

Le bâtiment à bord duquel se trouvait l'enseigne B... croisait en Méditerranée. Il était muni, comme tous les navires de la flotte, d'un appareil de T. S. F. Bien que détaché de l'escadre et opérant assez loin de sa base, il ne se sentait donc pas trop perdu dans l'immensité : un fil invisible continuait à le relier à la vie, au cœur de la nation; sur la solitude des eaux, dans la monotonie d'une croisière sans incident, il palpitait des mêmes émotions patriotiques qui nous agitaient ici au lendemain des exploits de nos troupes en Alsace, en Lorraine, sur la Meuse. Plus tard encore, quand l'horizon se gâta, les messages de la tour Eiffel, reconnaissables à l'étincelle roulante et chantante de leurs ondes, lui parvenaient régulièrement. S'ils ne parlaient plus de nos succès, ils remettaient au point les grossiers bulletins de victoire propagés vers l'Espagne par la station allemande de Nauen, la plus puissante du

monde et dont la tyrannique insistance troublait trop souvent nos communications.

Cependant, les progrès de l'ennemi n'étaient plus contestables. Nos communiqués eux-mêmes les reconnaissaient : l'ennemi investissait Maubeuge ; le lendemain ses avant-gardes touchaient Guise, puis Compiègne, puis Creil. L'inondation gagnait... Il fallait donc bien que Charleroi eût été un désastre, comme le prétendaient les communiqués allemands.

— Non, disait la tour Eiffel. Nous reculons, c'est vrai, mais nos armées sont intactes ; la décision est toujours à intervenir.

Un dernier message annonça que le gouvernement avait quitté Paris. Puis un silence, un trou noir, une nuit de huit jours : la tour Eiffel s'était tue. Les seules dépêches qui passaient, c'étaient les dépêches allemandes. Elles avaient accaparé l'air, elles régnaient seules sur l'étendue. L'appareil du croiseur ne vibrait plus que

de leurs longues étincelles sifflantes. Et ce que propageaient leurs ondes était si terrible, la jactance allemande y claironnait de telles fanfares qu'une angoisse mortelle avait saisi tous les officiers.

*
* *

Un soir, l'enseigne B... était à l'appareil. Il ventait dur, sans que l'atmosphère en fût rafraîchie, car le vent soufflait du sud. Le lieutenant de vaisseau T..., qui commandait le croiseur, s'était jeté sur son cadre, pour ne plus penser, ne plus vivre. C'était, lui aussi, un Breton de vieille roche, un rouleur de mers qui avait bourlingué sous toutes les latitudes et jargonnait toutes les langues, une tête de corsaire et un grand cœur. A plusieurs reprises, il avait manifesté d'étranges intentions, si nous étions vaincus. Les antennes de l'appareil étaient toutes secouées, dans la nuit, d'une vibration puissante, et le récepteur enregistrait à mesure les mots d'une dé-

pêche en langue espagnole lancée par la station de Nauen qui, préjugeant les résultats de la décision, annonçait la défaite totale de nos troupes, l'encerclement de 300.000 hommes, l'écrasement et la déroute du reste...

L'enseigne connaissait mal l'espagnol, assez, cependant, pour soupçonner la gravité extrême de la nouvelle. Il envoya réveiller son chef et lui tendit le message.

— C'est bien, dit le commandant T..., qui avait pris sa figure de bronze... Si le télégramme ne ment pas, il n'y a plus d'armée, plus de France, plus rien... Mais je connais quelqu'un dont le navire ne sera jamais allemand.

Il tourna le dos, et l'enseigne ne sut que penser. Les jours qui suivirent furent affreux. La tour Eiffel ne sortait pas de son silence : Paris était tombé sans doute, brûlé, rasé peut-être, comme Termonde et Louvain.

Pourtant, les télégrammes de Nauen devenaient d'heure en heure plus hési-

tants, moins affirmatifs. Il y était question de manœuvres stratégiques, de combinaisons nouvelles nécessitant un regroupement des troupes en arrière des lignes qu'elles avaient atteintes : le bluff allemand perçait à travers les phrases de plus en plus embarrassées. Les officiers, l'équipage, n'osant croire à tant de bonheur, se taisaient, mais leurs cœurs étaient gonflés d'une immense espérance ; ils guettaient l'appareil...

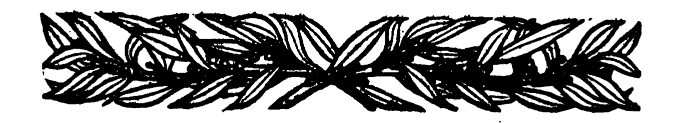
Et tout à coup, un roulement, un chant : l'étincelle française ! La tour Eiffel avait recouvré la voix. Elle parlait. Et c'était l'annonce de la retraite de l'ennemi, la nouvelle de la victoire de la Marne, l'hosanna de la France ressuscitée qu'elle jetait aux quatre aires du vent.

Les deux officiers étaient tombés aux bras l'un de l'autre.

— Et maintenant, commandant, demanda l'enseigne, voulez-vous me dire ce que vous auriez fait, si nous avions été vaincus ?

— C'est bien simple, dit T..., nous aurions continué la guerre tout seuls : je me serais fais pirate !





III

DANS LES DUNES

Sept heures du matin. J'ouvre ma fenêtre. Rêvé-je encore ou si quelque coup de baguette magique a changé le paysage?

Il fait doux, il fait clair. L'hiver commence à peine et je ne sais quoi de printanier flotte dans l'air subtil. Deux Jean Gouin — c'est, comme Jack Tar chez les matelots anglais, le petit nom d'amitié que se donnent entre eux les fusiliers marins — en profitent pour s'ébrouer sous ma fenêtre, le torse nu, dans une cuvette de la dune; des zouaves sifflent en étalant leur

linge sur les fils de fer d'un séchoir. Un reste de houle secoue la mer, plus lente à s'apaiser. Calme complet partout ailleurs, même sur le front, où la canonnade somnole. Vite, apprêtons-nous et descendons.

Les météorologistes auront beau jeu plus tard pour rechercher si quelque lien de corrélation n'existe pas entre l'état de l'atmosphère, au cours de ces pluvieuses années 1914-1916, et l'ébranlement causé par les perpétuelles décharges d'artillerie. Toujours est-il qu'on les compte ici, les matinées sans nuages, les après-midi sans brume ou sans averse. L'automne de 1915, particulièrement, s'y fit renfrogné à plaisir. Il pleuvait presque sans discontinuer depuis la Toussaint et quand, d'aventure, l'horizon se décrassait, les vents du large opprimaient tout l'espace et chassaient sur la plaine des tourbillons de sable jaune arraché aux dunes voisines. On se serait cru dans quelque Mauritanie moins flamboyante, un jour de simoun. Nulle végétation qu'une herbe rêche comme l'alfa,

Au temps où les goumiers y campaient, l'illusion était complète. Mais les vents du sud-ouest reprenaient bien vite le dessus : la pluie tenace, obstinée, la pluie noire des Flandres, noyait sous ses tulles cette fugitive vision d'un Sahel septentrional.

Ce matin, c'est autre chose. Quoi ? Je cherche... L'homme est un animal classificateur. Devant un paysage qui ne lui est pas familier, comme devant une figure nouvelle, il s'inquiète et ne se satisfait qu'après lui avoir découvert quelque parenté secrète avec un paysage déjà connu. Celui que j'ai sous les yeux ce matin me rappelle la Bretagne : c'est le même ciel léger, un peu timide, d'une grâce languissante de convalescent, la même lumière mouillée, les mêmes lointains vaporeux, le même sourire mélancolique et tombant. En vérité, nos Jean Gouin n'ont pas grand effort à faire pour se croire « chez eux ». Tous, pourtant, ne sont pas Bretons. Et précisément, comme je flâne sur la dune, un second-maître s'approche :

— Vous vouliez voir Cacherat, monsieur? Il est là.

*
* *

Cacherat! Le fusilier Cacherat! Brusquement s'évoque devant moi le magnifique fait d'armes de ce « matelot sans spécialité — autre que celle de l'héroïsme », pour parler à la façon du grand chef qui, non content de le citer à l'ordre du jour de l'armée, a pris la peine de rédiger lui-même le motif de la citation.

« Vous ne savez pas ce qu'a fait Cacherat? écrivait le général X... dans une lettre que je' reproduis de mémoire, mais dont je puis garantir les termes essentiels. Eh bien, voici : Cacherat appartient à un des bataillons de fusiliers marins qui devaient quitter le front le 6 décembre au matin. Le 5 au soir, il apprend qu'on allait tenter de reprendre le poste perdu de la digue de P... Alors il a voulu *que sa dernière nuit fût bien employée* et il est allé

trouver, son béret à la main, le colonel A..., commandant le ...e régiment mixte de zouaves pour lui demander la permission de se joindre au détachement chargé de l'attaque. Le colonel, tout en rendant justice à la noblesse de la demande, n'a pas cru pouvoir y accéder. Et mon Cacherat a disparu dans la pénombre. Qu'est-il devenu ? On ignore l'emploi de son temps entre sa visite au colonel A... et l'attaque. On sait seulement qu'il s'est trouvé, *quand nous avons repris le poste, à côté du lieutenant F... qui y est entré le premier.* Et je l'ai cité à l'ordre de l'armée pour « indiscipline sublime »... Voilà bien vos marins ! Est-ce assez pur, ce trait-là ? »

Le général ajoutait en post-scriptum : « Décidément, je garde Cacherat : la Marine n'en est pas à un homme près et, chez moi, c'est un grand seigneur de plus !... »

Heureuse décision à la faveur de laquelle il m'est permis de contempler pendant

quelques secondes ce spécimen peu banal de héros par effraction.

— D'où êtes-vous, Cacherat?

— De Valenciennes (Nord).

Il salue militairement et tourne les talons. Je doute que les marques de mon admiration l'aient touché. C'est un homme fort indépendant que ce Cacherat. Il n'en fait qu'à sa tête. Je crois que c'est pour son agrément personnel qu'il tape sur les Boches. Les récompenses qui lui viennent par surcroît, il les accepte avec philosophie : il ne court pas après...

*
* *

La dune s'est peuplée dans l'intervalle : une section de fusiliers s'exerce sur une crête à la manœuvre d'un nouveau type de mitrailleuses ; d'autres sections, plus loin, font l'exercice. L'aumônier du bataillon et le lieutenant de vaisseau G... m'ont rejoint. L'aumônier n'est sur l'Yser que depuis un an : la croix de guerre épinglée sur sa sou-

tane et qu'il a dix fois gagnée y voisine avec une croix d'argent d'un plus grand module que les officiers du 2e régiment lui ont offerte en partant. Mais, sur la poitrine du lieutenant de vaisseau G... — un des deux survivants de Melle au bataillon; l'autre est l'enseigne T... — toute l'épopée de la brigade s'inscrit glorieusement. J'aurai le plaisir de parcourir en leur compagnie, sous la conduite du capitaine d'état-major de C..., qui a bien voulu se joindre à notre petite caravane et qui est le plus renseigné des guides, le Hooge-Duynen, la région intérieure des dunes nieuportaises, dont je n'ai vu jusqu'ici que le liséré.

C'est décidément tout un monde que ces dunes qui mesurent quelquefois jusqu'à trois kilomètres de large; c'est, pour reprendre l'expression de Hugo, qui put les observer en 1837 dans leur sauvage virginité, à côté des vagues éternellement remuées, une barrière éternelle de vagues immobiles. Les jeux de la lumière, brisée

par les fines brumes de l'atmosphère flamande, y font chanter tous les tons : ce matin, elles sont roses ; ce soir, elles seront mauves. Et, dans le milieu du jour, elles s'étireront paresseusement au soleil, blondes comme des nymphes de Rubens.

Mais je ne sais pas quelle nuance elles revêtent à deux heures de l'après-midi. J'avais autre chose à faire en ce moment-là qu'à les regarder. Comme nous prenions le café, une violente secousse ébranla l'air. Je crus d'abord qu'un obus était tombé dans notre voisinage. Mais le commandant du bataillon, à qui tous les 420 du monde ne feraient pas perdre une once de son flegme, se contenta de me dire, en montrant la mer :

— Les monitors britanniques.

Il les avait reconnus à leur voix. Et ce sont eux, en effet. Moi qui souhaitais tant les voir en action ! Nettement discernables à l'œil nu, massifs comme des forteresses, entourés de leur mobile et léger escadron de contre-torpilleurs, ils sont posés, assis,

dirai-je volontiers, en face de nous, sur la ligne d'horizon, d'où leurs énormes pièces bombardent Westende et les défenses allemandes de la côte. On voit l'éclair des pièces longtemps avant que le son n'arrive, comme un tonnerre. L'artillerie boche ne riposte pas immédiatement. Mais, sous les eaux grises, peut-être, les sous-marins de Zeebruge ont déjà pris du champ. Et, derrière Lombaertzyde, les fokkers s'enlèvent pour une attaque aérienne.

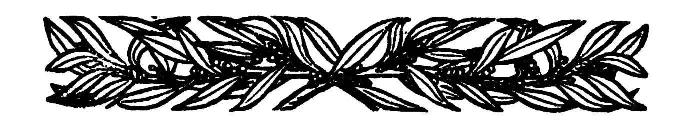
Sur mer, sous mer, en l'air, péril partout. Et c'est ainsi tous les jours. La semaine dernière, deux avions allemands s'acharnaient sur un cargo échoué devant Zeepanne. Nos torpilleurs leur répondaient. Trop loin pour participer à l'action, des fusiliers marins, sous les ordres de l'enseigne F..., suivaient anxieusement, d'une plage voisine, les péripéties de la lutte. L'officier leur avait fait mettre l'arme au pied. Soudain, l'un des avions bascula, touché au cœur, son réservoir en flammes. Les fusiliers poussèrent un rugissement de joie.

— Garde à vous ! commanda l'enseigne.

Lui-même avait porté la main à la visière pour saluer ceux qui allaient mourir. Et, tandis que l'avion ennemi, dans une longue traînée pourpre, s'abattait verticalement sur la mer :

— Présentez armes !





IV

LE CURÉ DE DIXMUDE

A Woodfordbridge (Essex), en terre d'exil, s'est éteint, le 7 janvier 1916, vénérable et discret messire Théophile Moulaert, curé-doyen de Dixmude.

M. Moulaert n'avait rien d'ascétique dans la physionomie : il avait de gros traits, de grosses lèvres, un gros nez, comme on en voit aux personnages de Franz Hals et de Gonzalès Coques. Mais cette enveloppe un peu épaisse recélait une âme de qualité très noble. Et, d'ailleurs, je ne fais pas difficulté de reconnaître que, si M. l'abbé Moulaert s'était éteint il y a

dix-huit mois, le monde, vraisemblablement, n'en eût éprouvé aucune commotion : ce digne pasteur, jusqu'au mois d'octobre 1914, vivait aussi inconnu que la petite ville dont il paissait le troupeau. Dixmude n'était pas encore entrée dans l'histoire : il n'y avait pas encore autour de son nom l'auréole tragique du martyre. Telle était l'ignorance de nos marins à son égard qu'un de leurs officiers, homme fort instruit cependant, l'enseigne C., croyait de bonne foi que Dixmude s'écrivait comme *bismuth*. Excusons ces héros : nous étions tous à peu près aussi savants qu'eux, et la France, le monde, n'ont appris le nom de Dixmude que le jour où Dixmude a cessé d'exister.

Mais les plus surpris, sinon les plus satisfaits de cette illustration subite de leur petite patrie, ce furent à coup sûr les habitants de Dixmude et, à leur tête, M. l'abbé Moulaert. Rien ne les y avait préparés. Ils furent enveloppés brusquement dans la tourmente de feu qui se

déchaînait sur la malheureuse cité. Est-il vrai, comme me l'écrivirent l'abbé Moulaert et un notable dixmudois, M. Auguste Kempynck, qu'on leur avait dit : « Ne craignez rien. Tout se passera comme à Bruxelles, si les Allemands occupent la ville : les personnes et les immeubles seront épargnés » ? Le bourgmestre de Dixmude, M. Basile Baut, ne tomba point dans ce godan et, dès le 15 octobre, deux jours après l'arrivée de nos troupes, il prit le train pour Furnes : c'était le dernier.

Son excuse est qu'il avait soixante-dix-huit ans. Mais l'abbé Moulaert en comptait presque autant, et il resta. En quoi le digne homme sans doute ne fit que conformer sa conduite à celle de tout le clergé belge et français, qui fut proprement admirable au cours de cette guerre et ne connut pas de défaillance, mais je le soupçonne fortement aussi d'avoir voulu demeurer à son poste pour veiller de plus près sur sa chère église Saint-Nicolas et sur les pieuses merveilles qu'elle contenait. Il

ne les sentait point très en sûreté depuis que nous étions là : victime d'une légende intéressée, il prenait tous les Français pour d'affreux sans-culottes, capables des pires sacrilèges. Il revint vite de son erreur quand il connut nos marins, mais, en attendant, il verrouilla son église. Personne n'y entra plus — que les obus allemands.

*
* *

Le pauvre abbé n'avait pas compté sur ces hôtes encore plus indésirables que tous les septembriseurs. Ils firent un massacre de l'abside, qui datait de 1330; du jubé, l'un des plus beaux de la Flandre, qui datait de 1540 ; des fonts baptismaux en bronze, qui dataient de 1632; des stalles, chaire de vérité, portail, autel du calvaire, en chêne « admirablement sculpté », qui dataient de 1640; du *Crucifiement* de Jouvenet, qui datait de 1770 et qui était un don de Napoléon Ier à M. le curé Demasière ; des cuivres, chandeliers, lustres,

ornements sacerdotaux, etc., pour la plupart du dix-septième et du dix-huitième siècle. « Au total, me mandait l'abbé Moulaert, à qui je dois ces renseignements et ces dates, la perte monte à 600.000 francs sans préjudice de la valeur de l'édifice qui était inestimable et pour la restauration duquel on avait fait en ces vingt dernières années 200.000 francs de dépense. » Lui-même avait rassemblé la majeure partie de ces fonds dont il surveillait jalousement l'emploi : homme de goût et grand érudit sous ses allures campagnardes, il ne tolérait aucun solécisme archéologique. S'il avait pu prévoir la fin lamentable de tant d'efforts ! « Dans le doyenné de Dixmude, m'écrivait-il, il y avait dix-neuf grandes et belles églises, presque toutes du seizième et du dix-septième siècle et récemment restaurées, plus l'église des R. P. Récollets de Dixmude (1775) et nombre de chapelles : aucune n'est intacte et quinze ont complètement disparu. Il en est de même dans le doyenné d'Ypres, où vingt-

six églises sont anéanties, et dans le doyenné de Furnes, où, entre beaucoup d'autres, l'église abbatiale de Loo a été bombardée et détruite. »

Mais toutes ces pertes n'étaient rien, comparées à celle de Saint-Nicolas. Au dos de la photographie qu'il avait jointe à sa lettre, — précieux témoignage de sympathie dont les circonstances ont fait une relique et qui porte la date du 10 novembre 1915, anniversaire de la mort de Dixmude, — l'abbé Moulaert, d'une écriture ferme encore, avait inscrit tous ses titres : « Th.-L.-B. Moulaert, curé-doyen de Dixmude, chevalier de l'ordre de Léopold, né à Bruges le 16 octobre 1844, ordonné prêtre le 19 décembre 1868, successivement professeur au séminaire de Roulers, vicaire à Ostende, principal du collège de Saint-Joseph à Moscron et curé-doyen de Saint-Nicolas, à Dixmude, le 17 juillet 1895. Il célébra la dernière messe dans son église le 16 octobre 1914 et dut s'exiler dans la nuit du mercredi 21. » Quelle résignation

dans ces lignes qui affectent la froideur d'une inscription tumulaire ! C'est le *consummatum est* du chrétien dont le sacrifice est fait. Mais que ce sacrifice avait été douloureux ! Et, après vingt ans d'exercice apostolique dans le même diocèse, vingt ans de soins passionnés, d'attentions de tous les instants prodigués au merveilleux édifice dont il était si fier, comment ne pas compatir à la détresse du saint vieillard qui, dans la nuit, avec le reste de ses ouailles, sous une pluie de shrapnells, prenait le chemin de l'exil, emportant au fond des yeux l'image affreuse de son église béante et dévastée ?

Le tableau de cette évacuation nocturne sera tracé quelque jour par un des acteurs du drame, M. l'archiviste communal Hosten, par exemple, tout désigné pour nous en restituer la sinistre horreur. Mais, dès le 16 octobre, un vent de panique avait précipité la majeure partie des habitants vers les ponts de l'Yser. Scènes de confusion indescriptible, sur lesquelles, cette

fois, nous avons le témoignagne d'un des médecins de la brigade, le docteur Petit-Dutaillis, qui nous décrit l'encombrement des routes, les bousculades, les voitures prises d'assaut, le désespoir des mères séparées de leurs enfants. L'excellent praticien rentre à son ambulance pour échapper à ce spectacle déchirant quand un fusilier marin le hèle au passage :

— Docteur, c'est pour des civils !

Sur la route, au pied d'un arbre, un vieillard, un « grand-père », agonise. « On dirait un Christ descendu de sa croix, au pied de laquelle pleurent de pauvres femmes. Une petite fille, son chien sous le bras, pleure aussi », — et notre Jean Gouin, pour la consoler, lui tend une barre de chocolat...

* * *

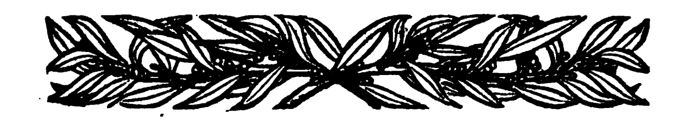
Les mêmes scènes se reproduisirent-elles chez les évacués du 21 octobre ? Ils étaient encore un millier ou deux, terrés dans les caves de la ville et qui tenaient bon autour

de leur pasteur. Les carmélites et les béguines, notamment, quoique recevant leur part du bombardement, n'avaient pu se résigner à quitter leurs chères communautés, les doux cloîtres de silence où venaient expirer les bruits du monde avant que les « marmites » en eussent fracassé les clôtures. Telles des abeilles qui auraient, par mégarde, bâti leurs cellules dans le cratère d'un volcan ! Le 21 au soir, quand un officier de marine se présenta dans toutes les maisons habitées pour transmettre l'ordre d'évacuation, ce furent des cris, des pleurs. Pas de voitures, aucun abri, et les obus pleuvaient. La supérieure des béguines, pauvre femme hydropique, énorme, incapable de se déplacer, ne put suivre ses compagnes : le lendemain, on la trouvait dans la cave du béguinage, asphyxiée, les bras en croix.

« Pour moi, me déclarait l'abbé Moulaert, — bien revenu décidément de ses préventions contre les Français, et il est vrai que ces Français-là étaient pour la

plupart des Bretons, de fidèles servants de « Madame Marie », — j'ai vu vos braves à l'œuvre, j'ai reçu les confidences de plusieurs et *je leur dois la vie*. Deux fusiliers et un officier m'ont obligé de quitter une cave, où je me trouvais réfugié avec cinquante personnes et, dans la nuit, au milieu de Dixmude en feu, ils nous ont conduits sains et saufs jusqu'au delà de l'Yser. »

Derrière lui, l'église Saint-Nicolas achevait de se consumer. L'abbé Moulaert ne devait pas longtemps lui survivre. Le jour où ce vénérable monument reçut son premier obus, on peut dire que lui-même fut frappé au cœur. Il ne fit plus que languir. Comment espérer rebâtir jamais la merveille écroulée ? S'il s'en flatta un moment, il perdit bien vite ses illusions et, dans la simplicité de son âme, tourna uniquement ses yeux désormais vers la cathédrale céleste qui brave tous les bombardements et qui vient de lui ouvrir ses saints parvis.



V

FURNES LA NOIRE

Le 31 août 1837, à sept heures et demie du soir, dans une hôtellerie dont il n'a pas dit le nom, mais qui ne pouvait être que la *Pomme d'Or* ou la *Noble-Rose*, un voyageur au teint mat, aux longs cheveux et au grand front bombé, s'installait à une table, près de la fenêtre, devant la place d'une petite ville des Flandres et, portant alternativement ses yeux de la place à sa table et de sa table à la place, y commençait en ces termes une lettre à sa femme :

« J'ai sous les yeux, chère amie, une des

plus jolies places que j'aie encore vues : vis-à-vis de moi, un noble hôtel de ville de la Renaissance dont le beffroi est gothique, quoique gâté à son sommet par une balustrade à mollets ; à gauche, plusieurs logis de divers styles fort bien contrastés ; en face, à côté de l'hôtel de ville, quatre ou cinq gracieux pignons du seizième siècle au-dessus desquels se découpe, dans le crépuscule, le profil d'une nef gothique ; enfin, à droite, une belle embouchure de rue ourlée d'un côté d'un petit châtelet fort sévère et fort curieux, de l'autre d'un élégant fronton espagnol à rocailles accouplé à plusieurs autres, le tout dominé par une superbe flèche toute en briques qui est d'une ligne magnifique. Ajoute à ces trois façades mon côté, que je ne vois pas et qui les complète ; mets au milieu un fort beau pavé à compartiments de couleur, immense mosaïque qui tient toute la place, et tu comprendras, mon Adèle, que si tu y étais, et les enfants avec toi, la place de Furnes n'aurait rien à envier à la place Royale. »

Vous pouvez lire et relire cette page d'un raccourci puissant, où Victor Hugo — car il s'agit de lui — a ramassé en se jouant tout le passé archéologique de Furnes pour le présenter à « son » Adèle, vous n'y trouverez pas une ligne, pas un mot, qui éveille l'idée d'une ville moins riante et moins claire que les autres villes flamandes. Hugo, pourtant, était au premier chef un homme « pour qui le monde extérieur existe », suivant la formule de Gautier, et sa rétine prodigieusement impressionnable ne laissait perdre aucun détail des images qu'elle enregistrait. Or, Hugo n'a pas remarqué ce qui frappe d'abord tous les yeux quand on arrive ici et à quelque heure de la journée que ce soit : Furnes, la cité de dentelle et l'une des merveilles de l'art hispano-flamand, Furnes est noire, aussi noire qu'Alger est blanche. Comment notre voyageur ne s'en est-il pas aperçu ?

*
* *

Peut-être, si je n'avais pas revu Furnes à midi, après l'avoir traversée la veille entre chien et loup, aurais-je pu me défier de ma propre impression ; l'image que j'en emportais pouvait être un effet passager de la triple mélancolie du soir, de l'hiver et de la pluie. Pas une âme sur la place : les vieux pignons à redans, les flèches gothiques, les tours, les beffrois, les balcons ajourés, tous ces bijoux de jais, cette sombre joaillerie espagnole jetée par le caprice de Philippe II sur les épaules d'une humble bourgade flamande, s'assourdissaient encore sous les longs crêpes de la brume ; Furnes, clouée sur le ciel dans ses tulles, n'était plus qu'une pauvre petite chose inerte, soyeuse et triste, comme ces chauves-souris que la superstition paysanne cloue aux vantaux des granges pour effrayer les rapaces.

Mais Furnes, spectrale au tomber du

soir, trouble peut-être davantage en plein soleil. La nuit et la solitude sont sœurs : elles vont de compagnie ; mais il y a comme un désaccord, surtout dans les villes, entre le jour et la solitude. Qu'a pu devenir tout le peuple qui se pressait ici ? Quelle épidémie meurtrière, quel vent de sécheresse y a brusquement tari les sources de l'activité sociale ? Furnes est toujours debout. Ce n'est pas comme Soissons, Arras, Ypres, Dixmude, Nieuport, un cadavre de ville. Non que les Allemands l'aient respectée. Elle a été plusieurs fois bombardée ; elle l'est encore un jour sur deux, tantôt le soir, tantôt à midi, et bien peu de ses pignons sont intacts. Le Palais de justice, l'Hôtel-de-Ville, mouchetés de shrapnells, n'ont plus un carreau ; l'église Sainte-Walburge elle-même porte une plaie à son flanc. Mais Furnes, enfin, n'est que blessée : elle pourra guérir, revivre, si l'ennemi ne lui fait pas de nouvelles et trop grièves entailles.

Et, cependant, Furnes est déserte : les

quelques habitants qui s'y cramponnent ne sortent guère de leurs caves; sur la place de l'Hôtel-de-Ville, autour du fameux pavé à compartiments, la plupart des devantures sont abaissées; celles qui sont levées ne le sont que jusqu'à hauteur d'homme. Quand l'aúto nous dépose sur la place, elle s'étend devant nous complètement vide. Et cette absence de tout être humain la fait paraître énorme, bien qu'elle soit de dimension moyenne. Dans ce vide, sous la lumière de midi, elle accuse plus fortement aussi son relief, la sombre couleur de ses pierres. Je ne sais quoi d'austère, plus encore que de triste, se dégage d'elle : Furnes, que ses habitants appelaient la ville sainte et dont les « processions de pénitence » attiraient un aussi grand concours de peuple que les liturgies payantes d'Oberammergau, Furnes m'apparaît surtout comme une guerrière : du moins cette vierge noire a-t-elle revêtu un moment la cuirasse et ceint l'épée. Elle a été, pendant plusieurs mois, la grande place de guerre

des Flandres, le quartier général du Roi.

— Tenez, me dit l'officier qui m'accompagne, voilà où Il nous a passés en revue pour la première fois.

Si je ne me trompe, c'était au lendemain de Pervyse. Boueux, sordides, hirsutes, bandés de linges sanglants, des fusiliers marins traversaient Furnes pour regagner leurs tranchées de Dixmude, quand le Roi, prévenu, descendit sur la place. Un seul clairon éraillé pour scander la marche. Et des baïonnettes tordues, des équipements en lambeaux, des pattes endolories, des échines circonflexes. Mais, à la vue du souverain, tous les fronts s'étaient redressés, les rangs s'étaient reformés, chaque pompon rouge à l'alignement. Et ces hommes, épuisés par trente-six heures de bataille consécutives, défilèrent comme à la parade devant l'étrange et taciturne personnage en dolman noir, qu'aucun galon, aucun insigne ne distinguait, qui avait la grandeur abstraite d'un principe et les fixait avec les yeux graves du Devoir.

*
* *

Aujourd'hui, sur la place vide, il n'y a que trois visiteurs de rencontre, dont l'un, il est vrai, est le lieutenant de vaisseau G..., qui a fait toute la campagne de Belgique, l'un des plus « complets » officiers de la brigade navale et pour lequel, cherchant une épithète, je ne trouve que ce qualificatif de « splendide », moins galvaudé chez nous qu'en Angleterre. Midi passe : aucun Angélus ne tinte ; le cœur de la cité ne bat plus. Silence. La place est toujours déserte et cependant, depuis un moment, nous y sentons comme une présence latente, évoquée par la réflexion du lieutenant de vaisseau G... Quelqu'un est là, dont nous subissons, mes compagnons et moi, la hantise grandissante. Sans nous être parlé, nous l'avons reconnu.

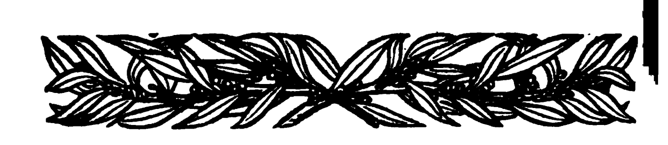
C'est lui, le grand Absent, qui emplit de son souvenir, de sa gloire, de sa mélancolie royale, le vide de cette place im-

mense. Il est partout ici. Je le vois qui fait les cent pas dans cette vaste pièce tapissée de cuirs de Cordoue, aux armes de Flandre, où s'assemblait l'échevinage; je le vois qui soulève les rideaux, qui appuie son front pâle à la vitre et qui reprend sa promenade. Sa longue et fine silhouette nous apparaît un instant plus tard sur le perron de l'Hôtel-de-Ville. Et le voici, toujours simple, sanglé dans le même dolman noir, qui descend sur la place pour inspecter ses troupes. Elles regagnent leur cantonnement; d'autres partent pour les tranchées, et il les suit longtemps des yeux. Le canon tonne à quelques kilomètres. Que sera la nuit sur l'Yser? Il regarde la déroute des nuages, la terre aussi incertaine que le ciel, l'horizon où la mort guette, si proche, derrière les files des peupliers, la ville sombre qui est sa dernière capitale et dont Hugo, en 1837, ne voyait que la grâce et l'élégance.

Et, si Hugo ne remarqua pas alors ce qui frappe aujourd'hui tous les yeux, c'est

apparemment qu'à cette époque la couleur de Furnes n'avait rien d'insolite. Furnes ressemblait à toutes les villes flamandes; Furnes n'avait pas abrité encore la plus sublime détresse de l'histoire... Albert Ier n'est plus à Furnes, mais son reflet est resté sur les pierres : la ville a pris la livrée du Roi.





VI

UN PARISIEN SUR L'YSER

Les bâtisseurs sont morts,
Mais le temple est bâti.
(Frédéric Mistral.)

Il est neuf heures. On sonne. « Mon ami, c'est M. Platt. » Et je fais en moi-même réflexion que M. Platt est bien matinal aujourd'hui. Mais le brave homme n'a pas la disposition de tout son temps. Bûcheron-élagueur de son métier, vous le voyez quelquefois, sur son escarpolette, dans les plantations du quartier de l'Étoile, vérifiant l'état d'un tilleul ou d'un paulownia, sondant, taillant, émondant. C'est le chirurgien des arbres. Il habite aux abords du canal

Saint-Martin et je perche à Montrouge, mais le Métro, n'est-ce pas, n'a pas été fait pour les chiens, et l'on se pousse des visites de fois à autre, histoire de se serrer la main et de prendre des nouvelles de la santé des garçons.

J'ai connu M. Platt par l'intermédiaire de Gustave Geffroy, le grave et puissant écrivain qui s'est penché avec tant d'affectueuse clairvoyance sur l'âme du peuple de Paris. Geffroy, par hasard, avait vu des dessins du fils Platt, de curieux croquis du front, un peu linéaires, mais d'un trait élégant et d'une extrême précision, et il avait pensé qu'ils m'intéresseraient. Et, certes, je fus ravi de cette révélation d'un artiste insoupçonné, mais combien plus encore de la splendeur morale du milieu où s'était développée cette nature d'artiste ! Ah ! je vous prie de croire que la connaissance fut vite faite et l'amitié solidement nouée entre le Breton indécrottable que je suis et le vieux Parigot impénitent qu'est le père Platt !

*
* *

Sa vie ? Celle d'un pupille de l'Assistance publique qui ne se souvient pas d'être resté une heure inactif depuis l'âge où il a eu la force de tenir le manche d'un outil.

Terrassier, puis bûcheron, il entre à vingt-cinq ans dans les services municipaux, se marie, fonde un foyer, vite égayé par la présence de deux beaux enfants, et décide, avec sa digne compagne, de s'imposer les plus rudes sacrifices pour leur donner la solide instruction dont lui-même fut privé. Ses salaires sont insuffisants. Qu'à cela ne tienne ! Il n'y aura pour lui, pendant des années, ni dimanche ni lundi ; au besoin, la nuit, pour gagner quelques sous de plus, il prendra sur son sommeil et fera des travaux supplémentaires. Et la destinée, en somme, le paiera de ses efforts. De ses deux fils, le cadet, Charles, vient de passer avec succès l'examen d'entrée à l'une des grandes écoles munici-

pales; l'autre, Luc, c'est encore mieux, c'est le chef-d'œuvre de la famille : boursier de Colbert, puis de Chaptal, breveté à quinze ans, bachelier à dix-sept, il est reçu avec le n° 2, en mars 1914, au concours pour l'emploi d'adjoint technique des services de la Ville. En a-t-il fallu de l'huile de bras et des suées pour arriver là ! Mais enfin ça y est : la côte est gravie, au moins pour l'un des enfants, et l'attelage va pouvoir souffler un peu, quand éclate le coup de tonnerre du 4 août. Luc a vingt ans. Il est grand, robuste, plein de foi patriotique. Il devance l'appel et s'engage.

Mes relations avec son père remontent à quelques mois en deçà. Et, si elles devinrent tout de suite fraternelles, c'est que, dès l'abord, nous pûmes mettre en commun nos angoisses et nos fiertés : son fils et le mien, à ce moment, étaient là-bas, sur l'Yser : c'étaient deux « demoiselles au pompon rouge ». La brigade fut dissoute en décembre 1915, mais un bataillon resta au feu. Luc en faisait partie. Et vous me de-

manderez peut-être à quel titre ce petit Parisien figurait sur le contrôle des équipages de la marine.

Il y a du mystère dans toutes les vocations. C'est un fait, pourtant, que Paris et les régions de l'Est, notamment la Meurthe-et-Moselle, fournissent, chaque année, un sérieux appoint à la Flotte. Pour que l'attraction de la mer s'exerce à cette distance et avec cette intensité, il faut que son nom seul ou, si vous préférez, les images qu'il suggère, possèdent une vertu peu commune. Ce nom n'a qu'une syllabe — et il est immense. Il éveille l'impression d'une grande force vierge, impolluée, restée telle qu'aux âges primitifs du globe; il ouvre à notre curiosité, à nos fièvres d'indépendance et d'aventure, des horizons illimités et toujours nouveaux : il y a réellement en lui quelque chose d'ensorcelant.

Et Luc, comme tant de Parisiens, fut ensorcelé. Désigné sur sa demande pour la marine, on l'envoya à Brest, au deuxième dépôt des équipages. Sur cette étrave de

l'ancien monde qu'est la pointe du Finistère, c'était un peu comme s'il avait eu déjà un pied à bord. Il comptait bien y poser l'autre sans tarder et ne pas moisir au dépôt. Son col bleu à liston blanc était mieux qu'une promesse : l'estampille même, le baiser d'adoption de la mer. Qu'on l'aurait surpris, alors, si on lui avait dit qu'il décrocherait les galons de quartier-maître et la croix de guerre sans avoir embarqué ! Lui-même, à son dernier congé, en plaisantait devant moi, d'être un gradé de la marine qui, comme le petit navire de la chanson, n'avait ja-ja-jamais navigué. Et il ne naviguera pas plus demain qu'hier : son sommeil ne sera pas bercé par les houles ; il ne s'endormira pas aux bras de la sirène...

— Qu'est-ce qu'il y a donc, M. Platt ?... Entrez, mon vieil ami. Comme vous êtes pâle ! Luc...

Un sanglot. Et nous nous étreignions. J'avais compris.

*
* *

Ah ! Paris peut être fier de ses enfants ! Ils sont restés dignes de leur réputation et nous n'avons pas besoin de forcer la note en parlant d'eux, qu'ils appartiennent aux formations de l'armée de terre ou, comme Luc Platt, à ces bataillons de marche des équipages de la Flotte dont j'ai conté les hauts faits sur l'Yser, mais pour qui mon admiration n'a rien d'aveugle ni d'exclusif.

Je crois seulement qu'il y a des heures où l'histoire, sans s'écarter de la vérité, doit tendre à nourrir la ferveur patriotique et qu'à ces heures-là, même une ombre de critique, même une réserve, serait impie sur les lèvres de l'historien. Et j'ai une trop haute idée enfin de la confraternité des armes pour me figurer qu'exalter les marins est faire tort à leurs émules de gloire : les coloniaux, les chasseurs, les alpins, les zouaves, etc. Ramscappelle, le Vauquois, les Éparges, le Bois-le-Prêtre,

le Bois-d'Ailly, Berry-au-Bac, Lorette, Neuville-Saint-Vaast, le Vieil-Armand, Tahure, Douaumont, vingt autres actions fameuses valent certainement Dixmude, où les fusiliers opéraient d'ailleurs en liaison avec les vaillantes unités belges et les impavides Sénégalais. Dans toutes ces « gestes » héroïques vous trouverez des Parisiens. Il n'y a pas de bon « boulot » sans eux, comme ils aiment à dire. Et leur gaminerie naturelle, leur bonne humeur inaltérable, maintes fois, fut le cordial qui ranima les courages abattus.

Il était bien de leur race, à cet égard, le brave petit Luc. Sa correspondance, que j'ai sous les yeux, pétille d'enjouement et de malice ; car il écrit presque aussi bien qu'il dessine, il a le trait, la fleur de coin dans l'expression, — tel un Gavroche qui aurait fait ses classes. Écoutez-le, par exemple, nous conter comment, cuistot sans expérience, il s'avisa, un beau matin, dans une cave de Nieuport, de « confectionner » le jus pour ses hommes.

Une idée me vient : si je faisais du jus? Eh bien oui, faisons du jus. Seulement voilà, j'ai juste de l'eau et du café en grains; il faut se passer de moulin et de filtre. Hum! hum! On remplace généralement le moulin par la poignée de la baïonnette. Vas-y, Auguste, pile toujours! L'eau chauffe tout doucement. Grosse question : combien faut-il de café pour cinq litres d'eau? Je remonte au niveau du sol et avise un poilu dans la cour : il n'est pas bien calé, mais il peut tout de même me donner le précieux renseignement. Je redescends : l'eau bout et j'y flanque la proportion de café nécessaire. Luc faisant du café! C'était la première fois et, si vous aviez pu me voir, vous auriez bien ri... Au bout d'un moment je commençais à croire que le jus était prêt : il manquait encore de cuisson. Enfin ça y est! Je filtre dans... un vieux mouchoir... pas très propre. Ça ne fait rien, car tout fait ventre, pourvu que ça rentre. C'est prêt, c'est chaud. Maintenant une idée originale : je réveille l'escouade en jouant au piano la diane maritime :

Tous les marins de la Basse-Bretagne
Sont dégourdis comme des manches à balai.

Tout le monde rit et on goûte le jus, « mon jus ». Comment vont-ils le trouver? — Il est bon! Ah! je respire! Je suis rudement content. J'ai su faire pour la première fois un jus acceptable : grande victoire!

N'est-ce pas délicieux? Et quelle modestie ailleurs, quelle simplicité pour conter à ses parents l'épisode qui lui valut sa première citation à l'ordre de la brigade! C'était le 9 mai. Les Boches préparaient un « sale » coup, et Luc, de quart au périscope, avait donné l'alerte à sa tranchée. Presque aussitôt le bacchanal se déchaîne : les obus pleuvent, les parapets sautent. L'enseigne envoie Luc prévenir le capitaine qu'une attaque semble imminente. Mission dangereuse! Il faut ramper par un boyau bouleversé, marmité, où déjà plusieurs des nôtres agonisent. Luc va et revient sans méchef et peut reprendre son poste de combat dans la tranchée de première ligne. Ce qu'il s'en paye alors, sur les Boches! Ici le ton change : une véritable ivresse s'empare du narrateur à l'évocation de cette scène épique, dont tous les détails sont scrupuleusement exacts:

Enfin tout le monde est prêt et le lieutenant, debout derrière le mur de sacs (un brave!), prend les dernières dispositions. « Ils » arrivent!

Un par un les Boches sortent de la tranchée et s'étalent en tirailleurs dans la prairie, sac au dos et baïonnette au canon. Le casque à pointe sur la tête, ces messieurs de l'infanterie coloniale allemande viennent de taper sur un bec de gaz de première classe. Vous allez voir ! Un commandement : « La hausse à 250 mètres, feu à volonté ! » Alors, oh ! mais alors, Jean Gouin se met en colère et l'on tire en poussant les cris les plus divers : « Envoie dedans ! Vas-y ! Ça chic ! Regarde-moi ces c...-là ! Tiens, salaud, pour ta gueule ! » J'en passe. C'était pour nous une joie de taper dans ces andouilles qui venaient tout debout, en plein soleil, à 150 ou 200 mètres. A la première salve, beaucoup se couchèrent, mais nous les avons eus quand même... Et le 75 entra en action pour couper l'arrivée de leurs renforts. Leur tranchée sauta en l'air, pendant que les hourras des marins saluaient les explosions de nos obus : « Bravo ! Vive la France ! On les tient ! On leur casse la gueule ! Envoie dedans ! » Nous tirons toujours comme des fous. Seul l'officier parvient jusqu'à 30 mètres des fils de fer avec une escouade. Cadio le tue. C'est fini. Plus rien ne bouge. « N... de D... ! dit un marin, ils nous ont fait bouffer des betteraves à Dixmude, mais ici ils boufferont la luzerne ! »

*
* *

Plus tard, après la guerre, quand on pourra publier les carnets de route et les correspondances des combattants, j'imagine que les lettres de Luc Platt ne feront pas méchante figure dans la collection.

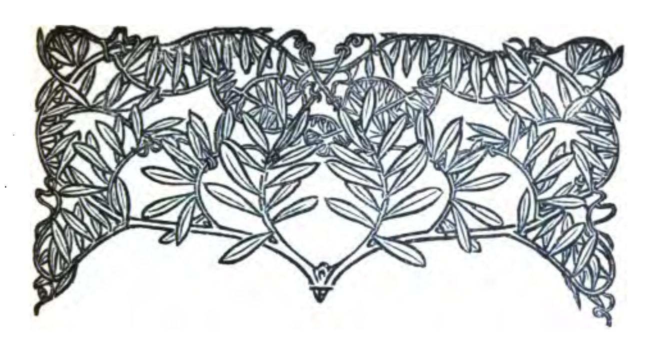
C'est tout ce qu'il laisse, le brave enfant, avec ses précieux albums de croquis — et son exemple, plus précieux encore. Magnifique héritage, celui-là, tout d'honneur, de travail, de piété filiale et de dévouement à la patrie. Ne jugeons pas sur les apparences; n'écoutons pas les aigres suggestions d'une douleur qui n'a pas eu le temps de s'épurer. « Pauvre vieux ! écrivait au lendemain de la mort de Luc un de ses camarades du front, Parisien comme lui, le fusilier D... Je pense à ses chers parents, eux qui ont mangé leurs quatre sous pour lui donner une instruction supérieure. » Et il y aurait de quoi dégoûter de la vertu en effet, si de pareils sacrifices n'aboutis-

saient qu'à la démonstration de leur vanité. Mais rien n'est moins établi. Bien au contraire. Quoi qu'en pensait sur le moment le fusilier D..., il n'est pas indifférent qu'un Luc Platt, tombé au champ d'honneur, ait manifesté dans la vie les plus brillantes qualités : ni son père, ni sa mère n'ont fait un calcul de dupes en se saignant aux quatre veines pour favoriser son ascension sociale. L'unanimité de nos regrets les en assure, l'avenir le leur prouvera : il mesurera les réparations à l'importance des sacrifices consentis; il ne laissera pas en jachère le champ arrosé par tant de beaux enfants de promesse. Et ce sont eux en définitive, les Luc Platt et leurs émules, c'est toute cette élite de nos jeunes morts d'aujourd'hui et d'hier qui fera la France de demain.



SUR LE FRONT D'ARTOIS

A Fernand Mazade.



I

VERS LA BATAILLE

Du front des armées. Décembre 1915.

Il pleut lamentablement. Hier, il gelait à pierre fendre; mais le ciel était clair, ensoleillé même. Une saute brusque de vent, et nous revoici dans la boue.

Tant mieux, en somme ! Si l'on veut se défendre d'un optimisme exagéré, peut-être n'est-il pas mauvais d'aborder le front par un temps comme celui-ci, de le voir sous son jour naturel qui, à cette époque de l'année, n'est jamais bien reluisant. Le merveilleux stoïcisme de nos hommes, loin d'en être atténué, ressortira plus vigou-

reusement dans cette lumière blafarde, sous ce « crachin » obstiné. Et d'ailleurs, jusqu'à moitié route du front, nous roulerons en chemin de fer. Du paysage, noyé sous la pluie et la fumée, nous n'apercevrons rien. Parfois, cependant, un nom de station glapi le long des portières secouera notre somnolence : « Chantilly, Creil, Saint-Just ! » Nous venons à peine de quitter Paris, et déjà ces noms sonnent avec un bruit de guerre : Chantilly, dont les Boches ont respecté le parc et les galeries, parce que leur Kaiser y devait prendre ses quartiers d'été ; Creil, une des plus tristes pages de l'invasion, infesté dès le temps de paix de ménages bavarois et saxons qui, connaissant les aîtres, servirent d'indicateurs aux pillards ennemis, les menèrent à l'assaut des « ponnes maisons ». En septembre 1914, quand nous rentrâmes à Creil, les conseils de guerre durent siéger en permanence. Même évacuée, la ville, truquée, machinée comme une scène de théâtre, était pleine d'hôtes douteux, et nos offi-

ciers de la brigade navale eurent là fort à faire. Dans les lettres — encore inédites — de l'un d'eux, le grave et doux Cornulier-Lucinière, qui devait tomber héroïquement à Steenstraate, je lis :

« Pendant mon séjour de trente-six heures à Creil, j'ai eu à occuper une maison où se cachaient des officiers allemands. Je l'ai fait cerner, ai enfoncé les portes barricadées et n'ai trouvé qu'un tub avec le savon encore humide, les guêtres, etc. J'ai fouillé la maison sans succès du haut en bas. Les roublards s'étaient esquivés *par des souterrains aboutissant sous bois...* »

Amiens, où nous débarquons vers dix heures et demie, a connu aussi l'insulte allemande. Les lourds talons des reîtres ont martelé pendant quarante-huit heures le pavé de ses larges avenues. Tout enflée de ses récentes victoires, sûre du succès final et prochain, l'immense horde passait en colonnes serrées, interminablement, avec son cri sauvage : *Nach Paris! Nach Paris!* Elle n'a pas pris Paris et elle n'a

pas gardé Amiens. La ville est intacte. Cependant, par précaution et comme notre patrimoine artistique continue à exercer une attraction fâcheuse sur les obus allemands, les deux portails de la belle cathédrale, un des chefs-d'œuvre du gothique français, ont été solidement matelassés avec des sacs de sable. J'ai pu, avant le déjeuner, jeter un coup d'œil sur ces défenses malheureusement accessoires, car la toiture, le chevet et les tours demeurent exposés au feu des avions ennemis. Si j'en avais eu le loisir, j'aurais aimé compléter mon pèlerinage par une visite à la maison de Jules Verne On sait que ce Breton voulut mourir Picard. C'est ici qu'il écrivit la plupart de ses romans, entre autres ces *Millions de la Bégum* qui anticipaient vraiment sur l'avenir et dont toutes les fantaisies audacieuses ont été réalisées, quelquefois même dépassées par les inventions de la guerre actuelle. Bonne introduction à une tournée sur le front ! Mais les autos militaires doivent venir nous prendre à

midi. Nous n'avons que le temps de déjeuner au buffet de la gare, — et en route !

*
* *

« Ma Venise », disait Louis XI d'Amiens, qui est bâtie en effet sur une manière de lagune. La neige, la pluie ont grossi les douze canaux qui forment une ceinture flottante à la ville : ils débordent dans les cultures ; ils ne feront tantôt plus qu'une nappe d'un seul tenant, et les « hortillons » voisins, bloqués sur leurs mottes, risqueraient de n'en pouvoir s'évader qu'à la nage, si chaque cabane de maraîcher, en Picardie, ne possédait sa yole, son bateau à fond plat, qui lui sert alternativement au transport des légumes et du fumier. On a les gondoles qu'on peut... Ce n'est qu'à quelques kilomètres de la ville que le terrain s'élève : la haute silhouette massive de la cathédrale cesse d'opprimer le paysage et descend par degrés sous l'horizon. Nous roulons sur ces grandes

routes planes de l'Artois que bordent des colonnades de peupliers et d'ormes. Paysage tout linéaire jusqu'à Beauval. Et de nouveau la région s'accidente; la route s'incline, par des pentes molles de coteaux, vers de petites vallées charmantes où courent des rivières rapides.

Paysage de *keepsake* cette fois. Et brusquement, passé Doullens, c'est comme un autre monde dans lequel nous entrons. La guerre a mis son dur cachet partout. Il y a encore des meules dans les champs et, sur les routes, quelques charrois de maraîchers; derrière les vitres des maisons et sur le pas des portes, quelques béguins d'aïeules, la candide figure d'un marmot. Mais des avions sillonnent le ciel; de longues files de camions font trembler la chaussée. Hangars d'aviation, parcs d'artillerie, pavillons d'ambulance, tentes, manèges, paddocks se succèdent sans interruption. Les *tommies* grouillent, couleur de terre, mais toujours bien astiqués, roses et coquets. C'est le royaume du kaki. Ré-

gion mixte, d'ailleurs, car pas mal de nos uniformes sont mêlés à ceux des alliés. Ils font la transition avec la zone purement française, la zone bleu d'horizon, que nos autos atteignent près d'Avesnes. Et le paysage devient de plus en plus militaire. Tous ces villages traversés sont des cantonnements. Nous ne faisons pas cent mètres sans croiser quelque convoi, un bataillon, des régiments entiers parfois, musique en tête. Et nous devons approcher du front, car lès dernières unités sentent la poudre et le séjour des tranchées. On ne dirait plus des troupes régulières, mais des bandes de partisans, chacun harnaché à sa guise : tel avec la peau de mouton, tel en ciré de marin, tel frileusement drapé dans un châle, et tel la tête et les épaules sous un sac, à la façon des rouliers. La boue égalitaire unifie toutes ces variétés du « poilu » français, qui nous dévisagent ironiquement au fond de nos autos. J'imagine que nous leur faisons l'effet de phénomènes.

— Peuh ! des « ciblots », lâche enfin l'un des grognards.

Et il y a presque autant de pitié que de dédain dans l'exclamation, qui déclanche un rire muet tout le long de la ligne. Allons! la pluie peut tomber à seaux : le moral est toujours solide dans les tranchées.

*
* *

Encore une descente en lacets, de petites maisons vertes, rouges, bleues, lilas, orange, toute une débauche de couleurs vives, comme les aiment ces pays de brouillards, et au bout d'un pont de bois, devant une vieille demeure seigneuriale du dix-huitième siècle baignée par la Scarpe, une gentille place en fer à cheval. Les autos stoppent. Nous sommes rendus.

Presque aussitôt, d'une autre auto, qu'un savant virage a menée jusqu'à nous, descend un officier supérieur à figure mate, dont les manches sont ornées de trois étoiles : le général D..., commandant du

corps d'armée dont nous allons visiter le secteur.

Le canon tonne dans le lointain. Dans ce creux-ci et à travers la pluie, les coups sont encore sourds, étouffés. On vient à peine de nous présenter au commandant de corps d'armée que surgit un autre officier supérieur, un simple brigadier, celui-là, le général N..., mais si représentatif, si beau, si rayonnant, qu'il restera pour jamais cliché dans mes yeux.

Il est fait comme un voleur. Gainé de boue jusqu'à la ceinture, la bourguignotte en tête, un caban de rencontre jeté sur ses larges épaules, un bâton à la main, en guêtres montantes, pantalon et dolman de toile bise, il est grand, musclé, ample de reins, roux de poil comme un Gaulois, et il renifle la bataille comme un pur sang. D'où sort-il ? De quel dolmen, de quel trou de troglodyte — ou de quelle toile de Cormon ? Il a l'air échappé de la préhistoire et c'est le type du guerrier moderne, élargi, magnifié, loqueteux, immonde et splendide.

Impossible de rêver contraste plus parfait avec le grand chef qu'il vient d'accoster et qui est bien la figure la plus fine, la plus aristocratique, la plus distinguée, que j'aie vu parmi nos officiers supérieurs. L'impression de calme, de sécurité, de possession de soi, de volonté douce et ferme qui se dégage de celui-ci est extraordinaire. L'équilibre de l'âme, des sens et du cerveau est marqué dans chacun de ses traits, dans son geste simple, mesuré, dans sa voix nette, égale et précise. Il nous invite à le suivre jusqu'au plateau voisin d'où l'on a vue sur les lignes ennemies. Les autos nous suivront en s'espaçant, car la route que nous allons prendre est repérée et le moindre attroupement risque d'attirer un fâcheux « arrosage ».

Pour le moment, nos 75, dont les allègres détonations commencent à nous arriver plus nettement, taillent suffisamment de besogne à l'artillerie ennemie. Les canons boches qui leur répondent ont une détonanation plus brutale, plus coléreuse (j'ai

presque envie d'écrire plus cholérique). Cela ressemble, ma foi, dans l'éloignement, à l'explosion d'un intestin.

Entre temps, nous visitons quelques cantonnements, sans élégance peut-être; mais ces petites fermes de M..., au temps où elles possédaient leurs hôtes habituels, n'étaient pas précisément le dernier mot du confort. On les a nettoyées; on en a enlevé le fumier qui croupissait dans les cours, drainé le purin, rabouti les toitures plus ou moins effondrées. Les hommes y dorment au chaud sur une litière de paille fraîche. Ils sont ingénieux, et il faut qu'ils le soient.

— Nous avons dû nous improviser bûcherons, charpentiers, forgerons, taillandiers, mitrons, blanchisseurs, que sais-je? nous dit le général, même puisatiers. Toute fontaine ou citerne, par définition, est suspecte. Nous faisons nous-mêmes notre eau, nous la filtrons, etc. C'est la seule manière d'éviter la typhoïde.

Le fait est que les hommes que nous

rencontrons ont tous une mine florissante. Ils mangent bien, boivent bien. Et pas seulement de l'eau, mon général, car voici un poilu qui descend la côte, deux bouteilles sous le bras, et — si je n'ai pas la berlue — l'une de ces bouteilles est casquée d'argent, elle porte la bourguignotte, elle aussi : c'est du champagne ...

L'habitude ! Beaucoup de ces hommes appartiennent à nos régions vinicoles. Leur chef lui-même commanda quelque temps à Bergerac. Il en est fier. Il nous rappelle l'héroïque attitude du 108e à la bataille de la Marne.

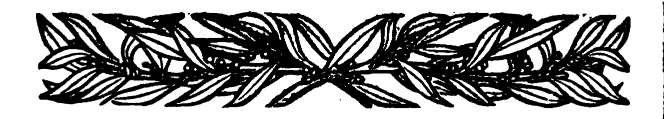
— On leur avait dit : « Faites-vous tuer, mais ne reculez pas d'un pouce. » Ils n'ont pas reculé et ils se sont fait tuer. Cyrano, là-haut, a dû sourire...

*
* *

Tout en causant, nous avons atteint l'angle d'un carrefour, occupé par un ancien tourne-bride et ses dépendances. Des édifices, il ne subsiste que les murs. Nos

autos, qui nous suivent, se défilent à leur ombre. Un peu plus loin, sur la route, on aperçoit une masure guère en meilleur état. Nous sommes un peu surpris de l'espèce de vénération dont elle semble ici l'objet. Que peut-elle bien recéler d'intéressant pour qu'on nous y mène en pèlerinage? Cette bicoque fut une ferme et n'est plus qu'une cave surmontée d'une carcasse vide. Un cheval y mâche au râtelier. Dans la cave, deux hommes se chauffent, à croupetons devant un poêle dont le tuyau émerge au ras du sol. Mais il y a encore une échelle dans un coin pour monter à ce qui reste du grenier; sur ce pan de plancher, une autre échelle qui mène à un trou pratiqué dans la toiture.

— C'est par ce trou, nous dit notre guide, que, le 9 mai et les jours suivants, Joffre dirigea l'attaque des positions ennemies. Vous êtes, messieurs, dans le poste d'observation du généralissime.



II

LES ATTAQUES DE MAI ET SEPTEMBRE

Le poste était bien choisi, mais singulièrement dangereux en raison de son isolement et de la fragilité du barreau qui portait le généralissime et sa fortune. Joffre s'y tint en permanence durant les premières phases de l'action. Elle se déroulait en pays plat, par temps clair, et rien n'en échappait à son œil puissamment ramassé sous la broussaille grise des sourcils.

Le général D... sur un échelon, moi sur le suivant, nous pouvons, à notre tour, en nous serrant un peu, embrasser du regard

par la petite brèche de la toiture — deux tuiles déplacées dans la nuit du 8 pour pratiquer une embrasure ressemblant à un trou de shrapnell — l'immense panorama déployé sous nos yeux comme une carte. Le ciel est gris. Il bruine toujours, mais, par extraordinaire, les lointains sont nets. Devant nous, presque à perte de vue, s'étend un grand plateau désertique, une friche rase de plusieurs kilomètres, sans une ferme, sans une meule, sans un être vivant. C'est le paysage du vers d'Alfred de Vigny, à une épithète près :

Les grands pays muets longuement s'étendront.

Ces grands pays ont une voix et même plusieurs aujourd'hui, mais c'est la voix des canons. Elle semble sortir du sol. Elle est comme le grondement de cette terre abandonnée, dans les entrailles de laquelle se joue on ne sait quel drame mystérieux et farouche.

*
* *

Le doigt pointé sur l'horizon, mon guide me fait suivre en esprit la marche de nos troupes. D'abord le bois de Berthonval, d'où elles sont parties pour l'attaque. A gauche, les derniers vallonnements du plateau de Lorette, puis la zone découverte qui nous fait face et que coupe perpendiculairement, avant de descendre sur Souchez, la ligne d'arbres de la route d'Arras à Béthune. Plus au loin, cette crête dénudée, c'est la fameuse crête 140, que nous possédons depuis le 25 septembre. Plus à droite, les vergers et le boqueteau de la Folie, qui reste aux Allemands. Et voici, entre la Folie et nous, quatre autres hameaux tragiques dont les noms, hier inconnus, sont entrés en coup de foudre dans l'histoire : Les Rietz-Neuville, Neuville-Saint-Vaast, Écurie, La Targette, devant laquelle se trouvaient les énigmatiques « ouvrages blancs » qui ont si longtemps intrigué

les lecteurs de « communiqués » et qui devaient tout simplement ce nom à la couleur crayeuse de leurs parapets. En une heure et demie, à l'allure d'une lame de fond, la brigade marocaine de Mangin les emporta, enleva trois autres lignes de tranchées, deux villages et atteignit la crête 140, où sa nappe s'étala. Mais il est vrai qu'une formidable préparation d'artillerie avait précédé l'attaque. L'avalanche de nos obus et de nos torpilles dura quatre longues heures. Nous fîmes « exploser » jusqu'à quinze fourneaux de mines, dont certains chargés de 3.000 kilos de lydite. La terre, dit un témoin, était toute secouée d'un immense frisson.

Par la suite, les contre-attaques ennemies forcèrent nos troupes à se replier légèrement. Jusqu'en septembre, nous débordions seulement de quelques centaines de mètres Neuville-Saint-Waast et nous n'occupions encore que les premiers éléments du Labyrinthe, inextricable réseau de tranchées et d'ouvrages divers de flan-

quement, reliés entre eux par des boyaux. A la Targette, les boyaux communiquaient même avec les maisons. On entrait de plain-pied dans les caves.

La conquête de chaque pouce de terrain dans des organisations défensives de cette puissance exige un prodigieux effort chez l'assaillant, en même temps qu'une patience à toute épreuve. Les derniers éléments du Labyrinthe étaient à peine tombés que nos troupes, au mot d'ordre de Joffre, reprenaient leur élan et se jetaient à l'assaut de la Folie, des Tilleuls et des hauteurs du Télégraphe. Nos avant-gardes poussèrent même jusqu'à Thélus et au Petit-Vimy. Elles s'y arrêtèrent, épuisées. On sait le reste. Mais la zone conquise au cours de ces deux magnifiques attaques du 9 mai et du 25 septembre représente plusieurs lieues de superficie. Lentement, insensiblement, nous recousons à la robe de la France les pans qui restaient aux griffes de l'ennemi : Joffre le temporisateur pourrait s'appeler aussi bien Joffre le stoppeur...

*
* *

Le soir tombe. Il est quatre heures et nous n'avons que le temps de descendre de notre perchoir, si nous voulons visiter encore avant la nuit le mont Saint-Éloi, où l'auto du général D... nous dépose quelques minutes plus tard.

Il y avait là, jadis, une commanderie. Ses tours blanches bénissaient la plaine. Leurs moignons déchiquetés semblent tendus aujourd'hui pour un appel à la justice d'en haut. L'église, il est vrai, ne fut jamais achevée. Elle n'avait que la façade, et cette façade même tombe en ruines. Ruinées aussi, toutes les maisons qui l'entourent. Celle où nous pénétrons était une des plus riches fermes de l'Artois. Le pavillon principal, en briques et pierres, date des premières années du dix-septième siècle. Tout y est démoli à l'intérieur, sauf l'escalier, qui a conservé la plupart de ses marches et sa belle rampe

Louis XIII en chêne sculpté. Elles permettent d'accéder aux combles; et, du haut de cet observatoire improvisé, nous avons une nouvelle vue sur le front, où de petits éclairs s'allument, dénonçant les batteries ennemies.

Mais quelle tristesse dans cette grande maison morte ! Je rôde quelques instants dans le jardin, désolé comme un cimetière. Un bel arbre est intact sur une pelouse. Sous son dôme la famille s'assemblait peut-être aux mois chauds ; à l'une des branches pend encore un jouet d'enfant, un petit aéroplane dont l'hélice grince au vent comme une girouette. Le crépuscule s'épaissit et l'horizon achève de se diluer dans cette cendre. Deux gros rats filent entre mes jambes. Un volet claque au-dessus de ma tête. Quelle main l'a poussé ? Je regarde : il n'y a que la nuit à la fenêtre.

*
* *

Nous remontons dans nos autos. Le

général nous a priés à son thé. Mais il habite assez loin d'ici. Sept kilomètres à couvrir sous un ciel d'encre, avec des phares masqués, sur une route encombrée par des va-et-vient de troupes, dont les unes vont prendre la relève et dont les autres arrivent des tranchées. Des fourgons, des cuisines militaires passent.

— Ah ! ces « cuistots », nous confie le général, je ne les aimais pas autrefois. Je ne voyais que leur saleté. Maintenant je les admire... Par tous les temps, portant la soupe à leurs camarades, cheminant la nuit, des heures durant, sur des routes balayées par les obus, puis dans des boyaux inondés, et ne déviant jamais d'une ligne. Eux aussi ont leurs héros.

Ainsi le vrai chef sait rendre justice à tous, aux plus humbles comparses comme aux grands premiers rôles du drame. Avec quelle émotion, par exemple, nous montrant dans son vestibule les trophées de la dernière affaire, — quatre mannlichers rapportés de l'entonnoir d'un fourneau que les

Boches avaient fait « exploser » et que nos hommes leur ont repris, grâce à l'héroïsme d'un petit sergent qui resta cramponné aux lèvres de l'entonnoir, — le général D... nous parle de ses soldats, de leur abnégation, de leur confiance dans la victoire finale, confiance raisonnée, provenant de la certitude bien ancrée chez tous de leur supériorité sur l'ennemi !

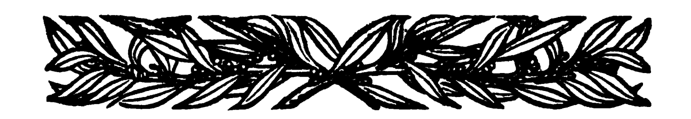
C'est dans son secteur, au Labyrinthe, que s'est passée l'aventure des deux sapeurs bretons Maudhuy et Cadoret, qui, emmumurés par l'explosion d'un fourneau de mine allemand dans un boyau de galerie de 2 m. 50 de long, travaillèrent quarante-huit heures, sans boire ni manger, dans une obscurité complète, à se frayer un passage souterrain vers nos lignes.

— Mais est-il vrai, demandai-je au général, que, pendant qu'ils se faisaient la courte échelle pour percer leur « cheminée », les deux hommes s'encourageaient « en se chantant des chansons bretonnes » ? Ce détail-là me paraît bien

suspect, il sent d'une lieue sa littérature.

— Il est parfaitement exact pourtant, me dit le général. Nous n'avons rien inventé. La légende n'est pas notre affaire, et c'est la réalité chez nous qui se charge toute seule d'être sublime.





III

ABLAIN-SAINT-NAZAIRE

Il ne pleut plus. L'aube se lève dans un ciel lavé, bleu de lin comme un ciel d'avril, et l'air n'est pas trop vif. Ce serait plaisir, par un temps pareil, de rouler sur les belles routes de l'Artois, si les pluies des jours précédents ne les avaient transformées en marécages. Des équipes de territoriaux refoulent la boue aux deux côtés de la chaussée; d'autres travaillent à l'empierrage des parties défoncées.

De Saint-Pol à Ablain-Saint-Nazaire, que nous devons visiter aujourd'hui, la distance n'est pas très grande. Une bonne

voiture peut l'abattre en une heure. Le paysage rappelle beaucoup celui du Vexin. A chaque instant, par des rampes insensibles, on glisse dans de petites vallées sylvestres où des villages sont piétés comme lièvres au gîte. La plupart servent de cantonnement à nos troupes, mais la population n'a pas bougé : pratique, elle s'est adaptée aux circonstances et nombre de fermes ont troqué leur livrée rustique contre la blouse du marchand de vin. Les enseignes, encore toutes fraîches, se succèdent à la file sur bandes de calicot : « Vins en gros, vins vieux et nouveaux de toutes provenances, vins du Roussillon, vins du Bordelais. » Qui aurait dit que l'Artois dût consommer jamais tant de « pinard », pour parler comme nos troupiers ?

Et, soudain, la route bordée de peupliers se dénude. Il y a encore des arbres, mais les troncs sont sciés à un mètre du sol. Des fils téléphoniques courent à travers champs sur de petites perches. Une masse brune,

couchée dans la douve, arrête un moment nos regards. C'est un pauvre cheval tombé là et que le service de la voirie n'a pas eu le temps d'enlever. Sa tête est à moitié envasée ; ses flancs maigres accusent le dessin des vertèbres. Est-ce quelque éclat de shrapnell qui l'a fauché ou l'épuisement ? Les lignes ennemies, quoi qu'il en soit, ne doivent plus être bien loin, car voici un planton qui, d'ordre supérieur, vient nous enjoindre :

— Les voitures à 300 mètres l'une de l'autre.

Nous obtempérons militairement. Nos autos, laissant entre elles l'intervalle requis, se lancent sur une côte en lacets au pied de laquelle rampe un long chaos de moellons et de briques, une longue chenille noirâtre, dont les tronçons baignent dans la bourbe et qui fut un gai village de France : Ablain-Saint-Nazaire... Il y aurait danger à pousser plus loin en voiture. Nous mettons pied à terre.

— Bien le bonjour, messieurs, nous dit

le colonel qui commande le secteur et qui nous attendait patiemment à l'entrée du village, les mains croisées sur son gourdin.

*
* *

Râblé, trapu, un éclair de malice dans ses petits yeux gris, il a l'air d'un paysan du cru; d'un propriétaire campagnard qui s'apprête à faire les honneurs de son domaine à des visiteurs; et son verbe savoureux et dru ne dément pas cette impression. D'un grand cercle de son gourdin il enveloppe le paysage jusqu'aux limites de l'horizon et explique :

— Tout cela, qui est redevenu français à c't' heure, qui est de la bonne vieille terre d'chez nous, nos hommes l'ont conquis pied à pied, pouce à pouce.

Il frappe le sol de son gourdin :

— On ne nous l'arrachera plus !

Mais tout cela, malheureusement, n'a plus figure de pays civilisé. Les champs sont rendus à la brousse, les vergers sont

fracassés. Des maisons, de la mairie, de l'église, il ne reste que les soubassements et quelques pans de façades noircies au milieu d'un inextricable enchevêtrement de fils de fer rouillés, de chevaux de frise démolis, de rails, de poutres, d'affûts, de matériel de guerre hors d'usage. Chaque ferme, chaque appentis, ici, était un fortin. Ablain-Saint-Nazaire n'est qu'une rue au flanc d'une falaise d'argile molle; falaise bizarre, comme gondolée par le travail souterrain des eaux. Et si âpre, si nue ! Les crêtes chauves de Notre-Dame-de-Lorette, qui s'amorcent à l'ouest de Houdain et courent sur neuf kilomètres jusqu'au nord de Souchez, rappellent, paraît-il, l'aspect désolé de certains paysages marocains. Je le veux bien, mais sous cette lumière d'hiver, avec leurs énormes trous de marmites en forme de cratères, les longues zébrures des tranchées et des boyaux qui les fendent en tous sens, elles nous donnent plutôt l'impression d'un paysage lunaire.

Quant à nos soldats, qui ne vont pas chercher si loin leurs comparaisons, ils appelaient ces renflements singuliers de la falaise les « côtes de melon ». Elles étaient cinq, ces côtes, rudement dures à avaler : la côte Mathis, le Grand-Éperon, la côte des Arabes, la côte de la Blanche-Voie et la côte de Souchez, qui, par un à pic brusque, plonge sur la petite rivière du même nom.

Tout le melon a fini par y passer, mais l'opération a pris du temps. On s'est battu là pendant sept mois consécutifs.

*
* *

A la vérité, jusqu'au 9 mai, c'est presque uniquement entre nous et l'adversaire une lutte de sapes et de mines. Nous poussons lentement nos parallèles vers Ablain, qui fait une pointe dangereuse dans nos lignes. Entre le 15 et le 20 mars, nous réussissons même à enlever la partie basse du Grand-Éperon. Le 14 avril, nous attei-

gnons par les pentes de cet éperon les lisières d'Ablain.

A quelque cent mètres du village, une maison se détache. Ce n'est plus qu'une loque, comme toutes les maisons d'Ablain. On l'appelle « la maison française », parce qu'elle était la seule qui fût entre nos mains, et elle resta longtemps la seule. Nous l'avions solidement organisée, mais les Allemands en avaient fait autant de chacune des autres maisons d'Ablain, et, en outre, ils occupaient le plateau de la Chapelle, l'éperon de la Blanche-Voie et l'éperon de Souchez. Les en déloger semblait impossible, tant ces bêtes puantes avaient hérissé d'obstacles formidables les abords de leurs terriers !

Imaginez — j'emprunte ici les expressions mêmes du communiqué officiel — cinq ou six lignes de tranchées profondédément creusées, renforcées, six mois durant, de sacs à terre et de sacs de ciment, couvertes par des réseaux doubles et triples de fil de fer et de chevaux de

frise. De cent mètres en cent mètres, les barricades forment de puissants flanquements garnis de mitrailleuses. Plusieurs fortins disposés en « soleil », pour rayonner dans toutes les directions, servent de points d'appui aux défenseurs des tranchées. L'un, au nord-est de la Chapelle, est particulièrement armé, avec des fosses, des grilles, des abris-cavernes de 18 mètres et plus de profondeur. Ce système de défense constitue une zone fortifiée à double et triple étage, dont nombre de parties, grâce aux mouvements de terrain, échappent aux vues de notre artillerie. De plus, les Allemands, par leurs positions de flanc, peuvent prendre d'écharpe toutes nos attaques. Ils ont des canons et des mitrailleuses à Ablain, qui battent les pentes sud du massif; ils en ont à Souchez, qui battent la face est. Enfin, dans l'énorme agglomération d'Angres et de Liévin, ils alignent trente ou quarante pièces d'artillerie lourde dissimulées dans les maisons, difficiles à repérer et dont le tir

peut décimer toutes nos attaques sur le flanc nord de Lorette et sur le plateau lui-même.

*
* *

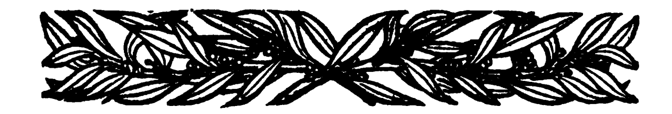
Après un peu plus de six mois de préparation, treize jours nous ont suffi cependant pour emporter la totalité du massif. L'enlèvement par les chasseurs à pied des ouvrages de la Blanche-Voie marqua, le 21 mai, la conclusion victorieuse de notre offensive sur Ablain-Saint-Nazaire, Lorette et Carency, où Stirn de Mutzig, qui avait pris le commandement de la division d'attaque dont le chef venait d'être tué, reçut à la même heure les étoiles et la mort. Il était sept heures du soir. Trois mille Allemands mordaient le sol. Un millier de prisonniers et un énorme matériel restaient entre nos mains; mais, pour bien asseoir notre conquête, il fallait élargir sa base, nettoyer la plaine après le massif.

Ce fut l'œuvre des attaques de septembre qui nous valurent la possession de Souchez

et des bois de Givenchy. La ligne allemande s'était vite ressoudée, sans doute, mais elle avait reculé sensiblement vers le nord et, du haut des bois de Givenchy, de l'extrémité même de ce plateau de Lorette, où devait nous mener notre guide après la visite des ruines d'Ablain, on pouvait apercevoir Angres, Liévin, les tours blanches de Lens.

— La Terre promise ! dit l'officier d'état-major qui nous accompagnait.





IV

LA TRANCHÉE DES POLOCHONS

Pour nous rendre à la tranchée des Polochons, une des plus célèbres du front d'Artois et qui plonge sur les lignes ennemies, il fallait traverser tout le village d'Ablain-Saint-Nazaire, et ce nous fut une nouvelle occasion d'admirer l'énergie et la précision du travail d'artillerie qui permit à nos troupes de reprendre pied dans ces ruines traîtresses, dont chaque pan de mur dissimulait une mitrailleuse, dont toutes les caves étaient blindées et communiquaient par un réseau souterrain avec Carency et Souchez.

L'une de ces caves est particulièrement curieuse. Nos hommes l'appellent « le Casino ». On y pénètre du dehors par une trappe d'escalier ouverte dans une petite cour que des ruines encadrent. Au rez-de-chaussée d'une de ces masures, un obus de 77 s'est encastré dans la brique, sans éclater. Il y est toujours. La cave était le mess de MM. les officiers allemands. Une glace sur la cheminée porte encore les rayures de leurs bagues. Mess confortable, presque luxueux, en vérité, chauffé avec un poêle Godin de première marque. Après l'avoir muni d'un solide plafond bétonné qui défiait tous les orages d'artillerie, ils l'avaient fait lambrisser, parqueter, garnir de divans et ils y avaient transporté le piano de l'institutrice. Pauvre instrument ! Ce qu'il en dut accompagner, pendant sept mois, de *Wacht am Rhein* et d'*Ein' feste Burg!* Espérons du moins qu'on lui épargnera désormais l'*Internationale*...

Sauf ces caves blindées d'Ablain-Saint-Nazaire, il n'y a pas un mur d'intact dans

le village, et la dévastation d'Ablain n'est, paraît-il, qu'une idylle comparée aux horreurs de Souchez et de Neuville-Saint-Vaast.

— Là, nous dit le capitaine J..., pas une pierre, pas une brique qui n'ait été tournée et retournée cinq ou six fois par les obus. Tout est pulvérisé. Souchez, dans ses prairies, passait pour le plus joli village de l'Artois. On vantait sa grâce, son charme arcadien. Vous verrez ce que les c... en ont fait.

Quelle pitié ! Peut-être les ruines sont-elles plus tristes encore dans la lumière. Le contraste est trop cruel entre cet épanouissement du ciel, cette sorte de gaieté de l'atmosphère, et les spectacles de mort qu'on a sous les yeux. La nature est une grande égoïste et les poètes qui l'associent à nos deuils de grands imposteurs.

Tout autour de nous, le canon tonne. Nous sommes encadrés par les obus allemands de 150. Ils tombent à gauche, sur le massif de Lorette; à droite, sur le fortin

de Givenchy, le plus avancé de notre ligne et le plus particulièrement visé par l'ennemi, qui l'écrase quotidiennement de mitraille. On ne voit pas les obus; mais on les suit à leur sifflement, pareil au bruit du vent dans les vergues et qui s'enfle peu à peu jusqu'au fracas de l'explosion finale. Des gerbes de fumée noire signalent le point de leur chute. Et, du point frappé, une oscillation se propage à ras de sol, comme ces rides que fait sur l'eau la chute d'un caillou...

*
* *

Maintenant, il nous faut quitter la route, nous engager à travers champs sur une petite chaussée d'un mètre de large, faite de briques tassées dans un cadre de bois et qui sinue vers le dernier éperon de Lorette, la dernière « côte » du melon. D'abord nu, sans abri, le chemin ne tarde pas à s'encaisser entre des talus de glaise molle festonnés d'un parapet. La chaus-

sée disparaît sous la boue. Par endroits, nous enfonçons jusqu'aux jarrets. Ce n'est pas une petite affaire de circuler dans ces boyaux où la marche prend insensiblement des allures de rampement.

— Rentrez la tête. Ne vous montrez pas, nous recommande notre guide.

Il y a surtout près de la crête un hiatus assez méchant où l'on est complètement à découvert. De jour, les hommes qui viennent de la relève n'y musent pas ; ils prennent spontanément la file indienne et le pas gymnastique. Nous devons nous espacer à notre tour, pour le traverser. Déjà, après cette reptation d'un demi-kilomètre dans une argile détrempée, nous sommes fort peu ragoûtants les uns et les autres. Les soldats que nous croisons, eux, sont immondes. Le colonel en avise un au hasard :

— Eh bien ! mon ami, ça va-t-il ?

— Hé ! tout de même. On s'enterre vivant, mais ça peut aller, mon colonel.

L'homme sourit en montrant sa carapace

de boue et, au timbre de la voix, à « l'as·
sent », nous reconnaissons un natif de la
Garonne. C'est la seule chose que ces pau-
vres diables aient emportée de chez eux :
l'accent; il sonne ici comme un rappel des
plaines heureuses de là-bas, de la douce
et facile vie méridionale et, si quelque
nostalgie s'y distingue, elle est vite étouffée
par le sentiment du devoir.

Et il faut bien qu'il parle haut, le devoir,
car elle est terrible, cette vie des tran-
chées. Les descriptions les plus réalistes
n'en peuvent donner une idée. Ici même,
sur ce dernier ourlet du plateau de Lo-
rette, qui commande la plaine de Douai-
Liévin et le bassin de Lens et où les Bo-
ches se cramponnaient désespérément, la
lutte fut infernale. Pour organiser la posi-
tion, dans une terre argileuse qui s'écrou-
lait à chaque coup de pioche, que les
pluies délitaient encore plus que les shra-
pnells et les obus, l'ennemi avait razzié,
bourré de glaise, empilé les uns sur les
autres tous les sacs, les couvertures, les

draps et jusqu'aux jupons et chemises qu'il avait pu trouver dans le village. De là, ce sobriquet de « tranchée des polochons » que lui avaient donné nos hommes et que lui a conservé l'état-major. Les polochons ont résisté à toutes les rafales d'artillerie. Ils se sont tassés seulement; ils forment un bloc compact d'où filtre par endroits une odeur de pourriture, quelque cadavre allemand enseveli dans l'escarpe et qu'il est impossible d'en retirer.

Devant nous, sur la crête, entre deux éperons de colline, un triangle de terre se découpe où blanchit la silhouette d'une tour et qu'estompent des fumées d'usines : c'est Angres, Liévin, Lens, occupés par le 9e corps de réserve allemand et d'où il nous bombarde sans discontinuer. Nos jumelles nous rendent toute proche cette terre qui fut nôtre et d'où ne pouvons détacher nos regards; une sorte de magnétisme secret nous tient devant elle, inertes, silencieux. Dire que Pétain, d'un bond, en deux heures, lors de l'offensive de mai,

avait emporté ces six kilomètres de tranchées, crevé sur toute leur profondeur les lignes allemandes et qu'il ne lui manqua pour fixer la victoire que d'avoir été moins prompt à la saisir !...

Il faut partir cependant. Un plus long séjour sur cette crête, exposée directement au feu de l'ennemi, serait dangereux. Tête basse, nous redescendons dans la plaine de Souchez par le même boyau glaiseux, noyé, empuanti, et nous avons prudemment fait : à peine sur la route, un obus de 150 franchit la crête, éclate à mi-côte sur le versant d'Ablain, éventrant le sol et projetant autour de lui une trombe de fumée. L'obus n'a pas « explosé » à plus de trois cents mètres de nous ; un éclat mort vient tomber au pied d'un des officiers.

*
* *

Mais pouvons-nous quitter ce pays tragique sans avoir vu son cimetière ? Il borde l'église. Le mur d'enceinte s'est éboulé. Une

torpille allemande non éclatée gît à l'entrée, pareille avec ses ailerons à quelque squale camus, et il y a encore, à l'intérieur, des débris de croix, des fragments de couronnes, un christ doré, que je prends d'abord pour un christ en cuivre et dont la présence m'étonne; vérification faite, il est en bois et n'a plus de tête ni de pieds. Tout s'explique. Les tombes chevauchent les unes sur les autres; des cercueils baîllent : la mort ici, comme dans l'Apocalypse, connaît une seconde mort. Et pourtant l'ennemi comptait céans nombre des siens. Sur une petite croix déchiquetée j'arrive à déchiffrer : *Hier ruth im Gott Otto Sueber gefallen am 23 nov. 1914. Unser liebe kamerad komp. inf. reg*[t] III « Ici repose en Dieu Otto Sueber, tombé le 23 nov. 1914. Souvenir de ses camarades du 3[e] régiment d'infanterie ». Mais, qui dira comment s'appelait la bouillie humaine couchée dans cette fosse ou plutôt dans cet entonnoir d'obus ? On distingue un soulier, un bout de jambe, de la matière cérébrale. L'en-

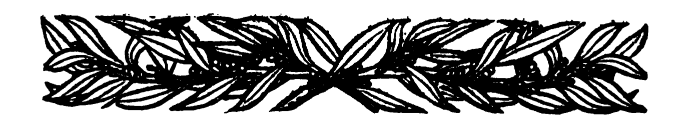
nemi ne respecte même pas ses morts. Ils cessent de l'intéresser dès qu'ils ne sont plus en terre allemande. Compatissant, le colonel S... donne un ordre pour qu'on recouvre ce charnier.

En revenant sur la route, nous avons la surprise, j'oserai presque dire, tant le spectacle est beau, le régal d'une joute aérienne : deux taubes, qui voulaient survoler nos lignes, sont pris en chasse par un de nos avions. A peine s'est-il élevé, par une courbe gracieuse, que les shrapnells éclatent autour de lui. C'est d'un singulier effet et fort joli, à la vérité, si l'on n'éprouvait quelque angoisse pour nos aviateurs. Dans le ciel bleuté, autour du léger oiseau, on dirait qu'éclôt subitement tout un champ de roses blanches aussitôt effeuillées. Cette floraison magique, c'est la fumée des shrapnells qui le cherchent. Nous suivons la lutte avec nos jumelles. Mais elle est courte : les deux taubes, rompant le fer, rentrent piteusement dans leurs lignes. L'avion revient vers nous, plane

un moment sur nos têtes, glisse, remonte et, dans une dernière caracole, pique vers son hangar.

Le tout n'a pas duré dix minutes.





V

LE BOIS DE BOUVIGNY

Deux bois, l'un à son amorce, l'autre au mitan, chevauchent la longue articulation crayeuse qui porte le nom de plateau de Lorette. Le bois de Verdrel nous appartenait. Le bois de Bouvigny était aux Allemands. Nous le leur avons repris en mai.

Chose qui étonne un peu dans ce pays ravagé, mutilé, éventré jusqu'à vingt mètres de profondeur, il ressemble encore à un bois, au moins dans la partie qu'il nous fut donné d'apercevoir, car nous nous arrêtâmes à l'orée. Les troncs, ni les branches n'étaient pas trop hachés et le tra-

vail des sèves au printemps achèvera de guérir les plaies de la guerre. Il y aura encore ici des frondaisons, des nids et des chants.

Tant mieux pour les pauvres soldats qui dorment leur dernier sommeil sur le plateau ! Ce bois de Bouvigny leur fait un écran contre les rafales du sud-ouest, particulièrement violentes à cette époque de l'année et dans cette région. Dès qu'on quitte l'abri des arbres, on sent les morsures du vent. Pourtant le Notus, comme l'appelaient les Latins, ne passe pas pour un vent froid. Mais, par cette fin d'après-midi de décembre, il nous transit littéralement et, comme il souffle dans la direction des lignes ennemies, il ne laisse pas arriver jusqu'à nous le fracas de la canonnade. On voit la lueur des pièces ; on ne les entend pas.

*
* *

Nous n'avions pas visité encore de cimetières de soldats français. Non qu'ils

soient rares au front, ces cimetières. Tantôt isolés, tantôt en bordure des cimetières communaux, ils jalonnent toute la ligne de feu et, çà et là, jusque dans les tranchées, une croix fruste, un nom gravé au couteau dans le bois, signalent la présence d'un brave enseveli par l'explosion de quelque obus et dont on ne pourra dégager la dépouille qu'à la paix. Il arrive même trop souvent que la croix ne porte aucun nom. Ces fosses anonymes ne sont pas les moins émouvantes. Mais toute cette terre n'est qu'un immense charnier, une *pourrière*, comme on disait au moyen âge. Les soirs y sont tragiques, pleins de palpitations confuses. Quel reliquaire national, plus tard, sera assez vaste pour contenir tous ces fantômes?

Heureux en comparaison les morts de Bouvigny! La piété de leurs camarades et l'ingéniosité des brancardiers leur ont assuré une sépulture décente, presque artistique. Le cimetière est clos de trois côtés par une barrière en bois blanc, décorée

à la romaine de couronnes civiques et de flambeaux. On y pénètre par un portique orné des mêmes attributs, flanqué de quatre urnes funéraires et surmonté d'un faisceau d'étendards au-dessus d'un cartouche portant cette inscription :

« Ce cimetière a été établi par la ...e division pour honorer la mémoire de ceux qui sont morts au champ d'honneur sur le plateau de Lorette. Honneur aux vaillants soldats tombés pour la patrie ! »

Et, à l'intérieur du cimetière, chacune des victimes possède sa fosse particulière, au pied d'une croix blanche, dans un cadre de silex, avec son nom sur la croix et quelque menue pièce d'identité dans une bouteille fichée en terre par le goulot.

Ce n'est pas la saison des fleurs et les tombes sont nues. Mais une couronne de fleurs artificielles, un ruban tout au moins, s'enroule autour de chaque croix. Aucun des morts n'est oublié. Enfin les fosses ont une profondeur convenable. Nos soldats

ne sont pas inhumés presque à ras du sol, comme les soldats allemands. On dirait que ces morts étrangers ont l'obscure conscience qu'ils ne sont que des hôtes de passage. Nos morts à nous savent qu'ils dorment dans la terre maternelle. Ils s'y sentent chez eux à jamais.

Le jour agonisait quand notre pèlerinage prit fin. Sortis de l'enclos funèbre, nous gagnâmes, sur les pas de nos guides, le bord septentrional du plateau, belvédère incomparable du haut duquel on tient sous son regard toute la plaine, de Béthune à Loos et par delà. Elle se déploie devant nous comme un grand plan en relief Nous sommes ici sur la limite de la Flandre et de l'Artois. Cette arête crayeuse de Lorette est le dernier effort de l'orographie française vers le Nord. Sauf quelques légères ondulations et la bosse puissante du mont Cassel, tout l'horizon maintenant, jusqu'à l'Yser, est plat, uni et comme invertébré. Nul plissement de terrain où pouvoir s'accrocher. Il semble que celui

des adversaires qui occupe ce plateau de Lorette soit maître de la situation, qu'il n'ait qu'un signe à faire à ses batteries pour foudroyer toute la plaine.

— Quelle position formidable ! dis-je à l'un de nos guides.

— Oui, autrefois, me réplique-t-il un peu amèrement. Aujourd'hui, avec le tir indirect et les lignes enterrées, il n'y a plus à la guerre de positions formidables.

*
* *

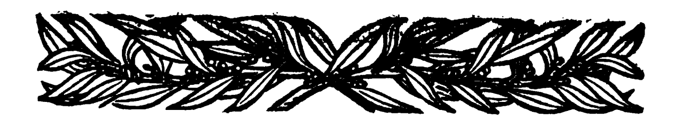
La guerre ? Quelqu'un qui ne saurait rien de ces dix-huit derniers mois et qu'un coup de baguette magique aurait transporté brusquement sur le plateau de Lorette, ce quelqu'un-là pourrait croire qu'on se moque de lui, si on lui disait qu'à ses pieds deux peuples sont aux prises, qu'une bataille de plus d'un an est engagée. Des deux fronts rivaux on ne voit rien, on n'entend rien. Ces petits éclairs qui s'allument dans la plaine pourraient être aussi

bien des étincelles de trolleys, au passage d'un tramway. Sans doute les pentes du plateau sont désertes, la brousse a repris possession de cette zone dangereuse où n'oseraient s'aventurer des charrues ; mais, à trois ou quatre kilomètres en deçà et au delà, des deux côtés de la ligne de feu, on travaille comme en temps de paix, plus qu'en temps de paix peut-être. Toutes les cheminées fument; les corons bourdonnent; les bennes montent et descendent; les grues tournent; les métiers grincent. La vie, un moment suspendue, s'est réorganisée de part et d'autre. Bien mieux, dans le même bassin minier, telle fosse est exploitée par les Français et la fosse voisine par les Allemands. Il faut faire effort pour s'imaginer qu'aux entrailles de ce pays industrieux, voué aux travaux de la paix, des légions humaines sont tapies et s'entre-tuent...

Les lointains commencent à se voiler. Un banc de brume qui stagnait sur l'horizon se déplace peu à peu et envahit tout le

ciel. C'est la nuit. Nous partons et la réalité nous reprend dans ses flots tumultueux : convois de ravitaillement, longues files de troupes en marche, trains d'autobus, cavalerie montée et à pied. L'ombre ici, au lieu de marquer l'arrêt de l'activité, lui donne son plein développement. Souterraine jusqu'alors, la guerre, comme les nocturnes, sort au crépuscule de son trou et montre à nu son visage, — son inflexible visage de toujours, ô hommes qui croyez supprimer la Nécessité en la niant !





VI

DANS LES RUINES D'ARRAS

Nous avions passé sans malencontre la porte Baudimont bombardée la veille, mais encore debout, et, pour entrer dans Arras, les autos avaient ralenti. Peut-être nos chauffeurs voulaient-ils nous laisser le temps d'examiner ce cadavre de ville : mais je crois plutôt qu'à l'exemple des chevaux d'Hippolyte, dans le récit de Théramène, ils conformaient spontanément leur allure à la gravité de nos pensées et à la solennité des lieux. L'usage n'est pas de faire du 60 à l'heure dans les cimetières et, si la Mort va vite, elle aime qu'on l'aborde posément.

Cette première vision d'Arras nous déconcertait un peu cependant. Je n'ai pas le plan de la ville sous les yeux et je ne saurais vous dire par quel quartier nous y entrâmes : c'était, quoi qu'il en soit, un quartier assez riche et de belle apparence bourgeoise. La plupart des façades étaient intactes, sauf quelques mouchetures de shrapnells. Mais les volets étaient mis, les portes closes. Toute vie avait déserté ces grands hôtels tristes, et l'herbe, sur la chaussée et dans les cours, poussait aux fentes des pavés. Bien qu'il fût neuf heures du matin, on ne voyait personne dans les rues et l'on n'entendait aucun bruit, pas même cette palpitation confuse qui monte du cœur des cités endormies. Un silence absolu. Nous nous attendions à des ruines. Ce que nous avions sous les yeux, c'était une ville morte, mais non détruite, un corps dont le pouls s'était arrêté, dont l'âme était partie, mais qui gardait figure de corps. La guerre ne semblait être pour rien dans ce désastre, mais bien plutôt

quelque épidémie meurtrière, comme celles qui, au moyen âge, vidaient d'un coup les cités. En vérité, oui, si nous n'avions été prévenus et si nous n'avions vu d'Arras que ce quartier, nous aurions pu croire que le typhus ou la peste l'avait visitée avant nous.

— Regardez au ras des trottoirs, nous dit notre guide.

Au ras des trottoirs, il y avait des soupiraux. Beaucoup étaient bouchés, matelassés, mais d'autres laissaient passer des tuyaux de poêle et de petites cheminées en briques. Il en sortait une maigre fumée. Ainsi toutes ces maisons n'étaient pas complètement mortes, mais le peu de vie qui leur restait s'était réfugié dans les caves.

Des larves humaines traînaient là, depuis plus d'un an, un fantôme d'existence; elles s'étaient pliées à ce régime d'*in-pace;* leurs yeux, déshabitués du jour, clignotaient sans doute en revoyant la lumière. Je me souviens des deux premiers

habitants que nous aperçûmes dans Arras : c'étaient deux vieilles dames en noir qui glissaient silencieusement le long des maisons d'une grande rue déserte. Elles symbolisaient ce peuple d'ombres ; elles avaient l'air, par cette froide et claire matinée d'hiver, de deux pauvres chauves-souris chassées de leurs trous, et, dans toute la traversée de la ville jusqu'au jardin public, ce furent, avec des chiens errants et un chat immobile sur l'appui d'une fenêtre, les seuls êtres vivants que croisèrent nos autos.

*
* *

Par quel mystérieux privilège presque toutes les façades des maisons de ce quartier ont-elles été respectées, au milieu de la ruine universelle ? Les caprices des obus sont aussi inexplicables que ceux de la foudre. Mais, pour se faire moins apparent qu'ailleurs, le désastre est presque aussi grand ici que dans les quartiers du

centre et de l'est, où nous pénétrerons tout à l'heure.

L'un de nous indique une maison au hasard. Un factionnaire l'ouvre. Tout est sens dessus dessous à l'intérieur : le toit, les plafonds, les meubles. Pêle-mêle indescriptible ! Un couple de dignes bourgeois habitaient là. Ils n'avaient pu se résigner à quitter le cher décor de leur vie domestique, leurs souvenirs de famille, le vieux fauteuil de reps où l'on somnolait si bien au coin de la cheminée, l'embrasure de la fenêtre où l'on accrochait, au matin, la cage des canaris. Le même obus a crevé le toit, assommé la femme, estropié l'homme, qui est mort le lendemain, — mais il a épargné les canaris.

C'est, avec des variantes de détail, l'histoire de presque tous les immeubles de ce quartier ; il n'y en a pas un qui n'ait reçu quelque obus, souvent trois ou quatre, et ce quartier d'Arras est relativement privilégié. En outre, les monuments y sont rares, les maisons cossues, mais modernes

et sans style. C'est peut-être pour cela que le vandalisme allemand ne s'y est pas acharné.

La grande dévastation est plus loin, plus au cœur de la ville, dans les quartiers de la Vacquerie et de la Madeleine. Ayons le courage d'y pousser. Accomplissons toutes les stations du calvaire ; pèlerins de la beauté morte et profanée, arrêtons-nous devant ce qui fut le beffroi, l'église Saint-Jean-Baptiste, le palais Saint-Waast, la cathédrale, le séminaire, la tourelle du refuge Saint-Éloi, les délicieuses maisons espagnoles à console rampante et à galeries en arcade de la Grand'Place et de la Petite-Place.

Chemin faisant, nous aurons l'occasion d'admirer, çà et là, l'ingénieuse fantaisie des artilleurs boches qui s'amusent à sectionner un immeuble par le mitan, comme au couteau, ou à l'éventrer sans toucher au toit qui reste en l'air, appuyé sur les toits des immeubles voisins. Que ces Allemands ont d'esprit jusque dans les culots

de leurs gargousses ! Il est vrai qu'ils employaient ici tous les calibres : 77, 150, 210, 420, sans préjudice des bombes à la benzine, des obus incendiaires, asphyxiants ou lacrymogènes. Toute la gamme ! On nous cite des jours, entre autres le 26 juin, où il tomba sur Arras jusqu'à 15.000 projectiles de gros et moyen calibre : la moitié de la ville haute flambait, le reste s'aplatissait. Mgr Lobbedey, qui se prodiguait avec son clergé au chevet des mourants, n'échappa que par miracle, le dimanche de la Pentecôte, à un 420 qui éclata près de lui. Un de ses prêtres, l'abbé Vallière, fut tué. Tuées aussi, dans leurs ambulances respectives, sœur Suzanne, sœur Jeanne, sœur Véronique, sœur Madeleine, car l'ennemi n'épargnait pas plus les hôpitaux que les églises. On n'était même pas en sûreté dans les caves. La plupart résistèrent cependant, mais les étages supérieurs des maisons et tous les monuments publics, sans exception, surtout l'Hôtel-de-Ville et son beffroi, la merveille architecturale des

Flandres françaises, sombrèrent dans la tourmente.

Inutile d'espérer qu'on les restaurera après la guerre. Toute reconstitution est impossible : il n'en reste rien que du gravat. La nature est artiste ; le temps détruit, mais ne dégrade pas. Il harmonise même parfois, et c'est pourquoi tant de ruines sont belles. Celles-ci sont affreuses. Elles portent leur marque d'origine : *Made in Germany*. On sent que les Barbares qui les ont faites se sont appliqués méthodiquement à en supprimer toute beauté, à rogner, à biffer jusqu'aux moindres détails des édifices, à effacer jusqu'au dernier vestige d'art qui y pouvait subsister. Un chapiteau, une moulure, l'élan d'une ogive les jettent dans une sorte de fureur sacrée et ils n'ont de cesse qu'ils ne les aient anéantis. Ils pensent ainsi, sans doute, faire œuvre patriotique : toute atteinte au patrimoine historique ou religieux de l'adversaire leur paraît bonne, en ce qu'elle diminue les preuves de sa supériorité et

met leur propre misère artistique à l'abri des comparaisons. Ces gens seraient capables de raser le Parthénon pour qu'il ne continue pas de faire tort à la Pinacothèque de Munich.

*
* *

Voilà peut-être la raison profonde de cette rage destructive qui étonne chez nous tant d'excellents esprits. Devant le massacre des halles d'Ypres, Loti, par exemple, s'indigne et ne comprend pas. Il ne voit là qu'une monstrueuse sottise, car enfin, dit-il, cela revient à signer et parapher sa propre ignominie pour l'édification des neutres et des générations à venir : les torturés, les pendus, les femmes et les enfants fusillés ou mutilés achèveront bientôt de pourrir dans leurs pauvres fosses anonymes et alors le monde ne s'en souviendra plus. Mais ces ruines par terre, ces innombrables ruines de musées ou d'églises, quelles pièces à conviction accablantes et qui vont durer !

Oui, sans doute, répondraient les gredins, si l'Allemagne ne sortait pas victorieuse de la lutte, si nous n'imposions pas notre hégémonie au monde, si nous n'étions pas là pour faire disparaître les pièces à conviction ! Et, même vaincus, en détruisant le plus possible de la beauté belge et française, n'aurions-nous pas accru d'autant la beauté allemande et sa puissance d'expansion ? La diminution artistique de l'adversaire sert aussi bien nos fins que sa diminution industrielle ou commerciale. Nous ne sommes pas si sots qu'on le dit et nos obus ont fait leur logique à Essen.

A ce moment de mes réflexions un sifflement aigre déchira l'air, s'enfla et se termina, comme à l'habitude, par un fracas épouvantable qui fit danser le trottoir au bord duquel, notre triste pèlerinage terminé, nous attendions les autos qui devaient nous ramener à Amiens.

— Ça recommence, dit avec une mélancolie résignée un agent de ville qui s'approcha. « Ils » tirent avec du 210. Ils vont

continuer toute la journée. Écartez-vous, messieurs, pour éviter les éclats...

Trois, quatre « marmites » tombèrent à des intervalles variables, puis le tir se régularisa. Il y avait sans doute quelque part dans la ville, pas très loin de nous, un peu de beauté française qui palpitait encore et qui mourut ce jour-là pour vérifier l'aphorisme : *Deutschland über alles!*



TROIS CONTES DE GUERRE

A mon savant ami Joseph Loth.



LE BINIOU DU MOBILISÉ

(1871)

Le biniou de Jozon Thoraval ! Il avait sa légende, comme tout biniou qui se respecte ; j'en puis faire aujourd'hui l'histoire, grâce à un lot de vieux papiers qui m'a été adjugé avec l'instrument et qui comprenait une douzaine de lettres, tant de Jozon lui-même que d'une religieuse alle-

mande, la sœur Hedwige, plus le duplicata de l'acte de décès du célèbre ménétrier, dressé par les autorités d'Ingolstadt (Bavière).

I

Depuis Mattilin-an-Dall, que Paris acclama dans *la Closerie des Genêts* et que Louis-Philippe voulut entendre aux Tuileries, aucun « sonneur », en Bretagne, n'eut pareille réputation. Jozon n'avait pas tout à fait trente ans au moment où la guerre de 1870 éclata. C'était un bel homme, finement découplé, blond, moustachu et rose de peau, comme un Gaulois des temps héroïques. Les filles se l'arrachaient. Mais lui, le sauvage, il n'avait d'attention qu'à son instrument. On l'aurait dit marié à sa musette. Quand, après nos premiers désastres, il devint nécessaire de faire appel aux réserves, Jozon fut envoyé au camp de Conlie avec les mobilisés de

son département. Vous savez que Keratry, qui commandait le camp, avait imaginé de remplacer les clairons, dans les bataillons cornouaillais, par des binious et des bombardes. L'idée n'était pas mauvaise, et plus d'un mobilisé dut au sortilège de cette musique barbare, mais si douce aux oreilles bretonnes, de ne pas succomber à la nostalgie.

C'est qu'il y avait de quoi se morfondre, dans la boue de Conlie ! Des 50.000 Bretons qui faillirent s'enliser dans ce marécage où ils faisaient l'exercice en sabots, avec des bâtons, tandis que les *springfields* que leur avait promis Gambetta filaient sur Carpentras ou Perpignan, un bon tiers en est resté perclus pour la vie. Jozon, lui, s'estima tout heureux, au bout d'un mois de cette fangeuse hydrothérapie, d'être engagé dans la division de marche de Gougeard qui opérait vers Vendôme. A Droué, notre arrière-garde se laisse surprendre par l'ennemi, retranché dans l'église et les maisons, d'où il canarde à

bout portant les « moblots ». Jozon tombe l'un des premiers : une balle a crevé l'outre de sa musette et, déviant sur le chalumeau, lui a cassé l'omoplate ; quelques jours après, l'épaule raccommodée vaille que vaille, il est dirigé, avec un convoi d'autres prisonniers, sur la forteresse d'Ingolstadt.

C'est de cette place, le 6 janvier 1871, qu'il fait savoir pour la première fois de ses nouvelles à sa famille, qui le croit mort. Sa blessure est guérie, mais le moral ne va guère. Ce qui l'affecte le plus, c'est la perte de son biniou, resté dans une flaque de sang, sur le pavé de la petite ville tourangelle. Il est depuis comme un corps désâmé. Il ne peut en dire plus long, mais ce qu'il ne dit pas, on l'a connu par la suite : l'effroyable humidité des casemates où l'on entassait les prisonniers, l'insuffisance de la nourriture, les mauvais traitements, le typhus enfin et la dysenterie, conséquences de ce barbare régime...

Au 24 janvier, nouvelle lettre, plus gaie

que la précédente. Et cependant elle porte l'en-tête de l'hôpital, où Jozon soigne un rhume de poitrine. Mais la chance, cette fois, a souri au pauvre homme : il y a dans sa salle une petite sœur de charité, une Badoise qui parle français et qui, avant de prendre la cornette, a servi comme gouvernante chez le marquis de C... en Bretagne, dans la paroisse de Jozon. On l'appelle sœur Hedwige. Et elle est pleine d'attentions pour les prisonniers, surtout pour les Bretons. Elle les réconforte de son mieux, elle leur dit que la paix est proche et qu'ils reverront bientôt leur pays; elle sait même des mots de leur langue qu'elle prononce drôlement, avec son accent germanique, mais qui, sur ces lèvres de femme, leur semblent doux comme un miel...

II

Oui, mais Jozon s'abuse quand il parle d'un simple rhume de poitrine. C'est ici

que la petite sœur badoise entre en scène : elle s'est procuré l'adresse des parents du ménétrier et elle leur écrit pour les préparer à un dénouement qu'elle sent inévitable — à moins d'un miracle : Jozon est atteint de tuberculose. Que ses parents prient pour lui la bonne sainte Anne ! Et, s'ils le peuvent aussi, qu'ils lui envoient quelque chose de là-bas — pas d'argent, il n'en a pas besoin dans l'état où il est — mais un souvenir, des fleurs, elle ne sait quoi, quelque chose enfin qui soit comme l'émanation du pays. Pour que le colis arrive plus sûrement à destination, on l'adressera franco de port (la lettre contenait un mandat de 4 marks) au siège de la communauté des Sœurs de la Charité d'Ingolstadt.

Cette lettre fit verser bien des larmes et provoqua de longues discussions sous le chaume du ménétrier. Qu'envoyer à Jozon qui pût adoucir ses derniers instants ? Chacun des membres de la famille émettait un avis différent. On consulta les voisins, le

recteur (curé), le *skoler* (instituteur). Et, finalement, le colis, bondé à éclater, fut porté au chemin de fer.

Les trains, l'armistice signé, avaient repris leur service. Un soir, à l'hôpital — de méchants baraquements en planches dressés dans la cour de la forteresse — Jozon, qui ne pouvait plus bouger de son lit, reçut le ballot des mains de sœur Hedwige.

C'était fête ce soir-là chez nos vainqueurs. Le télégraphe venait d'apporter la nouvelle que l'Assemblée nationale avait adopté les préliminaires de la paix : major, aides-médecins, infirmiers s'empiffraient en l'honneur de la Germania triomphante. Il n'était resté au chevet des malades que sœur Hedwige qui, sa commission faite, se retira discrètement au fond de la salle et parut tout occupée à marmonner son chapelet.

Jozon, d'une main que l'impatience rendait maladroite, s'escrimait contre les nœuds des ficelles. Toute la chambrée

s'était tue, dans l'attente, et le silence n'était troublé que par le bourdonnement de la petite sœur et le sempiternel *la Illah Illahah* d'un turco — Ben Maboul, comme l'appelaient ses camarades — couché dans le lit attenant à celui de Jozon et qui scandait sa psalmodie d'un mouvement de balancier... Et les yeux des malades, braqués sur les doigts trop lents à leur gré du favori de sœur Hedwige, luisaient d'une expression d'envie et de curiosité. Le gâtait-on, ce veinard ! Eux n'avaient rien reçu, ne recevraient rien de leur pays... Et voilà que du colis, enfin libéré de son réseau de ficelles, s'échappaient pêle-mêle un tricot de laine, un cache-nez, trois paires de bas, des pommes, du « far », une andouille fumée — la reine des andouilles, grosse comme la cuisse, et que Jozon, fou de joie, faisait danser à son poing. Les narines palpitèrent et dans les yeux des assistants les plus rapprochés, en cercle autour de lui, passèrent des visions de godailles rustiques. Jozon, brave cœur, déclara :

— Y aura une tranche pour chacun !

Déjà les mains se tendaient. Mais le colis magique n'avait pas livré tous ses secrets, et l'on apercevait encore, au fond du sac, un drôle d'objet en forme de vessie dégonflée, avec de longs appendices qui le faisaient ressembler à une grande araignée morte.

Jozon était devenu tout pâle. Au premier coup d'œil, il avait reconnu la nature de l'objet qui intriguait ses camarades, et son émotion était telle qu'il ne se décidait pas à y porter les mains.

— Mais sors-le donc ! Qu'est-ce que c'est ? T'as-t'y peur que ça morde ou faut-il qu'on t'aide ?

Alors Jozon se décida : avec précaution, comme on eût fait d'un ciboire, il retira du sac, où elle reposait sur un lit de bruyères, une cornemuse toute neuve, un biniou de Cornouaille à quatre tuyaux, pavoisé de rubans comme pour une noce. Outre, bourdon, anche, rien n'y manquait. Et, ayant fixé l'anche au bec du « suttel »,

Jozon porta l'instrument à ses lèvres.

— Oh ! ma sœur !...

III

Avait-elle entendu cette imploration, ce soupir suprême de l'agonisant ? Sœur Hedwige ferma les yeux et parut s'absorber un peu plus dans la récitation de son chapelet. Elle n'avait pas dit oui, mais son clignement de paupières pouvait passer à la rigueur pour un assentiment... Et puis le major et les infirmiers, enfouis dans leur ripaille, ne se lèveraient pas si tôt de table. Et, enfin, à en juger par le peu de souffle qui lui demeurait, l'envie du pauvre Jozon serait vite contentée; son biniou, sans doute, ne ferait pas grand tapage...

Alors ce fut une scène étrange et dont la petite sœur restait encore toute secouée. Rassemblant ce qu'il conservait de force, Jozon avait gonflé l'outre de sa musette et lancé une note aigre, prolongée, trému-

lante comme un hennissement de poulain. Et toute la chambrée avait brusquement frémi. Ben Maboul lui-même, faisant trêve pour la première fois à sa psalmodie, s'était dressé sur son séant et, les yeux dilatés, sa rude face olivâtre transfigurée par l'extase, il écoutait... Rêvait-il ? Allah ! On eût dit la *nouba* de sa tribu déchirant l'azur du ciel africain !...

Les autres malades, Bretons pour la plupart, comprenaient mieux ce qui se passait. Et d'abord ils avaient applaudi Jozon par plaisir, dilettantisme d'amateurs, parce que le ménétrier n'avait pas volé sa réputation et que, même maintenant, rongé de phtisie, un pied dans la tombe, il restait encore le roi des « sonneurs » bretons. Puis la magie de l'instrument avait opéré sur eux comme sur le turco : ils avaient oublié Jozon, la salle d'hôpital, Ingolstadt, l'Allemagne, la guerre. Ceux qui étaient debout s'étaient appuyés à la cloison ou laissés retomber sur leurs lits, et, la tête entre les mains, ils regardaient

devant eux, on ne sait quoi, très loin, qui les faisait pleurer...

Jozon jouait l'*Ann hini goz*, l'air national de la race. Et jamais le vieux thème populaire n'avait été interprété avec tant de maestria. Cet air si simple prenait une envergure extraordinaire sous les doigts de l'exécutant : c'était toute la Bretagne, ses bois, ses landes, ses brumes, sa mer glauque, ses pierres grises, son ciel bas et la dentelle aérienne de ses clochers, qui ressuscitait miraculeusement dans les arpèges de Jozon. Sœur Hedwige n'y avait pu résister : elle aussi, avec sa sentimentalité d'Allemande, en oubliait son chapelet et sentait ses yeux se mouiller. Elle voyait bien pourtant que le ménétrier dépensait à ce jeu ses dernières forces ; elle aurait voulu lui dire : « Assez ! Reposez-vous ! » Le charme était plus puissant que sa volonté. Jozon jouait toujours : il jouait comme en songe, les pommettes enflammées, les yeux luisants de fièvre... En vérité, aucun des malades qui étaient là et

sœur Hedwige et Ben Maboul surtout, bouche bée, l'œil fixe, n'habitaient plus le monde réel. Et cela fut cause que personne n'entendit le craquement de bottes et le martèlement de parquet qui annonçaient d'habitude l'arrivée du major.

IV

Il entra en coup de vent, suant, soufflant, congestionné, la serviette autour du cou, les yeux hors de la tête, terrible. Deux infirmiers le suivaient, à la distance réglementaire...

— *Verflucht !* (damnation !) Êtes-vous folle, *schwester*, de tolérer un pareil vacarme dans votre salle ?... Faites taire cet homme, infirmiers ! Enlevez-lui son instrument...

Les infirmiers se jetèrent sur Jozon qui jouait toujours. Le ménétrier était trop faible pour résister : il s'abattit sur l'oreiller. Mais, du lit voisin, Ben Maboul, brus-

devant eux, on ne sait quoi, très loin, qui les faisait pleurer...

Jozon jouait l'*Ann hini goz*, l'air national de la race. Et jamais le vieux thème populaire n'avait été interprété avec tant de maestria. Cet air si simple prenait une envergure extraordinaire sous les doigts de l'exécutant : c'était toute la Bretagne, ses bois, ses landes, ses brumes, sa mer glauque, ses pierres grises, son ciel bas et la dentelle aérienne de ses clochers, qui ressuscitait miraculeusement dans les [illegible] pèges de Jozon. Sœur Hedwige n'y avait pu résister : elle aussi, avec sa sentimen[illegible] talité d'Allemande, en oubliait son [illegible] pelet et sentait ses yeux se mouill[illegible] voyait bien pourtant que le [illegible] pensait à ce jeu ses dernièr[illegible] aurait voulu lui dire : « A[illegible] vous ! » Le charme [illegible] sa volont[illegible]

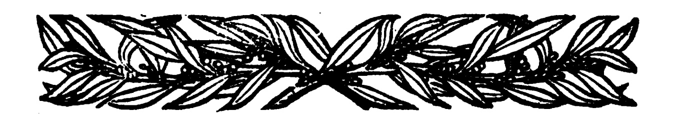


... son éternel képi
...ule, le bissac sur
... presque allè... en
...on, Jobic-a... ier
... en revenait ... ur-
... dans les fe... in-
...rité des mén... pro-
...gnures de ... ouen-
...ance pour ... rée de
... sa quête ... rticuliè-

quement arraché à son rêve, n'avait fait qu'un bond sur le major : ses mains énormes, nouées par derrière autour du cou de l'officier, s'enfoncèrent dans les chairs, broyèrent la carotide...

Jozon s'éteignit dans la soirée; le turco, complètement fou et qu'il avait fallu garrotter, fut passé par les armes le lendemain. Et sœur Hedwige, toute pantoise, après avoir fait un paquet de la cornemuse et des effets du ménétrier, distribué aux autres malades les provisions et gardé pour elle la touffe de bruyère, écrivit aux parents de Jozon sa dernière lettre — le dernier chapitre de son chaste et cruel roman.





JOBIC LE VENGEUR DES CLOCHES

(1914)

I

Clopin clopant, coiffé de son éternel képi crasseux et sans matricule, le bissac sur l'épaule, la démarche presque allègre en dépit de sa claudication, Jobic-ar-C'hleier (Job-aux-Cloches) s'en revenait de sa tournée hebdomadaire dans les fermes de l'intérieur, où la charité des ménagères l'approvisionnait de rognures de pain et de couennes de lard rance pour toute la durée de la semaine : sa quête avait été particuliè-

rement abondante la veille, qui était un vendredi, jour réservé aux pauvres en Bretagne; aucun huis ne lui avait fait grise mine, mais, chose curieuse, quand, après avoir reçu l'aumône des ménagères, il s'avisait, en guise de remerciement, de gonfler les joues et de leur sonner un air de sa façon, quelque virtuosité qu'il y mît, le visage de ses bienfaitrices ne se déridait pas ou bien c'était avec un triste sourire qu'elles l'écoutaient s'époumonner. Il arriva même à une des ménagères de lui dire rudement :

— Garde ton carillon pour un autre jour, Job-aux-Cloches. Nous n'avons pas le cœur tourné à la joie en ce moment.

Que se passait-il donc ? Il ne se le demandait pas, car il avait coutume de prendre la vie comme elle vient et sa raison habitait plus souvent les nuages que son cerveau ; c'était, pour tout dire, un « innocent ». Mais, par exemple, quand une idée avait réussi à s'implanter sous le cuir de sa caboche, elle n'en démordait plus ; elle s'y

enfonçait à la manière de ces ajoncs de chez nous qui s'incrustent aux fissures du granit : pour l'en déloger il eût fallu arracher le cuir avec.

On était au 1er août. Mais on aurait pu se croire aussi bien en novembre, tant le ciel était triste. Jobic avait dépassé Caouennec. Encore quelques coups de jarret et il atteindrait la crête de Pen-an-Rûn, grand cairn de schiste noir d'où l'œil enveloppe circulairement la vallée du Guindy, la côte, les îles et tout l'intérieur du Trégor jusqu'aux croupes grises de l'Arrhée. Il s'arrêtait d'habitude au sommet de la montée, sur le socle du calvaire qui sanctifie ce haut lieu, et promenait ses yeux vagues autour de l'horizon avec la même expression de rêverie satisfaite et placide qu'on croit lire aux prunelles des bovidés. Sa bauge de tourbe était tapie par là, dans une anfractuosité du versant occidental, sous un couvert de chênes tors. Il y vivait seul depuis la mort de la vieille mendiante qui l'avait élevé et, tout le temps qu'il

n'occupait pas à rôder de ferme en ferme ou à brosser son képi, il le passait à se répéter à lui-même des airs de cloche entendus au cours de ses pérégrinations.

Son gosier, à cet exercice quotidien, s'était prodigieusement développé ; il possédait un clavier de sons d'une ampleur et d'une suavité extraordinaires. C'est dans les veillées surtout qu'il fallait l'entendre. Il commençait par imiter en sourdine les mourantes vibrations de l'Angélus du soir sur les monts, ou la petite voix fêlée d'un oratoire perdu sous les feuilles. Cela semblait venir d'on ne sait quel passé très lointain, des profondeurs mêmes de la conscience armoricaine : un exilé dont l'oreille eût recueilli ces soupirs de la terre natale en fût mort de nostalgie. Et, peu à peu, le son prenait plus de consistance, s'étoffait, se multipliait ; la vaste salle des cuisines bretonnes n'était plus assez grande pour le contenir quand Jobic, par exemple, régalait son auditoire d'un carillon baptismal ou nuptial. Quels poumons ! Les

vitres en tremblaient. Jamais on n'aurait cru qu'un tel ouragan de sonorités pût se déchaîner par l'étroit orifice d'une bouche humaine. Jobic, ramassé sur lui-même, tout son être tendu par l'effort, oscillant en mesure sur ses jambes cagneuses, n'était plus qu'une houle d'harmonie, un Éole en activité. Mais ne prétendait-on pas que, la foudre étant tombée sur le clocher de Lanmerin et ayant fondu les cloches, le « recteur » avait réquisitionné Jobic qui, tout le temps que dura la réparation, monté sur la tour, remplit si bien l'intérim que les habitants les plus éloignés s'y trompèrent et ne manquèrent pas une seule fois l'office?

Simple légende sans doute. La part faite au merveilleux, qui est un élément obligatoire de toutes les aventures bretonnes, il reste que Jobic n'avait pas son égal dans la contrée pour imiter la grosse voix du bourdon ou le timbre nasillard des crécelles, que ses rugissements métalliques couvraient d'énormes espaces, qu'il les

réduisait à volonté au point d'en faire le plus délicieusement argentin des murmures et qu'aucun homme en fin de compte n'avait moins volé son surnom de Job-aux-Cloches. Jobic connaissait ou croyait connaître toutes les sonneries de tous les clochers bretons, à trente lieues à la ronde. Pen-an-Rûn, sur ce point, lui offrait l'observatoire le plus merveilleux qui se pût rencontrer et, du haut de cet imposant belvédère, son ouïe étonnamment subtile, tendue vers les quatre aires du vent, n'avait aucune peine à capter les dialogues qui s'échangeaient dans l'espace. Ces voix d'airain lui étaient toutes familières; il faisait mieux que de les entendre : il les comprenait. Certes on l'eût bien gêné en lui demandant ce qu'elles disaient. Mais les vrais poètes ne sont-ils pas plutôt ceux qui sentent que ceux qui expriment? Toute parole est une traduction et une traduction ne rend jamais complètement la beauté de l'original. Jobic gardait toute sa poésie intacte au fond de lui...

II

Comme Jobic terminait son ascension, le ciel acheva de se couvrir : quelques gouttes de pluie, échappées d'un nuage en dérive vers le sud, grignotèrent même au passage la visière de son képi. L'innocent se félicita de n'avoir pas traîné en route et, néanmoins, par habitude, il fit halte devant le calvaire, tira son chapelet et récita « une dizaine ». Après quoi, la conscience satisfaite, il s'assit sur les marches et regarda le paysage.

Rien n'y avait changé en apparence. Tous les clochers étaient à leur place dans l'immense cirque de verdure qui s'évasait à ses pieds. C'étaient, jusqu'aux contreforts de l'Arrhée, dans le même quadrillage de haies vives, les mêmes mouvements souples de terrain se pliant, avec une grâce parfaite, au tracé des ruisseaux et des fleuves, la même perspective fuyante

d'ondulations douces et de légers vallonnements, que l'été, les jeux de la lumière et l'extrême morcellement du sol habillaient des nuances les plus diverses et dont les derniers plans se perdaient à l'horizon dans un brouillard violacé. Mais quelque chose de morne pesait aujourd'hui sur ces luxuriantes étendues. Était-ce l'effet du temps, des menaces atmosphériques, de cette grisaille de l'air breton, amère et lourde comme de la cendre en suspension? Un peu partout, dans la campagne, on fauchait les emblaves ; des maçons rajustaient près de Jobic le pignon d'une des masures à usage d'auberge accrochées aux flancs du cairn ; une équipe d'ardoisiers travaillait dans la carrière voisine à l'extraction d'un bloc de schiste. Et tout cela s'exécutait silencieusement, comme à l'étouffée ; pas une voix ne se mêlait à la manœuvre des truelles, au crissement des faux et au tintement des pics : le labeur humain, désaccordé, semblait avoir perdu son chant.

Jobic lui-même, naguère si joyeux, com-

mençait à se laisser gagner par cette mélancolie universelle. Si encore il avait pu surprendre quelque part un lointain babillage de cloche! Mais ce n'était pas l'heure des sonneries. Les cloches se taisent d'habitude, sauf aux vigiles des fêtes chômées, entre l'Angélus de midi et l'Angélus du soir. Or, le soleil avait à peine rempli les deux tiers de sa course. A la vérité, il se faisait aussi renfrogné qu'il pouvait. On n'apercevait de lui qu'une petite tache pâle, semblable au rond d'une vitre dépolie, et Jobic s'affligeait de cette bouderie incompréhensible, un jour d'été et, qui pis est, un 1er août, quand son attention fut ramenée brusquement aux choses de la terre par le plus imprévu des accidents.

— Baoum!

Une note grave, prolongée, qui se répercuta d'écho en écho, venait de tomber dans le silence. L'innocent, au premier coup, avait reconnu le bourdon métropolitain de Saint-Jean-du-Baly. Était-ce le glas? C'est ainsi qu'il prélude, par une note détachée.

Mais, soudain, le branle s'accéléra; les sons se précipitaient les uns sur les autres, se chevauchaient, battaient on ne sait quelle charge affolée. Le vent venant de l'ouest, on les entendait distinctement, malgré la distance.. Jobic n'y comprenait rien. Il s'était levé et il écoutait, étreint d'une vague angoisse. Les maçons s'étaient retournés sur leur échelle; les carriers aussi avaient dressé la tête. L'un d'eux, le plus jeune, se détacha même du groupe et rejoignit Jobic sur le socle du calvaire. Il s'appelait Jacques L'Helgouac'h, et il avait fait son congé dans l'artillerie.

— Ça y est, dit-il au bout d'un instant où sa face claire de Celte, dorée d'un imperceptible duvet blond, s'était comme figée dans une expression d'attente passionnée, c'est la mobilisation générale !

— La mobilisation générale ? répéta machinalement Jobic.

Pour la première fois de sa vie, lui qui connaissait toutes les sonneries, gaies ou lugubres, de tous les clochers du Trégor, il

entendait parler de cette sonnerie-là qui ne ressemblait à aucune autre et qui le prenait au dépourvu.

Baoum ! Baoum ! Baoum ! Baoum ! On eût dit un marteau fou frappant à coups redoublés sur l'enclume du ciel, un ciel mat, sans lumière, funèbre comme un ciel de Toussaint. Et voilà qu'éveillées par l'appel du bourdon métropolitain, d'autres cloches, sur Caouennec, Prat, Cavan, Berhet, Quemperven, Rospez, Pluzunet, Lanvézéac, Trézény, Plouguiel, dans toutes les églises paroissiales, les chapelles, les moindres oratoires cachés au fond de l'entonnoir du Guindy, répondaient au farouche trémolo, jetaient à la volée sur la mer, les champs, les villages, leur martèlement fiévreux, désespéré. Elles y allaient toutes à tour de bras, du même élan vertigineux, les grosses à la voix de basse-taille, les petites à voix d'enfant de chœur, et les nasillardes, les fêlées, les dolentes, les rageuses et les bocagères qui, sous la feuillée, font un ramage d'oiseau, et celles du littoral au

timbre grelottant comme des voix de noyés. Jamais pareil *tutti* n'était venu aux oreilles de l'innocent : il le glaçait jusqu'à l'âme. Désemparé, flageolant, Jobic se cramponnait au fût du calvaire pour ne pas naufrager dans ces vagues de sons forcenés. L'air, autour de lui, n'était qu'un immense halètement. Le chœur des tocsins emplissait tout l'espace visible et l'on sentait qu'il se prolongeait par delà, jusqu'aux limites de la terre et plus loin, peut-être, partout où il y avait des clochers, dans les îles, sous la mer où dorment les villes englouties.

— Sainte Vierge ! gémit l'innocent, est-ce la fin du monde ?

C'était, en tout cas, la fin d'un certain ordre de choses, car les maçons dégringolaient de leur échelle ; les carriers lâchaient leurs outils ; aux champs la moisson s'arrêtait. Et les femmes pleuraient sur les seuils, le front dans leurs tabliers. Des attroupements se formaient à tous les carrefours : la même phrase y revenait avec

insistance : « *Embannet ar mobilisation general !* » (la mobilisation générale est proclamée). Jobic n'en était pas plus renseigné et, s'il connaissait le nom du cataclysme qui avait fondu sur le monde, il en ignorait toujours la nature. A tout hasard il descendit de son socle, s'approcha d'un des groupes où causait Jacques L'Helgoualc'h, le carrier qui était venu le rejoindre, quelques minutes plus tôt, sur les marches du calvaire. Il roulait des yeux si effarés que l'ancien artilleur n'y résista pas.

— Eh bien, mon pauvre Jobic, quoi donc ? dit-il en riant. Tu ne fais pas ta partie dans le concert ? C'est le moment, tu sais. On va se battre.

Et, comme Jobic n'avait pas mieux l'air de comprendre, L'Helgouac'h, goguenard, expliqua :

— La mobilisation générale, c'est la guerre, quoi ! Tu sais ce que c'est que la guerre, hé, puisque tu es soldat.... Avec un képi pareil, il n'y a pas besoin de te montrer le chemin de la frontière... La

patrie est en danger : une, deux, par file à gauche, arche ! Et quand tu verras les Boches, vas-y de ton carillon !

Son bras étendu montrait l'Est, chargé d'une flamme sourde... Ses camarades, qui entraient à l'auberge, le hélèrent; il les suivit, riant encore de sa plaisanterie. Mais les femmes continuaient de pleurer sur les seuils, et la figure de l'innocent avait pris une subite gravité. Tandis qu'il écoutait les explications de l'ancien artilleur, un travail singulier se faisait dans son cerveau : des brumes se déchiraient en lui; vague encore, une lueur y perçait. Première révélation de la patrie, dont le pauvre hère associait l'image à celle des cloches de son pays !

Les dernières vibrations du tocsin mouraient sur Caouennec. Jobic, déjà, descendait la montée; il reprenait le chemin par où il était venu et, sac au dos, les yeux fixes, essayant d'imprimer une cadence martiale à sa gigue, il allait devant lui, tout droit, comme un halluciné, vers l'aire

d'horizon que lui avait indiquée le carrier.

III

Il était soldat ! Comment ne s'en était-il pas aperçu ? Mais oui, puisqu'il portait un képi de tringlot... Cela ne remontait pas à si longtemps et Jobic, sans grand effort, pouvait se rappeler le jour où, au coin d'une borne, dans un tas de vieux objets hétéroclites, il avait découvert ce couvre-chef usagé de territorial.

Quelle trouvaille ! Il en demeurait encore ébloui. N'avoir connu jusque-là, en matière de coiffure, que des paillassons éculés ou des feutres plus troués qu'une passoire et se voir nanti tout à coup d'un vrai képi de soldat en drap rouge, avec une visière et des boutons d'or, l'aventure passait tellement l'ordinaire qu'elle avait fait date dans sa vie. Si crasseux qu'en fût le drap, si fendillée la visière, si vert-de-grisés les boutons, c'était un képi et, qui

plus est, Jobic y entrait jusqu'aux yeux; on était là-dedans comme un escargot dans sa coquille, à couvert de toutes les intempéries. Et enfin il n'y avait qu'à voir les regards de jalousie que lui lançaient les autres mendiants pour deviner que la possession d'un tel insigne investissait Jobic d'une sorte de suprématie, le haussait d'un cran dans la hiérarchie des traîne-besace et des claque-patins.

Aussi comme il en prenait soin, de son képi! Jobic n'était peut-être pas un modèle de beauté, avec sa grosse lippe baveuse, son nez écaché de kalmouk, sa toison hirsute où s'enchevêtrait toujours quelque brin de paille ou de mousse, et l'on ne savait pas à quelle époque reculée et perdue dans la nuit des temps remontait sa première ablution : l'eau des pluies avait seule commerce avec son visage, devenu peu à peu couleur de terre, comme ses mains et ses pieds. Un système compliqué de ficelles retenait le pantalon loqueteux qui tirebouchonnait sur la parenthèse de ses jambes

et qui avait pris, lui aussi, à la longue, ainsi que sa veste, un ton d'ocre prononcé. Jobic ignorait ce que c'était qu'une chemise et un mouchoir. Indifférent par nature ou par nécessité aux plus élémentaires exigences de la toilette moderne, il concentrait sur son képi toute l'attention dont il était capable : c'était sa seule coquetterie; il le brossait matin et soir du revers de la manche; il en entretenait de son mieux les couleurs défraîchies et tirant sur le jaune mélasse; il en était presque aussi fier que de son talent de carillonneur. Il arrivait que, sur sa route, par plaisanterie, des conscrits en permission lui faisaient le salut militaire et Jobic, gravement, leur répondait de la même façon, en portant la main droite à la hauteur de l'oreille.

Pourtant, jusque-là, il ne s'était jamais avisé de penser que son képi pouvait faire de lui un soldat, un vrai, encore moins qu'il pût l'obliger quelque jour à partir pour la guerre...

La guerre, on en parlait bien quelque-

fois dans l'entourage de Jobic, mais au prétérit, comme d'un de ces fléaux dont le retour n'est plus possible en raison du progrès des mœurs, comme de la peste ou du mal des ardents. Les anciens y croyaient peut-être encore ; les jeunes, pas du tout... Quant à Jobic, qui n'avait jamais passé par la caserne, il n'avait sur ce chapitre, comme sur bien d'autres, aucune espèce d'opinion. Il aurait peut-être même révoqué en doute l'assertion du carrier, si le tintement désespéré de ses chères cloches, le branle-bas de toutes ces forgeronnes de l'air, n'en avaient attesté la douloureuse vérité. C'était la terre natale qui criait vers lui de toutes ses voix. Et, dans l'innocence de son âme, prenant au sérieux la plaisanterie de l'ancien artilleur, il avait aussitôt répondu : Présent ! à l'appel du pays ; il s'était mis en route dans la direction de la frontière. Baoum ! Baoum ! Baoum ! Baoum ! Ses oreilles tintaient encore de l'effroyable chœur. Et, tout en clopinant dans le soir qui tombait, il en reprenait sourdement, puis à voix

pleine, le rythme saccadé, il passait dans les villages comme un tocsin en marche...

IV

La nuit le surprit près de Pédernec. Il pleuvait. Jobic se coula dans une meule de paille et y dormit à poings fermés. Au matin il se remit en route, après avoir picoré dans son sac une ou deux croûtes de pain et entendu la première messe à l'église du bourg. Par habitude, il se tenait sous le porche, réservé aux mendiants, d'où il pouvait voir l'intérieur du saint lieu tout illuminé par les buissons de cierges qu'y avait allumés la pieuse angoisse des épouses et des mères. Leurs coiffes blanches ondulaient comme un champ de pâquerettes dans l'ombre des lourds piliers romans; quelques taches rouges et bleues y signalaient la présence des réservistes du premier ban qui rejoignaient leurs corps dans la matinée. Jobic n'eut qu'à les suivre à leur

sortie. Presque tous appartenaient au 48e d'infanterie, dont le dépôt est à Guingamp. Était-ce le patriotisme qui lui donnait des aîles ? Malgré sa claudication, Jobic arriva presque en même temps qu'eux à la grille du dépôt. Mais là, quand il voulut entrer, le sergent de garde lui fit faire demi-tour.

— Au large !

Quoi donc ! On le repoussait ? Mais puisqu'il était soldat !

— Tu ne vois pas qu'il n'y a ici que des fantassins ? appuya le caporal. En v'là une espèce de niquedouille qui ne connaît pas le numéro de son régiment ! Allons ! ouste... Débarrasse le pavé et va voir à la frontière si j'y suis...

Lui aussi montrait l'Est, du geste machinal qui, à cette heure, tendait irrésistiblement tous les bras et tous les cœurs vers les Vosges. Et Jobic, son sac rajusté sur l'épaule, se remit en route dans la direction que lui indiquait le caporal après le carrier.

Seulement sa démarche était moins allègre; ses jambes moins solides et il se sentait envahi d'une sourde inquiétude : était-ce loin encore, cette frontière où on lui donnait rendez-vous ? Les passants près desquels il s'informa ne comprirent goutte à son baragouin: il avait franchi sans s'en apercevoir la lisière du pays breton; on ne parlait plus que gallot autour de lui et le vocabulaire de Jobic dans cette langue était extrêmement réduit. A tout hasard il continuait sa route, prenant garde de ne pas trop dévier de la direction que lui avaient indiquée ses facétieux interlocuteurs; il traversait des bourgs dont l'entrée au crépuscule était barrée par des chaînes, de grandes villes inconnues où il fallait montrer patte blanche pour pénétrer, même en plein jour. Ces formalités auraient pu gêner l'innocent. Mais ses hail lons et son infirmité valaient probablement le meilleur des sauf-conduits. Quand il arrivait près d'un pont de chemin de fer, les territoriaux qui en surveillaient les ap-

proches ne songeaient pas à croiser la baïonnette devant ce pauvre hère inoffensif. Des convois passaient au-dessus de lui, bondés de réservistes qui criaient ou chantaient :

Allons-y carrément
Casser la gueule aux Allemands !...

Jobic s'arrêtait sur la route pour les regarder et, à la portière des fourgons, debout, les hommes agitaient leurs képis dans sa direction, l'invitaient gouailleusement à monter avec eux :

— Eh ! le tortillard, t'es de la classe... Viens avec nous casser la gueule à Guillaume !

Il aurait bien voulu, car il commençait à être las. Mais sans doute les wagons, même en temps de guerre, ne sont pas faits pour les gueux. Il y avait huit jours, huit grands jours qu'il se traînait par les chemins, s'abreuvant à l'eau des sources, grignotant les miettes de son bissac qui s'était singulièrement allégé à la longue,

couchant dans les javelles ou dans les halliers, et devenu si timide, après cette mortelle randonnée vers un but qui le fuyait éternellement, qu'il n'osait plus, pour s'endormir, se fredonner à lui-même quelques-uns de ses carillons de naguère. Peut-être s'étaient-ils envolés de sa mémoire? Le seul chant de cloche qui y chantât encore, c'était le baoum! baoum! baoum! saccadé du tocsin. Quelle sonnerie! Jobic savait maintenant ce qu'elle voulait dire et qu'on ne sonnait cette sonnerie-là que quand la patrie était en danger, à la veille des guerres; mais de savoir où elles se faisaient, ces guerres, c'est ce qu'il ignorait toujours.

V

Cependant, plus il s'éloignait de la Bretagne, plus il sentait que l'instant décisif approchait: le pouls du pays battait plus fiévreusement; les gares étaient pleines de soldats; des autos militaires, leurs fanions

tricolores claquant au vent, filaient en troisième vitesse sur les routes ; des trains de canons, dont les gueules menaçaient le ciel, roulaient avec un terrible bruit de ferraille sur de grands ponts métalliques d'une seule arche. Et le firmament lui-même se peuplait d'étranges monstres volants pareils à de gigantesques scarabées et qui ronflaient comme des orgues en fendant l'espace...

Jobic marchait, marchait. On ne se battait pas : donc ce n'était pas encore la frontière. Mais ses dernières provisions étaient épuisées : il lui fallut bien mendier. Le geste ne lui coûtait guère ; il lui était plutôt familier, et quelles âmes assez rebourses, en ces heures tragiques, n'eussent pas incliné à la pitié ?

Il vivait donc, si c'était là vivre ; mais, au bout d'un mois et plus de ce régime, sa foi commençait à chanceler ; il désespérait d'atteindre jamais la frontière, quand un soir enfin, à l'orée d'une grande plaine crayeuse, coupée de boqueteaux et de vi-

gnobles, d'où pointaient des flèches de clochers, il crut entendre sur sa gauche les grondements d'un tonnerre lointain. Le ciel était d'une merveilleuse pureté cependant; la clarté frisante du soleil à son déclin jouait sur les grappes mûrissantes et en faisait étinceler les grains comme autant de topazes. Et puis, si, comme Jobic l'avait pensé d'abord, ç'avait été le tonnerre qui grondait, pourquoi les routes se fussent-elles encombrées brusquement de cette foule en débandade? On eût dit que tout le pays déménageait. Les hommes poussaient devant eux les troupeaux; des têtes hâves d'accouchées, dont les nourrissons s'épuisaient à presser les seins vides, des vieillards, des infirmes, juchés sur les charrettes qui emportaient leur pauvre mobilier, se retournaient peureusement pour interroger l'horizon. Le grondement se rapprochait. Sur les hauteurs où s'accoudait, dans un coin de la scène, une petite ville allongée au bord de son fleuve, des éclairs rapides fauchaient l'air...

Jobic voulut se garer contre le mascaret humain qui déferlait à sa rencontre : il n'en eut pas le temps et fut entraîné, roulé comme un galet, à cinq ou six kilomètres de son point de départ et jeté enfin, par un remous du torrent, dans un trou de champignonnière où il faillit se rompre les os.

Comme il était philosophe, il y demeura jusqu'au jour. La champignonnière occupait un pli de terrain en contre-bas de la route et qui descendait vers un ruisseau caché sous les saules : dans cette espèce de cuvette naturelle, dont les bords étaient encore exhaussés par un épais rideau de vignes, on n'embrassait qu'un horizon très limité. Jobic s'y attarda d'autant plus que la fraîcheur du ruisseau, sur la berge duquel il s'était assis pour baigner ses pieds rouges et gonflés, lui causait une indicible sensation de bien-être. Il cassa la croûte dans cette position, lampa un peu d'eau claire au creux de sa paume et, ainsi délassé, rafraîchi et restauré à bon compte, se remit debout pour continuer son chemin.

La première étape fut assez vite expédiée. Mais, parvenu à l'endroit où il avait été emporté la veille par le tourbillon des fuyards, Jobic s'arrêta net. Rêvait-il encore, les yeux ouverts ? Le paysage dans lequel il pénétrait ressemblait si peu au paysage qu'il avait contemplé le soir précédent et qui était pourtant le même à n'en pas douter !...

Une tempête mystérieuse, pendant la nuit, avait haché les boqueteaux et le vignoble ; çà et là, sur l'étendue de la plaine, des fermes érigeaient comme des bras d'épouvante leurs pignons noircis où charbonnaient encore des bouts de poutrelles. La route même, si droite, si unie la veille, d'une géométrie si parfaite, n'avait plus figure de route avec ses boursouflures, ses crevasses et ses fils télégraphiques pendant le long des poteaux culbutés. Un cyclone de fer et de feu aurait passé sur le pays qu'il n'eût pas fait pire ravage. Il fallait que le trou de champignonnière où Jobic avait dégringolé fût bien profond

pour qu'à quelque cinq ou six kilomètres de lui le tapage d'une si infernale tempête ne l'eût pas réveillé.

Le plus bizarre, c'est qu'après une tornade de cette violence le ciel ne portait pas trace de la moindre perturbation atmosphérique : l'aube s'était levée aussi douce que dans les plus beaux jours de septembre ; pas un nuage ne troublait la limpidité de l'azur. Mais la campagne était muette comme si toute vie l'eût brusquement abandonnée ; on n'y entendait même pas un pépiement d'oiseau. Et c'était cela surtout qui intriguait Jobic.

Impuissant à trouver le mot d'une si abstruse énigme, il reprit sa marche clopinante. Et plus il avançait, plus la campagne revêtait une apparence tragique. La terre n'était qu'une plaie ; un vent léger, qui s'était levé du sud, éparpillait les flammèches des meules qui achevaient de se consumer dans les chaumes. Leur crépitement était le seul bruit qu'on perçut. Midi, tout flamboyant, passa sans qu'au-

cune sonnerie de cloche l'eût annoncé. Mais peut-être n'y avait-il plus de clochers dans le pays. De fait, Jobic chercha vainement sur l'horizon les jolies flèches ogivales qui pyramidaient la veille au-dessus des vignes : elles avaient disparu. Disparue aussi, ou du moins cachée derrière un nuage de fumée opaque, la petite ville entrevue à flanc de coteau et qui se mirait aux eaux vives de son fleuve. La route que suivait Jobic y menait en pente douce, par une série de lacets qui épousaient les légers mouvements de la plaine et le long desquels processionnait une double file de peupliers. Mais la tempête avait rompu cette belle symétrie. Jobic devait littéralement louvoyer presque à chaque pas, par impossibilité d'enjamber quelque tronc d'arbre déchaussé ou pour tourner quelque fourgon abandonné, des caissons défoncés, une automobile foudroyée en pleine vitesse, même des carcasses de chevaux tués raides et couchés sur le dos, une patte en l'air... Bêtes et voitures ne s'étaient

pourtant pas échouées là toutes seules, réfléchissait Jobic. Qu'avaient bien pu devenir leurs conducteurs?

La réponse ne se fit pas attendre: à quelques pas plus loin, sur la route, la face contre terre, un homme gisait, un artilleur. L'innocent, sa première frayeur passée, le souleva et reconnut avec stupeur Jacques L'Helgoual'ch, le carrier de Pen-an-Rûn. L'homme n'était pas mort, mais il n'en valait guère mieux, à en juger par son épaule déchiquetée et le filet de sang noir qui coulait sur son dolman. Il respirait péniblement et semblait n'avoir plus sa connaissance. Peut-être avait-il été atteint par un de ces grêlons d'acier dont les éclats jonchaient de tous côtés la campagne. En tous cas on ne pouvait pas le laisser sur place, il fallait l'emporter, prévenir les gens... Mais à qui recourir dans ce pays solitaire et qui n'offrait au regard que des ruines? La ville ou le fantôme de ville vers lequel se dirigeait Jobic était encore loin et, par une route

aussi accidentée, semée de chausses-trapes, hérissée d'obstacles de toute sorte, l'innocent ne se flattait pas de l'atteindre avant une grande heure. D'ici là vraisemblablement l'artilleur serait mort.

Que résoudre ?

Jamais Jobic n'avait fait un tel effort de réflexion. Du moins eut-il l'idée de traîner le blessé jusqu'au tronc d'un arbre voisin auquel il l'adossa. Et, comme il se penchait, pour lui soutenir la tête, l'artilleur ouvrit les yeux... Une buée y flottait; cependant il reconnut l'innocent.

— Job aux-Cloches... Ici... Tu es venu?

— Mais oui, dit naïvement Jobic. Fallait bien, puisque je suis soldat.

— C'était pour rire ce que je t'en disais... Les innocents comme toi ne se battent pas.. Comment feraient-ils ? File d'ici, mon pauvre Job : c'est trop dangereux.

— Alors la guerre, la frontière, demanda Jobic, j'en suis plus bien loin ?

— La frontière? dit le blessé. Tu n'y arriveras pas encore ce soir... Mais la

guerre... si c'est après que tu cours...

Il enveloppa de son bras valide la désolation de la plaine :

— Tu es rendu.

Jobic aurait bien voulu poser d'autres questions à son ami l'artilleur. Mais l'effort que venait de faire celui-ci l'avait épuisé. Il sentit qu'il allait défaillir et il tâcha d'expliquer à l'innocent :

— Là... derrière moi... cherche... une gourde.

Jobic s'empressa... La gourde contenait du café froid légèrement coupé d'alcool, à la mode du pays breton ; le blessé en aspira quelques gorgées et parut se ranimer un peu ; son œil brilla...

— Ah ! si tu étais venu deux heures plus tôt! Je ne sais pas comment j'ai pu me traîner jusqu'à la route... C'est pas tant mon épaule et cette balle dans le poumon que tout le sang que j'ai perdu... Impossible d'appliquer mon pansement... Vois-tu, vieux, c'est fini : je suis vidé.

Jobic hochait la tête en manière de déné-

gation. Il voulait rassurer son ami l'artilleur, mais les paroles lui manquaient.

— Donne-moi encore un coup de la gourde, dit le blessé.

Il but.

— Garde le restant pour toi, dit-il à l'innocent. Je crois bien que je n'en aurai plus besoin...

De nouveau ses yeux chavirèrent. Pourtant il retrouva une étincelle de vie... Il songeait :

— Si l'on m'avait dit que c'était toi qui m'assisterais à l'heure du grand plongeon ! Sais-tu, Jobic, je vais te faire une demande...

— Jacques... Jacques L'Helgoualc'h...

— Il n'y aura bientôt plus de Jacques L'Helgoualc'h, va !... Ces cochons de Boches s'entendent à démolir les gens. Si tu voyais ce qu'il y a des nôtres, couchés dans les vignes ! Mais, tu sais, j'ai idée que ce sera sous peu leur tour, aux casques à pointe... Oui, oui, c'est même commencé déjà... La bataille a tourné vers

l'Est... On n'entend plus leurs « marmites » ; notre 75 les a fait taire. Bon signe !... Maunoury doit être par là sur l'Ourcq, avec French... Tu verras qu'ils attraperont une pile...

Maunoury, l'Ourcq, French, les marmites, le 75, autant d'énigmes pour Jobic qui mettait sur le compte de la fièvre ces propos dénués de sens. Le blessé s'aperçut du désarroi où ils jetaient l'innocent.

— C'est vrai, tu n'es pas au courant... Pardonne-moi, mon pauvre vieux... Je ne sais plus ce que je voulais te demander... Ah ! si !... Voilà... Tu sais toujours imiter les cloches, Jobic ?

— Les cloches, oui, oui, dit l'innocent dans les yeux duquel une flamme passa soudain... Les cloches... Qu'est-ce qu'on a fait aux cloches ? Plus de clochers, plus de cloches...

— C'est les Boches la cause, dit sombrement l'artilleur... Quand ils arrivent dans un pays, ils commencent par massacrer les églises... Regarde : il y en avait

par ici, tout autour de nous, des clochers, et des jolis, presque aussi jolis que ceux de chez nous...

— Oh ! oh ! dit Jobic qui comprenait et en qui s'amassait une colère terrible...

— Tous par terre ! Les cloches, c'est des voix qui leur font mal, à ces sagouins-là. Elles disent tant de choses, tant de choses... Ah ! Jobic, tu te souviens des cloches de Plouguiel ? C'est mon pays...

— Plouguiel ! répéta Jobic en cherchant.

— Plouguiel..., près de Tréguier. Tu savais si bien imiter les cloches de Plouguiel, le soir, à l'heure de l'Angélus !... Alors, si tu voulais me faire plaisir... Je n'ai pas grand'chose à te donner pour ta peine... à part ma gourde... et il n'y a plus lourd dedans... Enfin, à la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas ? Et puis je ne t'embêterai pas longtemps... Descends-moi un peu... Roule ma capote derrière ma tête... Là... Et, maintenant, Jobic, vas-y de ton carillon...

Il avait fermé les yeux comme pour s'absorber dans une contemplation intérieure. A genoux, sa main droite dans celle de l'artilleur, Jobic commença. Et ce fut un concert à ravir les anges, si doux, si fluide, si clair pourtant qu'on eût dit que le clocher de Plouguiel avait subitement pris la place des églises renversées par les Boches et que la campagne champenoise était devenue un morceau de la terre bretonne... Le blessé souriait mystérieusement... Son âme, avant de quitter le monde, retournait au pays ; le carillon de Jobic la transportait sur ses ailes dans la lande natale, au bord des eaux vertes du Jaudy où des voiles glissaient sans bruit comme des cygnes ; une figure aimée se détachait près d'un lavoir, sur la nacre du ciel breton, et tournait vers lui ses yeux de lin. Il eut un dernier sourire, une petite convulsion de tout le corps ; Jobic sentit que la main qui le serrait relâchait son étreinte et lui échappait. Suspendant son carillon, il appela :

— Jacques... Jacques L'Helgouac'h !

Mais il ne reçut pas de réponse. Alors il ramena sur la poitrine les mains du mort, joignit leurs doigts et y enroula son chapelet. Et, jusqu'au soir, sur la plaine déserte, un clocher invisible sonna le glas de l'artilleur...

VI

Jobic bourlinguait à nouveau sur la route. Dans l'intervalle le temps avait changé. Il ne pleuvait pas, mais une buée grise montait de la glèbe, des eaux, des betteraves et des vignes dévastées. C'était comme l'haleine de cette terre qu'on aurait crue morte et qui respirait encore. La brume rasait le sol, laissant émerger au-dessus d'elle les parties supérieures du paysage qui flottaient comme des îles sur un océan de lait. L'œil de Jobic, si habitué qu'il fût aux effets du brouillard breton, avait peine à percer ces ouates blanches, que la pitié d'une divinité inconnue semblait promener

sur les blessures de la plaine : il entrevoyait confusément çà et là des taches brunes ou rouges allongées dans les vignes, sur les banquettes du chemin, et qui étaient sans doute des cadavres de soldats. Une écluse bourdonnait dans le soir, mais on ne distinguait pas le fleuve qui lui versait ses eaux et derrière lequel, à l'extrémité d'un pont éboulé dont il fallait franchir la dernière travée sur une planche, se massait la petite ville que Jobic avait aperçue la veille au fond de l'horizon.

La nuit était presque tombée quand il pénétra dans ses faubourgs et il fut un peu surpris de l'absence de tout éclairage à l'entrée des rues comme à l'intérieur des maisons. Pas un bruit. Machinalement, gagné par ce silence impressionnant, il étouffait son pas et retenait sa respiration. Il lui semblait entrer dans une ville morte une ville égorgée. Tous les murs étaient criblés de trous. Certaines demeures n'avaient plus de toits ; d'autres béaient, le ventre ouvert ; des matelas pendaient

aux fenêtres, comme des entrailles. Jobic butait à chaque pas dans un éboulis. Deux ou trois maisons à peu près intactes s'élevaient seules de ces ruines, comme on voit un épi survivre à la faux du moissonneur, et, sur leurs portes soigneusement closes — des portes d'hôtels ou de pseudo-pensions suisses pour la plupart, — Jobic remarqua des inscriptions à la craie qui expliquaient peut-être qu'elles eussent été épargnées. Il y avait des lumières dans ces maisons, mais, quoiqu'il fût las et que la brume s'épaissît, un secret instinct en détourna l'innocent. Plutôt coucher à la belle étoile que dans ces logis suspects !

Depuis qu'il avait reçu les confidences de l'artilleur, Jobic n'était plus le même homme : en même temps que l'âme d'un vrai soldat, il semblait qu'il en eût acquis le flair subtil, la prudence éveillée ; sa figure hébétée, aux lignes molles et tombantes, s'était contractée dans une expression de volonté froide. Rasant les murs, se coulant entre les décombres, il parvint jusqu'à une

place dont l'extrémité était occupée par les ruines d'une église. Là le crime était encore plus atroce : l'église avait été décapitée; les débris du clocher s'entassaient devant le grand portail. Jobic dut faire le tour pour pénétrer dans le saint lieu par une porte latérale. Aucune lumière n'y veillait plus. Comme il s'avançait à tâtons, son pied heurta une masse creuse qui rendit un son métallique et plaintif; il se baissa, tâta l'objet et, à sa forme, reconnut une des cloches tombée à l'intérieur de la nef par la toiture éventrée. Dans l'émoi que lui causa cette découverte, il entoura la blessée d'un de ses bras et ne voulut pas chercher d'autre oreiller pour la nuit. Les plâtras tombés avec la cloche lui faisaient une espèce de matelas et Jobic, d'ailleurs, n'était pas un sybarite. Après un signe de croix il s'endormit; de sa main restée libre, il étreignait le battant de la cloche qui s'était détaché. Il rêva toute la nuit des casques à pointe, dont il fit en imagination une effroyable marmelade ..

L'aube, filtrant par la brèche de la toiture, dissipa ce cauchemar et réveilla Jobic, qui étreignait toujours son battant. Mais il eut beau prêter l'oreille : on n'entendait au dehors que le bourdonnement de l'écluse ; la ville dormait de son sommeil sépulcral et ce n'était pas encore cette fois que l'innocent vengerait son compatriote l'artilleur et ses bonnes amies les cloches de France. En quel état ces brigands les avaient mises ! La cloche qui gisait à ses pieds s'était fendue en deux dans sa chute : l'accident semblait irréparable. Un instant encore, avant de partir, il s'attarda à caresser la blessée : que ne pouvait-il lui rendre la voix ou, à défaut, lui prêter la sienne pour sonner le carillon de délivrance qui annoncerait au pays l'extermination des barbares ?

Il se décidait enfin à sortir quand un sifflement doux, prolongé, passa au-dessus de sa tête, puis un autre, un troisième, *z... z... z...* On eût dit des abeilles. Et, coup sur coup, trois détonations éclatèrent, suivies d'un épouvantable fracas de

vitres brisées et de murs effondrés. En même temps, des cris de terreur partaient des maisons voisines; les rues s'emplissaient d'une galopade effrénée.

Dieu béni, si c'étaient les Boches!

VII

C'étaient eux: Jobic n'avait pas rêvé. Une colonne de grenadiers poméraniens qui battaient en retraite vers Soissons avait réoccupé dans la nuit la petite ville; les officiers s'étaient installés dans les hôtels épargnés par les incendiaires et dont les tenanciers portaient comme par hasard des noms germaniques; au reste de la troupe on avait permis de procéder à une nouvelle investigation des caves et des celliers. La nuit n'avait été qu'une longue soûlerie, à la faveur de laquelle un détachement du 48e de ligne, couvert par une batterie de 75 qui s'était défilée le long des vignes, avait pu s'approcher des faubourgs,

surprendre les sentinelles et se jeter, la baïonnette au canon, sur les derrières de l'ennemi.

Jobic ne pouvait encore apercevoir celui-ci, qu'un coude de la venelle lui masquait. Mais il entendait sa galopade sur la place. Les Boches allaient arriver; ils n'avaient pas d'autre issue que les rues latérales de l'église.

C'était le moment ou jamais pour l'innocent de leur faire entendre un air de sa façon: aspirant fortement l'air pour en emplir ses poumons, gonflant la gorge, le nez, les joues, il tourna le coin de la venelle et s'élança, son battant de fer au poing.

Le clocher se fût redressé de lui-même et eût jeté dans la nue, à pleine volée, le tumulte de ses grosses voix de bronze, que le tapage n'eût pas été plus terrible. Ah! de quel souffle il y allait, mon Jobic! Quel tocsin! Affolés par ce tonnerre et la vue de l'effarant adversaire qui débouchait à leur rencontre, la massue haute, le képi

enfoncé jusqu'aux yeux, telle une gargouille qui se fût mobilisée pour la défense du territoire, les Allemands se crurent tournés et, ne doutant pas que l'innocent ne précédât un gros de troupes françaises, ils jetèrent aussitôt leurs armes, s'écroulèrent sur les genoux, les bras levés, en poussant de lamentables :

— Kamarads, kamarads ! Pas capout !

Ils étaient bien une trentaine, soldats, sous-officiers, pêle-mêle, qu'un vent de panique avait couchés aux pieds de l'innocent et sur lesquels il faisait tournoyer sa massue en continuant d'épandre les éclats de son formidable tocsin. Ah ! les cloches de France étaient bien vengées, et son camarade l'artilleur aussi ! A chaque instant les rangs des fuyards se grossissaient de nouvelles recrues qui, voyant leurs camarades rués aux pieds de Jobic, imitaient leur exemple et se constituaient prisonniers....

Une sonnerie de clairon, le crépitement d'une fusillade, puis des éclairs de baïonnettes : le 48e de ligne, au pas de charge,

entrait dans la danse. Et soudain, apercevant Jobic et reconnaissant à son képi un des leurs, nos soldats abaissaient leurs lebels, cernaient la troupe. Un officier s'avançait vers l'innocent :

— C'est toi qui as fait prisonniers tous ces lascars ? Où sont tes hommes ?

— Baoum ! Baoum ! Baoum ! continuait obstinément Jobic avec son éternel mouvement de balancier.

Mais une bave rougeâtre moussait à ses lèvres ; son grand corps dégingandé oscillait sur ses jambes cagneuses ; ses yeux se troublaient. Il ne lâchait pourtant pas son battant.

— Bien quoi ? Réponds. Tu es blessé ?

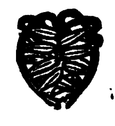
— Eh ! mais, c'est le tortillard du dépôt, dit un caporal qui avait reconnu Jobic. En voilà une rencontre, par exemple !

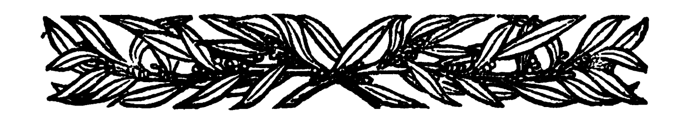
Le dernier mugissement de Jobic resta dans sa gorge : une balle égarée lui avait perforé le poumon et, dans un flot de sang, en esquissant un suprême moulinet, il s'abattit aux pieds de l'officier...

VIII

Jobic est soigné à l'ambulance de X... On l'a porté à l'ordre du jour, avec cette mention peu banale :

« Jobic-ar-C'hleier, mendiant de paroisse à Pen-an-Rûn en Caouennec (Côtes-du-Nord), s'est jeté au-devant d'une troupe de Poméraniens qu'un bataillon du...e d'infanterie avait débusqués de la ville de... et, par son attitude énergique, a inspiré un tel effroi aux fuyards que cinquante-quatre d'entre eux se sont rendus. »





LE NOËL DE JEAN GOUIN

(1915)

I

Autrefois, sur les baleiniers, ça s'appelait la « corbière ». C'est aujourd'hui le poste de vigie sur les torpilleurs d'escadre. Il y a bientôt près d'une heure que l'horloge du bord a piqué le deuxième quart, près d'une heure que Jean Gouin, les paupières bouffies, a quitté son hamac pour grimper dans cet étrange observatoire aérien fait d'un baril hissé au bout du mât. Il est là comme un écureuil dans son nid.

Sa tête seule et ses épaules dépassent. Elles suivent docilement l'impulsion du roulis, plus sensible là-haut que sur le pont. Le vent pince, un petit vent sec du nord-est qui vous picote la peau comme avec des centaines d'aiguilles. Et quelquefois, quand une lame prend le torpilleur par le travers, l'embrun rejaillit jusqu'au tonneau de Jean Gouin, soufflette l'homme et remplit le tonneau.

Jean Gouin ne bouge pas. Il continue imperturbablement sa « guette ». Il sait que le salut de l'équipage dépend de lui, que le moindre relâchement dans sa surveillance peut coûter la vie au torpilleur. Cette grande masse aveugle qui glisse dans la nuit, tous feux éteints, patrouillant l'immensité, ne voit, ne se dirige que par lui. Il est l'œil du bord. Il a pour consigne de signaler tout ce qui passe à portée de sa vue. A peine a-t-il crié dans son cornet acoustique : « Quelque chose à quatre quarts par tribord ! » aussitôt le navire oblique dans la direction indiquée et, couché sous

sa barre, fonce sur le point suspect. Souvent ce n'est rien : un flotteur de casier qui se balance à la lame, une épave, un marsouin facétieux. Mais ce peut être quelquefois aussi le périscope d'un sous-marin. Et alors...

Précisément on est dans des parages infestés de ces « sales bêtes », à cinq ou six milles d'un saillant de la côte que les navires qui entrent dans la Manche sont obligés de reconnaître pour rectifier leur « estime ». Les ravageurs y opèrent de nuit comme de jour. Hier encore, ils y ont coulé un cargo... La nuit était claire comme cette nuit-ci. Même vent aigre, mêmes petites lames courtes, dont le clapotis rendait le sillage du périscope presque invisible...

C'est par ces temps-là surtout qu'il faut ouvrir l'œil, et le bon ! Jean Gouin y tâche de son mieux : il sonde âprement l'horizon autour de lui ; il scrute le creux de chaque lame. Et, avec l'œil, il ouvre l'oreille. Mais il n'entend que la mer et le vent, la mer qui roule dans la nuit, le vent qui geint

dans les haubans de la mâture et dans les antennes de l'appareil de T. S. F. Il ne s'en émeut guère d'habitude..., quand tout à coup le préposé à l'appareil sort précipitamment de la cabine. Pas d'erreur : c'est un « sans-fil »... Un sans-fil à cette heure ! Mais quelle heure au fait ?

— Minuit, disent les étoiles.

II

Jean Gouin, sur son perchoir, en éprouve une petite commotion. De plaisir ? De tristesse ? Il n'est pas bien fixé. Tout ce qu'il peut dire, c'est que, par une nuit pareille, à la même heure, voici juste un an, sur un autre point de l'immensité où patrouillait son torpilleur, l'appareil de T. S. F. se mit aussi brusquement à vibrer. Le radiotélégramme venait de France. Cela, on le sait tout de suite par le bruit de l'étincelle, sifflante quand le poste de transmission est allemand, chantante quand il est français.

C'était la Tour Eiffel qui, sur le coup de minuit, lançait à travers l'espace les souhaits de la mère patrie à ses enfants dispersés aux quatre coins du monde. « Noël, joyeux Noël ! » disait la Tour. « Noël, joyeux Noël ! » répète cette fois encore, sans doute, l'invisible interlocutrice.

Noël ! Comment Jean Gouin avait-il oublié que c'était ce soir Noël ? Mais aussi qui pouvait croire qu'elle était revenue, la belle et douce fête qui, chaque année, à pareille heure, remembrait aux chrétiens que Jésus était né et qu'avec lui tout renaissait ? Tout languit, tout périt, depuis tantôt deux ans : la guerre est partout, sur terre, sur mer, dans l'air et jusque dans les entrailles du sol et jusqu'au sein des profondeurs sous-marines. C'est dans le sang aujourd'hui que les chrétiens fêtent Noël.

Quelle différence avec les Noëls d'antan ! Souviens-toi, Jean Gouin, rappelle-toi la veillée de famille sous le manteau de la vaste cheminée, devant la bûche pétillante, aspergée au préalable de quelques gouttes

d'eau bénite, le gai craquement des châtaignes sous les cendres, la fine odeur du *flip* cuisant dans les chopines à fleur rangées en fer à cheval sur le foyer... Parions que l'arome t'en monte encore aux narines! Après les prières récitées en commun, quelque fraîche voix de pastoure ou de sardinière avait entonné le cantique de la Nativité; comme elle allait au cœur, cette voix d'enfant, sous les solives enfumées, dans le décor traditionnel des lits à fuseau et des vieilles armoires historiées! Un reflet de la haute flamme pourprée qui léchait la crémaillère, riant de toutes ses dents noires, caressait les cheveux blonds de la chanteuse, l'ovale de son délicat visage. Assise sur une escabelle, dans cette pose hiératique familière aux Bretonnes, le buste droit, les mains jointes sur son tablier, elle ne remuait pas en chantant. Et c'est ce soir-là, rappelle-toi, Jean Gouin, que tu connus que ton pauvre cœur ne t'appartenait plus et qu'il était le prisonnier de ces petites mains...

Noël... la cloche qui tinte pour l'office, les galoches qui claquent, les falots qui s'allument, l'église qui flamboie sur la hauteur et, tout autour d'elle, dans la solitude nocturne subitement peuplée de chants et de lumières, toutes les routes menant au saint lieu qui déroulent leurs rubans étoilés, — la terre qui semble en marche vers le ciel !

Noël... Marie sur son trône de gloire, M. le recteur à l'autel en chape de brocart, les enfants de chœur en soutane écarlate, le « chasse-gueux » en bicorne galonné, sa hallebarde au poing, et la lente ondulation des coiffes blanches dans la nef, et la haute stature des hommes, debout dans le transept, suivant l'office les bras croisés ou la main passée dans les larges plis de leur ceinture de flanelle bleue... L'encens fumait, l'orgue ronflait, et l'on ne sait quoi de doux, d'apaisant, tombait des voûtes comme une rosée. Mais la minute émouvante, c'était à l'élévation ; sur la foule abîmée devant la révé-

lation de son Dieu, dans le grand silence qui enveloppait soudain l'église, on eût dit que des anges passaient... *Sanctus! Sanctus! Sanctus!*... Il paraît que la création tout entière, pendant cette minute unique, n'est qu'un miracle vivant : les bêtes parlent dans les étables ; les trésors luisent au creux des décombres ; les peulvans et les dolmens se déplacent et courent s'abreuver aux sources prochaines ; les flammes du Purgatoire s'éteignent et l'Enfer lui-même suspend son hurlement...

Noël... la sortie de la messe, les falots qui dévalent en tous sens la colline, les logis qui rebourdonnent, l'âtre qui se ravive, la table du réveillon qui s'apprête, le cidre qui écume dans les pots, — la fête des mâchoires et des gosiers après celle de l'âme !

III

Jean Gouin, un moment — oh ! une seconde ! — a fermé les yeux en soupirant.

Que de choses on peut voir par l'imagination dans l'espace d'une seconde, depuis l'Enfant-Dieu sur la paille de la crèche jusqu'au frétillement des boudins dans la poêle de l'experte maman Gouin !

Une seconde... C'est le temps aussi qu'il faut à un périscope de sous-marin pour émerger à la surface. Heureusement qu'il en faut un peu plus au gredin pour lancer sa torpille et replonger ! Celui qui vient de surgir devant Jean Gouin ne devait pas s'attendre à nous trouver là, si tant est qu'il nous ait déjà éventés ; il comptait fêter Noël à sa manière, sans risque, en coulant par cent brasses de fond quelque inoffensif caboteur, un paquebot peut-être, chargé de petites vies innocentes. Car tels sont les ordres de l'Hérode germain...

— Sous-marin droit devant ! hurle Jean Gouin dans son cornet.

Le torpilleur a tressailli. Instantanément il démasque son projecteur, qui saisit l'assassin dans sa griffe de lumière. Puis, sûr de la direction, il court dessus et, à 300 mè-

tres, ouvre le feu... Touché! L'obus, crevant la coque, a dû éclater dans le compartiment des machines; l'avant du sous-marin pique en l'air. Un bouillonnement, un remous, et, à la place où s'est enfoncé le forban, une grande nappe d'huile, le mât broyé d'un périscope...

Quelques minutes plus tard, apparaissait la haute silhouette d'un paquebot venant d'Amérique. Le torpilleur lui faisait signe que la route était libre.

Jamais Jean Gouin n'a fêté Noël de si bon cœur.



TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ

D'IMPRIMER

LE QUATRE MAI

MIL NEUF CENT SEIZE,

PAR ARRAULT, A TOURS,

POUR GEORGES

CRÈS ET Cie.

4169